

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. *(Essai sur Nicolas Gogol.)*

Publication mensuelle

ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

CHRONIQUES ET RUBRIQUES

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux
Dessin de couverture de Lucien Lepiez.

9e Année — N° 96 **Décembre 1961**

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (PIG. 87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (TRI. 40-56) — *CCP Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 1,60 NF ; Maroc : 185 FM.
ABONNEMENTS — *6 mois : France et Union Française, 8,70 NF ; Etranger, 9,90 NF.*
1 an — 16,80 NF ; 19,20 NF

Une situation d'avenir

(Stepping stone)

par WILLIAM MORRISON et FREDERIK POHL

Produit de la collaboration occasionnelle de William Morrison, qui figura souvent dans nos pages, et de Frederik Pohl, ex-partenaire de C.M. Kornbluth, voici un curieux récit satirique, qui semble directement inspiré par l'expérience européenne du nazisme (que ces auteurs américains n'ont pourtant pas connue). Cela transposé en termes de science-fiction, bien entendu, et avec une moralité à double tranchant assez ambiguë (1).



I

ARTHUR CHESLEY était chimiste, mais n'allez pas pour autant voir en lui un homme de science. Il n'avait rien du savant et ne s'attaquait pas aux secrets de la nature. Peut-être s'y était-il un jour essayé, mais les subventions alors accordées par une défunte fondation s'étaient soudainement taries. Or, sa spécialité ne pouvant d'aucune façon laisser croire qu'elle se rattachait, même de loin, à l'énergie atomique ou aux recherches sur le cancer, il dut à tout prix trouver un emploi pour ne pas mourir de faim. Ce but atteint, il passait huit heures par nuit, six nuits par semaine, à contempler, les bras croisés, une énorme marmite en acier inoxydable. « Mr. Chesley, ça chauffe trop ! » lui criait un des garçons de laboratoire et il devait alors se précipiter pour essayer de voir ce qui n'allait pas et donner les ordres appropriés. « La pression est trop forte ! » braillait un autre et il devait alors faire rentrer les choses dans l'ordre ou plutôt, indiquer à ses aides le processus à suivre pour obtenir le retour à la normale, car les règlements syndicaux ne plaisantaient pas sur ce point et n'admettaient nulle intervention matérielle de la part du chef de travaux. En fait, il s'agissait de polymérisation, c'est-à-dire de la fusion de petites molécules en une grosse et le résultat en était soit du caoutchouc, soit des emballages plastiques soit encore un genre de celluloïd

---

(1) Nouvelles de William Morrison dans « *Fiction* » : « *Un coin rêvé pour les vacances* » (n° 10), « *Les mondes intérieurs* » (n° 13), « *Le dicton qui manquait* » (n° 21), « *Gammes à tous les étages* » (n° 22), « *Un tempérament de feu* » (n° 40), « *Médecin de campagne* » (spécial 3).

Nouvelles de Frederik Pohl : « *Recensement* » (n° 39), « *Voir une autre montagne* » (n° 70).

servant à la fabrication des jouets d'enfants. Tout dépendait des besoins du moment, et aussi de la survie de la marmite. Néanmoins, Chesley trouvait son travail facile, sauf lorsque la pression montait brutalement. Et, comme il travaillait de nuit, il avait ses journées libres, privilège qu'il appréciait tout particulièrement. Cela lui permettait de régenter à sa guise ses aides qui s'en souciaient peu. Ceux-ci trouvaient même de l'humour à la chose, du fait qu'ils touchaient deux dollars quarante de l'heure contre un dollar soixante pour leur patron

⁂

La femme de Chesley ne trouvait pas, elle, la situation très plaisante, exprimant sa pensée en ces termes :

— « Une situation d'avenir ! Arthur, mon ami, voici bientôt sept ans que par ta faute nous croupissons et j'aime mieux te dire que j'en ai plus qu'assez de tes situations d'avenir qui débouchent sur des impasses... Autre chose encore, pourquoi t'arranges-tu pour travailler la nuit lorsque les autres s'arrangent pour gagner leur vie dans la journée ? Crois-tu qu'il soit agréable pour une femme d'avoir toujours quelqu'un dans ses jambes pendant qu'elle s'escrime à faire le ménage ! Mais tu t'en fiches éperdument et à part toi, je me demande bien de qui tu peux te soucier ? Et puis, j'aimerais aussi savoir ce qui t'empêche de faire toi-même tes sandwiches que tu emportes à l'usine ? Les autres hommes, eux, le font bien ! Si tu ne restais pas là, collé devant ta télévision toute la sainte journée, peut-être trouverais-tu au moins le temps de préparer ton casse-croûte et d'entretenir un peu la maison. Tiens, veux-tu me dire ce qui t'interdit de réparer les jalousies, si tu attends encore, la maison va grouiller, que dis-je, pulluler de toute la vermine du Bronx ! Tu m'entends ? Est-ce que, par hasard, il s'agirait là d'une activité indigne d'un chimiste diplômé ? Un chimiste diplômé occupant un poste qui lui permet tous les espoirs et... Arthur, Arthur, je te parle ! Je t'interdis de sortir ! Reviens immédiatement ! »

⁂

Malgré ce genre de scène, ce travail lui laissant la libre disposition de ses journées, Chesley abandonna sa demeure pour gagner le bistrot du coin de la rue, où le patron, sans rien lui demander, lui tira une bière avec un faux-col d'habitué. « Vous êtes en avance, aujourd'hui, » lui dit cet homme en lui rendant sa monnaie. « Je croyais que vous seriez resté chez vous pour voir le nouveau programme de la télé. »

— « C'est bien ce que j'avais l'intention de faire, » répondit Chesley d'un ton amer, « je tenais à voir ce nouveau programme dont tout le monde parle. »

— « Cette histoire de vice-roi ? » lui demanda son interlocuteur.

— « Oui. Cette émission qui s'est assurée l'exclusivité de toutes les chaînes pour son lancement. Harry, comment se fait-il que vous n'ayez pas la télévision alors que tous les autres bars du Bronx en ont une ! »

— « C'est à cause de ma femme, » expliqua Harry. Peut-être cette réponse n'eut-elle pas suffi à un autre homme mais pour Arthur Chesley, elle parut tout à fait satisfaisante. Le patron lui demanda alors : « Pourquoi diable n'allez-vous pas sur place voir le spectacle ? »

— « Vous voulez dire que j'aille au studio ? »

— « Non, pas au studio mais au stade ! » Et le patron lui tendit une carte qu'il tira de sous son comptoir. « Il y a un type qui m'en a laissé toute une pile ce matin. »

Chesley parcourut le carton des yeux, son en-tête portait en gros caractères : UN DOLLAR DE PRIME, et cela l'intéressa aussitôt. Ces idiots-là, songea Chesley, je me demande bien comment ils vont s'en tirer dans le paragraphe en petits caractères pour nullifier leur offre ? Chesley avait une considérable expérience des offres « gratuites » qui généralement ne se révélaient pas aussi gratuites qu'elles le prétendaient. Les petits caractères annonçaient seulement :

Le vice-roi fera aujourd'hui une déclaration d'une incomparable importance à tous les habitants de cette planète.

Venez nombreux au Yankee Stadium.

Un dollar sera offert à tous les spectateurs.

Cinq dollars supplémentaires récompenseront ceux qui resteront jusqu'à la fin du programme.

— « Je me demande bien ce qui est derrière tout ça ? » s'interrogea Chesley qui s'apprêtait à rendre la carte.

— « Gardez-la. C'est sans doute un truc publicitaire. »

— « Si tel est le cas, ça doit leur coûter gros, » répondit Chesley. « Le Stadium contient soixante-quinze mille personnes à tout le moins. Si chacun palpe ses six dollars, ça fera au bas mot près d'un demi-million à débourser ! »

— « Bah ! Y a pas un gars assez fou pour balancer une demi-brique par les fenêtres ! » affirma Harry d'un ton péremptoire.

— « Hum, » répondit Chesley sans se compromettre. Il termina sa bière, empocha le carton d'invitation « Je ne sais pas trop. » ajouta-t-il, « peut-être vais-je y aller jeter un coup d'œil. » Et pourquoi pas ? Au fond, il avait encore douze heures à tuer avant d'aller polymériser quelques molécules supplémentaires, et il n'éprouvait guère l'envie de rentrer chez lui.

⁂

Ils distribuaient réellement des dollars ; ils avaient installé des machines distributrices à chacun des tourniquets d'entrée et chaque fois qu'un curieux pénétrait dans le stade, il y avait un déclic accompagné d'un son métallique et un dollar jaillissait d'une fente de l'appareil, telles les serviettes de papier fournies par les distributeurs automatiques dans les toilettes des restaurants. Le billet paraissait vrai

Sur l'arène, se trouvaient des sièges, exactement comme pour un match de championnat. A l'emplacement usuel du lanceur dans une rencontre de base-ball, se dressait une estrade avec des microphones et des caméras de télévision. Dans le Bronx, il devait y avoir pas mal de gens désireux de se faire un dollar gratis, car le stade se remplit rapidement.

Arthur était en avance, comme à son habitude, et il obtint une bonne place. Il ne lui restait plus qu'à bavarder avec ses voisins en mangeant. Il s'acheta deux « hot-dogs » et un « ice-cream ». Ordinairement, il était près de son argent, ou plutôt sa femme l'était pour lui et Arthur se méfiait de sa femme, mais dans le cas présent, il considérait son dollar comme de l'argent trouvé et avait la ferme intention de rester jusqu'à la fin du programme, si mauvais fût-il. Les cinq dollars de prime l'intéressaient trop !

D'ailleurs, au moment où tous les sièges furent occupés, il se rendit compte qu'une éventuelle retraite était impossible, car les contrôleurs fermaient les portails d'entrée tout à l'entour du stade. En outre, Chesley put voir que des gardes s'installaient autour de l'enceinte, repoussant tous les badauds.

Il n'y avait plus moyen de sortir.

Puis les lumières s'éteignirent et les faisceaux des projecteurs convergèrent sur la plate-forme. Et un homme apparut.

Apparut au sens propre, c'est-à-dire qu'il *surgit du néant*. Il n'escalada point les marches de l'estrade, ne sortit pas de derrière un rideau de scène, il était là. La seule partie discutable de la phrase ci-dessus concerne l'allusion à un « homme ». Mais, tout bien pesé, Chesley pensait qu'en définitive cela ressemblait assez à un homme.

Sauf que la silhouette avait au moins trois mètres de haut et exhibait un halo qui lui faisait une carapace étincelante.

Elle salua la foule, et tout le monde put l'entendre. Peut-être devait-on attribuer cette sonorité aux micros mais Chesley n'y croyait guère. La voix semblait émaner de l'orateur lui-même. Et cette voix était étrange, elle n'était pas précisément métallique et n'avait nulle inflexion étrangère. Elle ne présentait aucune des caractéristiques que l'on s'accorde à reconnaître à une voix humaine. Elle résonnait de façon inhabituelle et avait un son curieux.

Du coin de l'œil, Chesley put voir que l'émotion était générale et réalisa que plusieurs personnes s'étaient évanouies. Mais pas lui. Il faillit s'étouffer avec le restant de sa crème glacée, il lui restait dans la bouche un goût amer qui ne devait rien aux « hot dogs ».

L'homme déclara : « Je ne suis pas un être humain ! »

Un gémissement sourd sortit de quatre-vingt mille gosiers. Chesley se contenta de hocher la tête.

« J'ai pris une forme humaine pour vous permettre de supporter ma vue, » gronda la voix. « Je suis votre vice-roi. »

Deux cents personnes environ, toutes placées vers les sorties, jugèrent qu'elles en avaient assez. Ce n'était pas cinq dollars qui allaient les

retenir ! Mais le vice-roi s'en chargea. Les desperados jaillissant de leurs sièges foncèrent en hurlant sur les gardes placés aux entrées. Ceux-ci n'étaient sans doute pas de taille à les stopper, mais le vice-roi, lui, n'eut aucune difficulté. Il tendit le doigt vers eux. Ils s'arrêtèrent net. En fait, ils étaient paralysés sur place. La plupart d'entre eux perdirent l'équilibre et ils s'écroulèrent les uns sur les autres.

Arthur Chesley jugea le phénomène fort intéressant.

La vie en commun avec sa femme avait dû lui tremper le caractère car il était si peu habitué aux émotions fortes qu'il n'en était même pas conscient lorsque celles-ci se présentaient. Il était mort de frousse. Son cœur battait la chamade et il avait de terribles crampes d'estomac. Mais comme il n'avait jamais éprouvé de frayeur sérieuse auparavant, il ne s'en rendit pas compte.

Il essaya même de se procurer une bouteille de soda, mais apparemment le vendeur était plus au courant de ses propres sentiments que ne l'était notre héros, car il avait disparu.

Le vice-roi continua : « J'ai été envoyé par mon peuple pour préparer cette planète à leur intention et la leur rendre habitable. »

De nouveaux gémissements s'élevèrent de l'assemblée et derechef Chesley hocha la tête d'un air entendu. Cela correspondait très bien au style général de l'affaire et ça devait forcément être une histoire de ce genre, pensa-t-il. Il se mit à trembler et se demanda pourquoi.

« Si l'on a jugé bon de m'envoyer seul, » gronda la voix dans l'arène, « c'est parce que je n'ai besoin d'aucune aide. A moi seul, je peux faire face à toutes les forces que votre misérable planète est capable d'envoyer me combattre. D'une seule main, je peux venir à bout de la plus puissante de vos armées. »

Stupéfié, l'auditoire se tut soudainement. Puis, le premier choc passé, Chesley entendit des voix qui vociféraient : « Truqueur ! » criait l'une, et l'autre de renchérir : « A qui crois-tu faire peur ? » Il pouvait d'ailleurs entendre des imprécations beaucoup plus triviales.

— « Je sais faire des choses dont vous ne soupçonnez même pas l'existence ! » hurla d'une voix terrible le vice-roi. « Regardez, Terriens. Regardez-moi et voyez ! »

Il se mit à grandir.

Le souffle coupé, quatre vingt mille poitrines s'arrêtèrent de respirer. Comme un câble que l'on tend, le vice-roi s'allongeait. De trois mètres de haut il passa rapidement à cinq mètres, puis à dix, puis à quinze. Il ne modifiait point sa carrure mais continuait de s'étirer. Il atteignit bientôt le niveau des gradins du haut. Alors il s'arrêta : « Voyez ! » ordonna-t-il et sa voix tonitruante, pourtant loin des microphones, fit trembler les murs de l'édifice. « Et maintenant, regardez bien, » commanda-t-il. Et sa silhouette amincie se mit à prendre de l'ampleur. C'était maintenant un géant et non plus un être filiforme. Il faisait toujours quinze mètres de haut mais accusait plus de trois mètres de largeur d'épaules. Il se mit dès lors à décroître sans modifier sa carrure,

jusqu'à devenir une sorte de pot à tabac, puis se tassant encore et devenant plus large que haut, il se transforma en un sphéroïde allongé, avec une énorme tête et de courtes jambes éléphantiasiques. Enfin, il rétrécit pareillement en largeur, jusqu'à retrouver sa silhouette première.

Son halo était parcouru d'étincelles oranges.

Chesley se demanda s'il s'agissait là d'un jeu de miroirs. Sans doute, conclut-il, mais tout de même il était tout aussi bien qu'il ne soit pas parvenu à se procurer cette bouteille de soda car en définitive, il se serait certainement étouffé avec.

Le vice-roi poursuivit, de sa voix tonitruante et inhumaine : « J'indiquerai à certains d'entre vous la nature de leur nouvelle tâche, et jusqu'à plus ample informé, les autres pourront se vautrer dans leurs mesquines préoccupations personnelles. »

Le halo vira au violet.

« Pendant ce temps, » gronda la voix colossale, « ne vous avisez pas de me résister. Vous n'aboutiriez qu'à un échec. Je vous prouverais immédiatement mon invulnérabilité. Je suis totalement à l'abri des armes à feu... »

Un tir d'armes automatiques provenant d'un emplacement situé sur un des côtés de l'estrade se déclencha en longues rafales. Des balles traceuses jaunes ricochèrent au-dessus de la tête des spectateurs terrifiés.

« ...des gaz de combat... »

Un homme en uniforme bleu escalada l'estrade et brandit un tuyau souple en direction du vice-roi. Chesley eut un haussement d'épaules et se demanda ce que cette démonstration pouvait bien ajouter à la première. Celle-ci était déjà suffisamment concluante. Mais le spectacle continuait :

« ...du feu... »

Un lance-flammes cracha un jet de napalm qui s'accrocha en grésillant au halo du vice-roi avant de s'éteindre d'un seul coup.

« ...de l'énergie atomique... »

Chesley était sur le point de se lever lorsque la silhouette précisa : « Mais je ne prouverai pas la chose ici, car trop d'entre vous en seraient victimes. Vous pouvez partir. Ma paix soit avec vous. »

Le halo tourna alors au blanc et le vice-roi disparut.

Pensif, Chesley se joignit à la foule qui s'enfuyait. De tels phénomènes pouvaient très bien être truqués, mais néanmoins ils impressionnaient obligatoirement les témoins. Il n'était pas le seul à trouver le spectacle inquiétant car l'homme qui était devant lui franchit le portillon du tourniquet de sortie sans même songer à prendre ses cinq dollars, tant sa frousse était intense. Chesley put ainsi les ajouter aux siens.

Il rentra chez lui avec dix dollars en poche et sa femme, pour la première fois depuis des années, fut très contente...

Dans le monde entier il y eut d'ailleurs quelques autres personnes qui jugèrent l'événement bénéfique. Parmi celles-ci on trouvait surtout celles qui avaient en personne vu le vice-roi ou qui avaient entendu sa voix à la radio. Mais, même pour ces gens, le bonheur fut de courte durée.

II

Au moment où la quasi-totalité de la population terrestre commençait à estimer que tout n'allait pas pour le mieux, la femme de Chesley disait ou plutôt vociférait :

— « Une situation d'avenir ! Ce coup-là, Arthur, c'est le bouquet ! Voilà ton avenir sur le pavé ! Comment crois-tu que je puisse maintenant oser me présenter devant ma mère qui vient de s'acheter une nouvelle propriété de trente-cinq mille dollars, en lui annonçant que l'homme que j'ai épousé contre son gré est vidé... Comment paierons-nous nos impôts ? Nous n'y arriverons jamais, tu le sais très bien ! Si tu avais quelque chose dans le ventre, tu ferais comme le mari d'Elsie Morgenstern qui s'est engagé dans la Milice du vice-roi. Eux, ils n'ont pas à se soucier de savoir s'ils mangeront demain ! Et puis, je parie que tu n'as pas songé à tous ces gens qu'hier le vice-roi a désintégré, c'étaient tous des chômeurs, si tu ne le sais pas ! Le vice-roi n'en épargna pas un ! J'aimerais bien, Arthur, que tu penses un peu à ce que je deviendrais si... Arthur, reviens immédiatement ! »



Harry essuya le comptoir avec un chiffon humide et, contemplant d'un air morose son vieux client lui demanda : « Qu'est-ce que ça sera pour vous, Arthur ? Un Coca-Cola, un citron pressé, une limonade au gingembre ? »

— « Servez-moi un lait froid, » dit Chesley se glissant sur un tabouret. Evidemment, ce n'était plus la même chose, maintenant. En regardant froidement la situation, on devait s'avouer qu'en cinq semaines le vice-roi avait sérieusement réorganisé la production terrestre.

Sur ces judicieuses pensées, Chesley se souvint alors qu'une des dernières mesures du vice-roi avait été la suppression des industries produisant certains genres de caoutchouc synthétique, laissant ainsi Chesley sur le pavé. Mais il n'aurait surtout pas dû abolir la bière ! Harry lui versa le lait comme à regret, et se penchant sur le comptoir, observa Chesley qui buvait. « Vous connaissiez Flaherty ? » lui demanda-t-il. « Eh bien, il était l'un de ceux qui hier ont dégusté... »

— « Flaherty, Ronald Flaherty ? » Chesley était sidéré. « Vous voulez dire qu'il était dans ce groupe de chômeurs que le vice-roi a assa... »

— « Ils ont été trompés par des meneurs corrompus, » l'interrompit Harry.

— « Oh ! non, Harry, Flaherty n'était pas... »

— « Ils ont été entraînés par des agitateurs professionnels, » répéta Harry d'un ton emphatique, et il désigna de la tête le fond du bar. Là où, auparavant, s'alignaient des rangées de bouteilles, on pouvait maintenant voir un placard entouré de fleurs qui disait :

LA LOYAUTÉ ENVERS LE VICE-ROI EST LE PREMIER DEVOIR D'UN TERRIEN.
LE VICE-ROI.

Et sous ce panneau on distinguait nettement un microphone.

— « Ah ! je comprends maintenant ce que vous vouliez dire, » enchaîna précipitamment Chesley. « Il est bien certain qu'ils furent induits en erreur par des provocateurs stipendiés... »

Il goûta son lait et ne le trouva pas aigre — non, il n'y avait plus de lait douteux depuis que le vice-roi avait fait quelques exemples parmi certains trafiquants de denrées avariées. Mais les pensées de Chesley étaient ailleurs : ces cinquante morts avaient organisé un piquet de grève autour du Q.-G. local de la Milice du vice-roi, réclamant des emplois. Il y avait eu une soudaine détonation, un éclair violet et cinquante cadavres sur le trottoir.

De cette scène, la première conclusion à tirer, se dit Chesley, c'était que la position de chômeur ne payait vraiment pas !

Mais qu'y pouvait-il faire ? Le docteur Pebrick, grand patron des chimistes de la branche « caoutchouc synthétique », lui avait clairement fait comprendre que lui-même s'estimait personnellement trop heureux de conserver sa place et qu'il n'y avait aucune chance que Chesley soit un jour réembauché.

Il lui fallait donc se chercher un emploi ailleurs. Ce fut là sa seconde conclusion.

Chesley soupira et termina son verre. « Dites, Harry, » demanda-t-il, « avez-vous le *New York Times* d'aujourd'hui ? »

— « Ouais, » et le barman exhuma un journal de dessous un comptoir désert. « Voici. »

—« Merci, » dit Chesley en ouvrant le journal à la page des offres d'emploi « et servez-moi une biè... »

— « Vous voulez sans doute, » l'interrompit Harry en montrant du pouce par dessus son épaule l'affiche et le micro, « un autre verre de lait, breuvage délicieux, reconstituant et cent pour cent pur, que le vice-roi recommande spécialement pour la consommation humaine comme étant la plus tonique des boissons ! »

— « Certes, » soupira Chesley. « Un autre lait. »



Le bureau de placement était noir de monde, mais puisque dans tout le journal il n'y avait qu'une seule annonce disant : « *On demande homme, chimiste diplômé, pour poste administratif, salaire intéressant,* » il n'avait pas d'autre choix que d'attendre en faisant la queue. Cela prit à Chesley la moitié de la journée et il tua le temps du mieux qu'il put, bavardant avec les autres candidats, surveillant tout d'abord ses propos. Mais progressivement la conversation devint plus libre jusqu'à ce qu'un homme devant lui lève les yeux sur le portrait du vice-roi accroché au mur audessus de sa tête. L'individu pâlit, la sueur perlant à son front, il chan-

cela, se reprit, s'apprêta à parler, puis en définitive abandonna sa place dans la file et franchit au pas de course toute la longueur du hall pour s'engouffrer dans un ascenseur.

Il y avait un micro sous le portrait.

Chesley alors hocha la tête d'un air lugubre et ne se départit plus de son mutisme. Trop parler devenait dangereux. Le vice-roi n'était pas partout, quoique, ne souffrant pas des limitations humaines, il arrivât à se trouver dans un nombre étonnant d'endroits à des heures encore plus étonnantes. Mais sa Milice, la M. V., se tenait en un nombre beaucoup plus considérable de places et cela de façon permanente. Chesley venait de croiser un spécimen de cette organisation à l'instant même où il pénétrait dans l'agence, un homme sanglé dans un uniforme d'un bleu étincelant, qui arrêta ouvertement sa voiture devant une borne d'incendie avant de l'y laisser. Quelques secondes plus tard, un agent de la circulation, repérant le véhicule, se précipita sur le fautif, l'œil farouche et le carnet de contraventions à la main. Mais, dès que le représentant de la loi eut noté les caractères magiques M. V. inscrits en lieu et place de la plaque d'immatriculation — comme si les membres de la Milice allaient s'encombrer de pareils impédimenta — il devint blanc comme la mort, et s'éloigna en titubant, comme un homme qui vient d'échapper de justesse à une catastrophe.

Sans doute était-ce d'ailleurs le cas !

Chesley hocha de nouveau la tête. Il était difficile de se représenter ce vieil Irv Morgenstern, qui habitait le pâté d'immeubles du bout de sa rue, comme un être investi de pouvoirs discrétionnaires, un membre de la fabuleuse M. V. Mais, dans des circonstances aussi troubles, il existait trop de choses inconciliables et Chesley n'était pas homme à se casser la tête sur des problèmes insolubles.

La Milice du vice-roi avait sans doute son utilité. Si l'on voulait bien admettre que le vice-roi avait la sienne, la nécessité d'une Milice se faisait alors évidente. Le vice-roi pouvait frapper n'importe quel humain n'importe où sur la planète, mais, apparemment, il était incapable de dénicher seul les saboteurs et l'aide de sa Milice locale lui était alors indispensable. Il était tout à fait capable de raser totalement une ville entière si cela l'amusait — l'exemple d'Omaha, durant la seconde semaine de son règne, était suffisamment éloquent à cet égard — mais il se trouvait que cette cité ne figurait pas sur l'organigramme de ses grands Projets. Depuis, la plupart des grandes agglomérations abritaient un des Projets superprioritaires du vice-roi, tels que l'accroissement de la natalité, les recherches sur l'amélioration de la race humaine, ou la construction de mystérieux objets dont la destination demeurait inconnue. Il n'y avait rien qui échappât à l'œil du vice-roi dans sa frénésie à préparer la Terre pour les membres de sa race extra-solaire. Et c'était la tâche essentielle de la M. V. que de veiller à ce que tous ces travaux fussent rapidement menés à bien. Dès l'instant de son arrivée, à prix d'or, il avait recruté du personnel. C'étaient ses premiers collaborateurs qui, les poches bourrées de grosses coupures, avaient fait la tournée des studios de radio et

de télévision et avaient loué pour une somme exorbitante le Yankee Stadium. Ces aides étaient maintenant les colonels et les généraux, les généralissimes et les maréchaux de la M. V.

Il était bien rare que la Milice tuât quelqu'un, mais néanmoins elle avait un pouvoir de vie ou de mort. Car — malgré tout — certaines gens avaient le penchant fâcheux de vouloir tenter de flouer le vice-roi. Ces énergumènes n'ignoraient nullement que la seule punition qu'ils étaient susceptibles d'encourir était la mort. Mais il y avait ceux qui ne parvenaient pas à payer leurs impôts, ceux qui ne réussissaient pas à retrouver un emploi après quinze ou vingt ans de loyaux services, ou ceux qui voyaient leur maison rasée pour laisser la place à un quelconque Projet du vice-roi.

Certains de ses Projets étaient proprement incompréhensibles, pensait Chesley. Le vice-roi avait-il, par exemple, réellement besoin de ces piscines de 15.000 m2 qu'il avait fait installer sur chacun des lotissements recouvrant ce qui jadis avait été les bâtiments du Centre Rockfeller ? Mais les questions n'étaient pas admises et ceux qui étaient trop curieux étaient punis. D'autres vendaient des denrées impropres à la consommation et le vice-roi était fort strict sur toutes les questions relatives à la bonne santé de la race humaine, sans doute parce que son peuple allait avoir besoin d'un grand nombre d'esclaves solides et diligents. D'autres encore cédaient des matériaux inutilisables ou de second ordre pour les Projets de leur maître. D'autres enfin se livraient à des recherches sur des sujets interdits, sujets dont il existait une fort longue liste. Le travail de la Milice du vice-roi consistait à traquer tous ces fraudeurs, et dès que celui-ci en trouvait le loisir, tout au long d'un emploi du temps surchargé, quelque part sur la planète, il y avait un *bang* et un éclair violet : un autre pécheur avait trouvé la mort. Pour cela, il suffisait d'un mot de la part d'un membre de la Milice et... *bang !*

Aussi n'avait-on pas intérêt à se frotter à cette organisation, car...

Chesley interrompit soudain le cours de ses pensées : « Quoi ? »

Quelqu'un disait d'une voix impatientée : « Vous, là-bas ! Approchez, vous retardez tout le monde. Le suivant ! »

— « Excusez-moi, » murmura Chesley. Il attendait depuis si longtemps que c'était pour lui une surprise de s'apercevoir qu'il avait réussi à s'avancer jusqu'au bureau d'un des enquêteurs de l'agence. Il s'approcha en trébuchant, posa son chapeau sur le bord du guichet, le reprit précipitamment pour le mettre sous son bras et dit : « Je viens au sujet de l'annonce... »

— « Vous êtes le six centième ! » soupira de l'autre côté de la barrière une rouquine aux yeux battus. « Attendez une minute, vous êtes chimiste ? Eh bien... »

Chesley écoutait, de plus en plus consterné. Chimiste diplômé, position administrative, disait l'annonce et il avait naturellement pensé que cela se limiterait à contrôler les matériaux bruts commandés par une quelconque firme de construction, ou peut-être, dans la meilleure des hypothèses, à effectuer quelques analyses de routine. Or, l'offre se révélait

être d'un tout autre genre. En fait, elle correspondait si peu à ce quoi il s'attendait qu'il se sentit terrifié.

— « Je suis désolé, Monsieur, pardon, Madame, mais je ne crois pas être qualifié pour ce genre de travail et... » bégaya-t-il lamentablement.

— « Nous sommes les meilleurs juges, » répliqua son interlocutrice d'un ton ferme. Elle laissa un temps mort puis reprit : « Bien sûr, nous n'avons pas l'intention de vous obliger à prendre ce travail, vous êtes entièrement libre d'accepter ou de refuser cet emploi, à votre choix. Cependant, si vous refusez nous devrons... »

Elle s'interrompit, Chesley réfléchit rapidement à ce qui l'attendait en cas de refus : enquête sur sa loyauté, arrestation, condamnation, rapport au vice-roi et *bang* final !

Il hocha la tête en signe d'assentiment : « Oui, Madame, » répondit-il timidement. » Vous avez raison. Bien sûr, je suis d'accord pour prendre cette place. »

Apparemment, il y avait un uniforme pour aller avec son nouveau métier, un uniforme d'un bleu aveuglant, avec sur chacun des étincelants boutons de celui-ci les prestigieuses lettres M. V.

III

Durant quelques minutes à peine, la femme de Chesley parut impressionnée par le nouveau poste de son mari. Elle trouvait que son uniforme lui allait bien, lui élargissant la carrure et lui donnant l'apparence martiale. Chesley lui-même, lorsqu'il eut cessé d'avoir peur de lui-même, se rendit compte que sa tenue inspirait une saine terreur à tous ceux qu'il croisait, sauf, bien entendu, ses collègues. Pour la première fois de sa vie, Chesley ressentit les joies grisantes du pouvoir personnel s'infiltrer en ses veines jusqu'alors si paisibles.

— « Mais pourquoi diable t'a-t-on engagé ? » lui demanda sa femme. « Tu n'as rien d'un policier ! »

— « Ce n'est pas de flics qu'ils ont besoin, mais de spécialistes de la chimie, ou de toute autre branche des sciences. Je suis Inspecteur des Recherches. »

— « Mais, tu n'as jamais fait de recherches ! »

Chesley répliqua d'un ton altier : « Tu n'y es pas. Je ne fais pas de recherches, je contrôle ceux qui en font. As-tu compris, maintenant ? Il existe des secteurs interdits à la recherche. Je veille à ce que l'on ne les aborde pas. Par exemple, une des premières choses que je vais faire, c'est aller jeter un coup d'œil sur les industries du caoutchouc. Je tiens à aller dire deux mots au docteur Pebrick ! »

— « Ton ancien patron ! Ce n'est pas trop tôt ! » s'exclama son épouse. « Je n'espérais plus te voir un jour trouver le courage de dire à ce gros tas... »

— « Ce n'est pas une question de cran, chérie, » expliqua-t-il, « lorsque je travaillais pour lui, c'était différent. Maintenant, je suis membre de la Milice du vice-roi et pas deuxième classe, non, Madame ! » Il tapota fièrement ses chevrons : « Tu vois, mon chou ? Je suis caporal ! »

— « Caporal ? »

Il acquiesça, l'air triomphant.

Elle demanda, avec dans la voix une intonation dangereuse : « Est-ce qu'un caporal est plus gradé qu'un commandant ? »

Chesley fut d'abord abasourdi par la naïveté de la question puis il expliqua : « Fichtre non ! Avant il y a sergent, sergent-chef, lieutenant, capitaine... »

— « Ainsi, un commandant est d'un grade plus élevé ! » et Mrs. Chesley, trépignant de rage, poursuivit : « Tu veux dire que tu devras suivre les ordres du mari d'Elsie Morgentern ? Arthur, je te jure que tu ne t'es pas souvent préoccupé de nous assurer par ta conduite la considération de nos voisins ! Oh ! après un coup comme ça, je ne veux même pas penser à la mine de fausse commisération que va me faire Elsie Morgenstern si jamais je la rencontre. Et ma mère, qu'est-ce qu'elle va encore penser ? Le mari de ma sœur Caroline, lui qui est de trois ans plus jeune que toi, est déjà lieutenant, et pourtant je l'ai toujours considéré comme le plus grand bon à rien de la planète ! Arthur, je n'aurais jamais dû te croire ! Des situations d'avenir ! Voici sept ans que je végète lamentablement en t'écoutant, toi et tes emplois mirifiques et lorsqu'un beau jour, tu as enfin la chance de tomber sur un emploi à peu près décent, qui pourrait enfin faire de toi un homme, tu cèdes à la première offre qu'on te fait ! Tu as tout de la lavette, Arthur ! Arthur, je te préviens, ne t'avise pas de prendre la porte et... »



Cependant, le premier acte de Chesley fut d'aller rendre visite à son ancien employeur et cela le consola de ses déboires conjugaux. Il n'est pas utile de rentrer dans les détails. Chesley n'était pas encore habitué à user et abuser de son importance mais il connaissait bien, pour en avoir souvent fait l'amère expérience, la technique destinée à semer la terreur dans le cœur des subalternes. Aussi doit-on rapporter que quinze minutes après le départ de Chesley du laboratoire où il avait auparavant trimé comme un nègre, le docteur Pebrick appela son notaire pour lui dicter un testament qu'il se refusait à faire depuis plus de dix ans.

Après cette entrevue, Chesley se mit à observer les gens.

Il ne fut pas peu étonné du comportement de ses semblables.

Il y a des personnes qui prennent au sérieux les déclarations des politiciens et des chefs d'Etat ou qui réalisent immédiatement la liaison entre une modification dans la politique du bimétallisme et le fait qu'aujourd'hui ou demain le prix des œufs va augmenter ou que des bombes vont tomber sur la Nouvelle-Ecosse. Chesley n'était pas de ceux-là. Il avait bien suivi toutes les déclarations du vice-roi, mais celles-ci ne l'avaient nullement

impressionné. Il y avait par exemple ces longues et fameuses Consignes Générales n° 1 qui dictaient aux humains les ordres nécessaires à la transformation de leur misérable petite planète en un havre digne des congénères du vice-roi. Le paragraphe 4, alinéa C, disait : *On estime que la moitié de la population terrestre sera employée à remplir les différentes tâches résultant de l'occupation. Or, l'autre moitié de la population étant insuffisante pour assurer la subsistance de ces serviteurs, il faudra augmenter le chiffre de la population adulte saine le plus rapidement possible.*

D'où la suppression de la bière, des drogues et des spectacles qui font perdre le temps ; d'où des enfants, encore des enfants, toujours des enfants ! Telles étaient les directives du vice-roi. Et, en cas de refus d'obéissance, la seule punition infligée se concrétisait par un éclair violet et un *bang* sonore.

Il ne vint pas à l'esprit de Chesley qu'un jour il pût lui-même être justifiable d'un pareil traitement. Pour lui, cela ne comptait pas. Evidemment, si on lui avait garanti qu'à un moment ou à un autre il pourrait personnellement « écoper », il aurait certes accordé plus d'attention à cette menace. Mais le danger était si imprécis qu'il lui paraissait ridicule de s'affoler là-dessus.

D'autres n'étaient pas si placides.

L'ancien mode de vie se désintégrait et les mœurs du monde changeaient tous les jours — tout du moins les journaux l'affirmaient — car tout ce qui était permis était pratiquement obligatoire et presque tout ce qui n'était pas obligatoire était *verboten*. Les artistes devaient abandonner leur métier, celui-ci étant considéré comme « non-essentiel », et les musiciens se voyaient contraints de renoncer à la musique, jugée en haut lieu comme une « vaine dissipation d'énergie », et tout cela pour aller travailler dans les projets du vice-roi. La planète entière était sur le pied de guerre. Et cependant, il n'y avait rien qui rappelât les sacrifices et les élans d'une race qui lutte pour sa survie. Un peu partout surgissaient de nouvelles compagnies plus ou moins véreuses dont le seul but était de palper les fonds alloués aux projets du vice-roi. Avec le vice-roi qui battait monnaie à sa guise, l'inflation augmentait à une allure fantastique. Les gouvernements eux-mêmes tombaient en quenouille, personne ne voulant plus travailler pour eux. Il était beaucoup plus rentable d'être un agent du vice-roi que de servir un quelconque détenteur des quelques miettes restantes d'autorité, tels les gouvernements américain ou soviétique ou même l'O. N. U.

Il existait dès lors un solvant universel : l'argent.



Dès le premier jour, Chesley se vit offrir un pot-de-vin. Le Projet Berkeley 6-4-2 avait commandé mille sacs de ciment de Portland. A l'analyse, celui-ci se révéla être composé pour moitié de sable. Le responsable saisit le bras de Chesley, la face anxieuse, et dit d'une voix mi-plaintive, mi-méprisante : « Au fond, mon vieux, ça ne peut causer de tort à personne ! En

outre, ça évite d'avoir à en rajouter par la suite. Tout le monde le fait, d'ailleurs... » Puis il glissa subrepticement dans la paume de Chesley un billet de mille dollars roulé en papillote.

Chesley sortit de là en faisant une petite croix sur son carnet. C'était là une des règles fondamentales de la Milice que de signaler immédiatement toute tentative de corruption car cela entraînait pour le coupable un châtiment automatiquement définitif.

Mais, même les sanctions radicales du vice-roi semblaient impuissantes à s'opposer aux innombrables tentatives de corruption. A la fin du jour suivant, il se vit successivement offrir un solide pot-de-vin pour supprimer un rapport traitant des déficiences d'un alliage composant quatorze mille tonnes de poutrelles métalliques en I destinées à l'un des Projets du vice-roi, puis une forte somme pour faire attribuer une importante commande à une firme foncièrement incapable de remplir ses engagements, faute d'usines, de matériels et de personnel, enfin une sérieuse pincée de dollars pour modifier le texte d'une offre d'adjudication de façon à ce qu'un spéculateur puisse écouler tout un stock de produits chimiques endommagés par l'humidité et totalement inutilisables. Il se vit même proposer de l'argent à titre préventif, du fait qu'il appartenait à la toute puissante Milice, pour qu'il ferme l'œil sur toute activité illégale ultérieure.

Armé de son petit carnet, Chesley s'en alla faire son rapport au bureau du sous-chef de district.

Celui-ci habitait un des Projets du vice-roi, une flèche tripode de près de deux kilomètres de haut. Sur une ossature d'acier, un revêtement de plastique bleu faisait du bâtiment un monstre dressé sur trois pattes cyclopéennes, l'une plantée dans le bas de Manhattan, l'autre ancrée sur Staten Island et la dernière plongeant dans la rivière devant les quais de Jersey. Chesley s'enfourna dans une capsule transparente, au pied de la pile Manhattan de cette colossale construction, et poussé par l'air comprimé parcourut en un instant toute la hauteur du pylône. C'était une expérience un peu ahurissante, qui vous coupait le souffle, mais lors de son ascension Chesley put admirer les autres Projets disséminés dans la nature tant sur mer que sur terre. Les dômes plastiques sur Astoria et Queen, avec leurs phares sanglants, les énormes bâtisses parallélépipédiques flottant au large de Coney Island, et le soleil se réfléchissant sur les vingt piscines monumentales commandées par le vice-roi et qui s'étalaient sur New York et le New Jersey.

Un jour prochain, toutes ces gigantesques constructions serviraient au peuple du vice-roi, à des fins que les humains ignoreraient toujours, se dit Chesley. Mais, présentement, tout cela appartenait au vice-roi et des êtres de trois mètres de haut occupaient des pièces faites pour des créatures n'ayant ni forme ni taille définies et où certaines ouvertures étaient si petites qu'un homme devait ramper pour s'y faufiler, alors que d'autres conduisaient à des halls si hauts de plafond que les lampes devaient être suspendues à des câbles de plus de six mètres de long pour assurer un éclairage convenable. Chesley franchit une étroite porte elliptique sur laquelle

on pouvait lire : « *Sous-chef de district* », salua le premier collègue qu'il rencontra et dit :

— « Chef, pourrais-je parler au capitaine Carsten ? »

— « Asseyez-vous, mon vieux ! » Le vent sifflait dans les membrures de la tour et les lampes se balançaient au bout de leur fil. Chesley s'installa sur un étrange siège bas, au fond d'une pièce triangulaire. Les lieux fourmillaient de membres de la Milice, tant mâles que femelles, tous dans leur étincelant uniforme bleu. Ils ne paraissaient nullement s'inquiéter de lui et ne prêtaient aucune attention aux écrans de télévision qui tapissaient un peu partout les murs de la majorité des pièces des divers Projets. Or, sur ceux-ci, à tous moments se dessinait le visage du vice-roi qui donnait des ordres, exhortait et dirigeait ses collaborateurs. Peut-être ne s'agissait-il que d'enregistrements filmés, pensa Chesley, bien que le vice-roi parût s'adresser en direct à ses interlocuteurs. Il devait, en effet, s'interrompre tous les vingt mots environ pour jeter un coup d'œil aux papiers placés devant lui par un adjoint humain suant la frousse. En outre, de temps à autre, le vice-roi se concentrait un bref instant, les yeux fermés, tandis que le halo vague qui l'entourait se mettait à crépiter. Voici ce que cela donnait :

« Aucun homme osant s'opposer à l'occupation de... » (pause pendant laquelle le vice-roi consultait un quelconque memorandum) « cette misérable petite planète... » (pause durant laquelle son halo devenait presque incandescent) « par l'invincible race que je représente n'échappera à son châtiment ! Non, pas un seul ! Et si l'un d'eux... » (pause pour parcourir du regard un papier amené en hâte par un nouveau messager) « est assez présomptueux... » (pause tandis que le halo s'illuminait) « pour essayer de mettre en échec mes desseins, il... » (nouvelle pause, puis d'autres phrases, d'autres pauses, etc.).

Chesley arrêta une fille en uniforme qui passait : « Qu'est-ce qu'il fait donc ? » lui demanda-t-il.

Elle le regarda avant de répondre : « Ah ! un bleu. Mais, mon vieux, c'est une séance de nettoyage par le vide... » puis s'éclipsa promptement.

Chesley en fut tout impressionné. Il n'aurait jamais pensé pouvoir un jour contempler le vice-roi en train de procéder à une exécution. Cependant, calcula-t-il, si l'on admet qu'une personne sur mille doit chaque année être châtiée, étant donné qu'il y a trois milliards de Terriens sur cette planète, les trois millions d'exécutions consécutives doivent se faire au rythme moyen d'une mise à mort toutes les dix secondes, jour et nuit, dimanches et jours fériés compris ! Il n'était donc pas étonnant que le vice-roi parût en avoir assez...

— « Vous là-bas ! » brailla un petit vieux bedonnant arborant des barrettes de lieutenant. « Vous vouliez voir le capitaine ? Bon, entrez. »

Chesley pénétra dans un bureau au sol incliné et moelleux où, gardant avec peine son équilibre, il salua son supérieur. Puis il lui fit son rapport et lui remit la liste des personnes coupables de l'avoir soudoyé. Le capi-

taine Carsten le contempla, le visage complètement incrédule... « Ils ont essayé de vous acheter ? » demanda-t-il.

— « Oui, mon capitaine. »

— « Et vous me transmettez la liste de ces gens ? »

— « Oui, mon capitaine. »

— « Je vois. » Carsten hocha lentement la tête comme s'il ne pouvait en croire ses yeux. En fait, il était totalement désarçonné. Il essaya de mettre un peu d'ordre dans ses idées. « Vous voulez dire, » reprit-il, « que ces personnes vous ont toutes offert des pots-de-vins que vous avez acceptés et que vous me remettez cet argent en guise de preuve, tout en me laissant leurs noms en vue d'un châtiment adéquat ? »

— « Exactement, mon capitaine ! » répondit Chesley d'une voix pénétrée de reconnaissance, car il se sentait soulagé, ayant tout d'abord cru que son interlocuteur ne comprenait rien à son histoire.

— « Je vois, » répéta derechef le capitaine. Il ramassa la liasse de billets et la liste des éventuels graisseurs de pattes. « C'est là une somme assez rondelette, Chesley, » ajouta-t-il d'un ton appréciateur, « et il faut vraiment une grande force d'âme pour résister à la tentation de la garder ! Je dois vous féliciter. »

— « Je vous remercie, mon capitaine. » Chesley se sentait envahi d'une douce joie.

« Dois-je continuer à les garder sous surveillance ? »

— « Eh ! Garder qui ? »

— « Mais les gens de ma liste, mon capitaine ! »

— « Oh... » Le capitaine eut un pincement de lèvres. « Non, » répondit-il, « ce ne sera pas nécessaire. Je vais suivre moi-même cette affaire, Chesley. Je vois maintenant que vous possédez des qualités que je ne soupçonnais pas, aussi je crois que vous pourriez sous peu être muté à un poste plus important. » Il hocha la tête d'un air décidé, fit une liasse des billets et les empocha. « Je garderai personnellement ces preuves, juste le temps nécessaire, évidemment. Maintenant, Chesley, vous pouvez disposer ! »

Chesley sortit, le cœur en liesse, jusqu'au moment où, deux jours plus tard, il rencontra au cours d'une de ses tournées quotidiennes de vérification, le marchand de ciment de Portland. « Vous ! » s'exclama Chesley stupéfait. « Mais je croyais... »

— « Vous croyiez quoi, camarade ? » demanda d'un ton rageur le vendeur.

— « Je pensais que... » Chesley était sur le point d'avouer qu'il pensait que son interlocuteur avait quitté depuis longtemps ce bas monde, accompagné par un éclair violet et un *bang* sonore. Mais il était visible que la chose ne s'était pas encore produite et Chesley se demanda bien pourquoi.

— « Ah ! » ragea le trafiquant, « vous me faites mal. Mille dollars, ça ne vous suffisait peut-être pas ? Il fallait encore que vous me mouchardiez à Carsten ! Pourquoi croyez-vous que je me sois adressé à un vulgaire caporal ? C'était uniquement parce que les tarifs de Carsten sont trop salés pour ma bourse ! Maintenant, grâce à vous, me voilà inscrit d'office

sur sa liste de versements hebdomadaires et, croyez-moi, ça me coûte gros ! » Puis il hurla à Chesley : « Foutez-moi le camp, maintenant ! Je me balance bien des sous-fifres. Puisque je casque pour une protection solide, autant en profiter. »

Chesley, avec son esprit analytique, en conclut que la Milice était une institution vraiment étrange et fort instructive...



Mais le temps passa, Chesley se « dessala » progressivement et, quelques mois plus tard, il avait sa propre liste noire et plus de cinq cents petits gradés sous ses ordres pour l'aider à faire rentrer les fonds. En effet, si le taux général de mortalité avait augmenté pour la race humaine, celui-ci était positivement hallucinant pour les individus qui avaient joint les rangs de la Milice. Chesley s'aperçut rapidement qu'une exécution sur dix frappait un membre de cette organisation. L'un était frappé pour tentative de fraude, l'autre pour avoir essayé de couvrir des recherches interdites, certains encore pour s'être fait prendre en état d'ivresse, mais dans la plupart des cas l'intéressé était généralement victime de la soif d'avancement de ses subordonnés.

Car, si la proportion de décès battait tous les records, l'avancement n'en était que plus rapide. On parlait maintenant du commandant Chesley et son ancien appartement n'était plus qu'un mauvais souvenir. Les Chesley présentement occupaient une somptueuse résidence dans un des Projets bizarres du vice-roi. Ils avaient l'impression d'habiter une immense pagode en cristal orange.

Le vice-roi n'aurait pu anéantir ses opposants qu'au prix de la destruction de la totalité de la race humaine. Il aurait ainsi renoncé à la tâche à lui confiée par ceux de sa race. Dans son propre intérêt, il devait donc démasquer les individus ou les groupes hostiles à ses desseins et leur destruction devait s'effectuer sans que trop d'innocents eussent à en pâtir. D'où la nécessité d'une force internationale de police, une Milice dévouée aux ordres du vice-roi.

Mais au sein de cette armée la corruption régnait en maître. Les hommes capables d'espionner leurs congénères au profit d'un tyran inhumain ne pouvaient avoir une très haute moralité. Ils pouvaient voler ou condamner à mort impunément, du moins jusqu'au moment où ils suscitaient la rancune d'autres membres de leur corporation. A leur tour, ils se voyaient alors plumés et dénoncés et tout se terminait par un éclair violet et un *bang* caractéristique. Le capitaine Carsten, devenu colonel, finit, lui aussi, par y avoir droit. Le commandant Morgenstern, pourtant promu général, découvrit un soir que son nom figurait sur la liste établie par un maréchal et se pendit aussitôt en un accès de terreur. Le commandant Chesley observait patiemment et tirait ses conclusions : il se traça comme ligne de conduite de ne jamais se heurter à un autre membre de la Milice, du moins à aucun de ses supérieurs hiérarchiques

Aussi, lorsque le vice-roi fut contraint d'agir sur grande échelle, le commandant Chesley cessa-t-il d'être commandant. Il y eut une grande purge suivie d'une prolifération de micros cachés un peu partout et notre héros se vit bombarder généralissime de la M.-V.

IV

Sa femme était ravie : « Arthur, tu es si élégant ! Pense, te voilà généralissime ! Oh ! si le mari d'Elsie Morgenstern pouvait te voir maintenant ! »

— « Je dois filer, » dit Chesley qui n'était pas mécontent de voir qu'au moins l'une de ses « situations d'avenir » l'avait enfin mené à un résultat.

— « Ne pars pas maintenant, Arthur. Laisse-moi t'admirer. Ma foi, le bleu est la couleur qui te va le mieux... Avec ces étoiles sur les épaules, Arthur, tu es encore plus beau que lors de notre mariage ! » Elle jubilait.

Charley répéta d'un ton gêné : « Ma chérie, je dois m'en aller. Le vice-roi m'a demandé personnellement. »

— « Le vice-roi ! » Sa femme restait bouche bée de surprise et de terreur ! « Arthur, tu ne veux pas dire que... »

— « Tout ce que je sais, c'est que lui-même m'a convoqué, » répondit Chesley.

— « Mais, c'est ce qui est arrivé au mari d'Elsie Morgenstern, Arthur ! Le vice-roi l'a sommé de venir et le pauvre homme, qui n'ignorait pas le sort qui l'attendait, ne put supporter l'attente en sachant qu'il était inscrit sur une quelconque liste de condamnés. Aussi s'est-il... Arthur, je t'en prie, n'y va pas ! Reste, Arthur ! Oh ! je savais bien que tout ça finirait mal. Qu'est-ce que je vais dire à ma mère si... Pense à la honte que ce serait pour moi. Mon mari désintégré par le vice-roi pour trahison ! Je n'oserais plus me montrer nulle part. Et juste au moment où les gens de la bonne société... Arthur ! Reviens ici immédiatement ! »



Mais en réalité, il ne s'agissait pas de lui signifier sa condamnation à mort. Chesley, d'ailleurs, en était presque sûr, quoique dans l'antichambre du vice-roi, baignée d'une lumière pourpre qui rendait la pièce lugubre, il eût trouvé le temps long. A ce moment-là, il aurait de bon cœur échangé son uniforme bleu et ses étoiles de généralissime pour se retrouver dans la peau d'un citoyen moyen vivant dans un monde normal.

Pourtant, il ne s'agissait pas de mauvaises nouvelles, bien au contraire... Cependant, Chesley n'avait jamais espéré qu'elles pussent être aussi bonnes.

L'aide de camp personnel du vice-roi, blême et suant, introduisit Chesley. Celui-ci songea, très froid, qu'un poste pareil ne devait pas être une sinécure et qu'être continuellement exposé à la mortelle fureur du vice-roi devait rapidement abréger la vie du malheureux. Du reste, la durée moyenne

d'un aide de camp du vice-roi n'excédait guère une semaine, ce qui rendait le poste peu enviable. Mais, se trouvant en présence du vice-roi, il n'eut plus le loisir de débattre de problèmes intéressant de simples humains.

Et cependant, du vice-roi lui-même émanait une apparence d'humanité aussi nouvelle qu'étrange.

Ce n'était pas qu'il *parût* humain, avec ses traits ayant deux fois les dimensions de ceux d'un homme et son visage qui ne trahissait aucun sentiment, comme s'il était taillé dans du granit. Sans doute s'agissait-il pour le vice-roi de bien montrer qu'il lui était parfaitement inutile de manifester la moindre émotion humaine. Sa voix elle-même avait un timbre nettement inhumain, avec d'inhabituelles intonations d'une dureté presque mécanique, à croire qu'il ne se souciait plus de lui conserver une tonalité quasi terrestre.

Mais le vice-roi... ne paraissait pas dans son assiette !

C'était la seule façon d'exprimer la chose, se dit Chesley. Le vice-roi avait fait montre d'une noire fureur tout au long de la réorganisation qui avait valu à Chesley ses étoiles et l'éclat de sa colère était encore visible. Son maintien dénotait l'embarras et la haine, une haine excédée pour cette race humaine bêtement illogique qui courait les plus grands risques d'annihilation pour le plaisir de pirater quelques misérables dollars !

Le vice-roi irradiait tant d'énervement que Chesley en fut presque effrayé. L'atmosphère de la pièce était telle qu'il sentit la mort le frôler, la mort et la désintégration. Cependant, l'orage n'était pas dirigé contre Chesley, d'après ce que le vice-roi lui expliqua ensuite lorsqu'il en eut trouvé le temps. Entre la lecture de rapports et la pause-réflexe nécessaire au châtiment qui, quelque part sur la planète, frapperait un autre ennemi du fatal éclair violet, le vice-roi déclara :

— « Vous avez un jour refusé un pot-de-vin. »

Chesley dut faire un retour sur lui-même, car il lui était difficile de se souvenir d'un tel fait. Puis soudain, il se rémémora la scène dans le bureau du capitaine Carsten et réalisa que le vice-roi disposait soit de microphones bien dissimulés soit d'espions dévoués. Il répondit : « C'est exact. »

Le vice-roi continua d'une voix sombre et brutale : « Maintenant, vous n'en refusez plus ! »

— « C'est également exact, » admit Chesley.

— « Oui, » reconnut le vice-roi qui retomba dans un profond mutisme, pendant qu'il parcourait un nouveau mémorandum et anéantissait un autre adversaire. Puis il reprit : « Vous n'avez pas besoin de les refuser ! Mais restez logique. A partir d'aujourd'hui, vous êtes nommé commandant en chef de toute ma Milice. »

Et c'est ainsi que l'entretien se termina.

Un dictateur humain aurait sans doute fait appel à une loyauté personnelle. Mais ce que voulait le vice-roi, c'était une rigoureuse clarté de vue de la part de Chesley. Celui-ci devait se convaincre que ses intérêts

personnels avaient tout à gagner d'un service loyal envers le vice-roi son maître.

Chesley sortit en ayant deviné la difficulté majeure qui irritait tant le vice-roi :

Pour cette créature, les jours n'étaient pas assez longs !

Il devait perpétuellement parcourir la planète pour démasquer et châtier les opposants, et malgré tous ses pouvoirs surhumains, le vice-roi enrageait et devenait furieux lorsque des êtres humains risquaient allègrement son funeste courroux pour des motifs qui lui paraissaient proprement absurdes.

Chesley n'avait guère d'expérience personnelle de la peur, car son caractère ne l'y incitait guère. Mais il avait néanmoins appris à déceler ses symptômes chez les autres : rage vaine à l'égard de son entourage, perplexité, incapacité de comprendre la nature du danger.

En d'autres termes, tous ces signes dont le vice-roi lui-même venait de lui présenter un tableau complet.

⁂

Chesley, s'il n'était pas lâche, n'avait cependant rien d'un héros. Il n'avait d'ailleurs jamais songé à se prétendre courageux. Néanmoins, dès la semaine suivant sa nomination, il accomplit un geste bien téméraire.

Un rapport vint jusqu'à lui. Le capitaine-général Gormeister, aide de camp du vice-roi, était convaincu d'avoir accepté une forte somme pour escamoter un rapport sur la déloyauté de cinq membres de la Milice du Secteur de San Diego.

Normalement, le travail de Chesley aurait dû consister à apposer ses initiales sur le mémorandum accusateur, à renvoyer celui-ci aux fins de classement et à informer directement le vice-roi de l'affaire, puisqu'en l'occurrence il s'agissait de l'adjoint le plus proche de celui-ci. Pour Gormeister, c'était une inévitable condamnation à mort.

Chesley ne fit rien de tout cela. Il apposa ses initiales, médita un moment et empocha le rapport compromettant.

Deux jours plus tard, il trouva l'aide de camp qui se traînait péniblement le long de la rampe en montagnes russes qui menait au sanctuaire pourpre du G. Q. G. Chesley l'arrêta dans son ascension.

— « Général Gormeister, » lui dit-il, « voulez-vous avoir l'obligeance de jeter un coup d'œil à ce papier. »

Gormeister y jeta un coup d'œil hâtif et impatienté, puis arracha le papier des mains de Chesley, le lut et le relut, dévisagea ce dernier d'un air horrifié et parut sur le point de s'évanouir.

— « Je ne l'ai pas encore transmis, » lui dit Chesley.

Effondré et sans ressort, faisant peine à voir, Gormeister le regardait stupidement.

« Et je n'ai pas l'intention de le faire, » continua Chesley. « Je persiste à penser que cette accusation n'est pas fondée. »

— « Ah ! merci ! » souffla Gormeister

— « Je tiens simplement à ce que vous vous souveniez qu'un jour, je vous ai aidé. Je peux, dans le futur, avoir besoin de vous, » continua Chesley.

— « Je comprends, » acquiesça Gormeister après un moment de réflexion, puis il sourit d'un air entendu. C'était là un arrangement efficace — le Commandant suprême de la Milice et l'aide de camp personnel du vice-roi, agissant la main dans la main, devaient pouvoir se protéger indéfiniment.

Chesley retourna alors à son travail plein d'une sereine assurance, sentiment qui, depuis quelque temps déjà, lui avait plutôt fait défaut. Tout au long de sa carrière de commandant en chef, ce fut le seul acte déloyal dont Chesley se rendit responsable. Il le compensa par une intensification des enquêtes sur le compte du reste de la Milice. La moitié de cette organisation était constamment en train d'espionner les agissements de l'autre moitié, et chaque moitié elle-même étant divisée en factions adverses, les dénonciations étaient monnaie courante. Aussi est-ce bien rarement que Chesley eut personnellement à agir contre un groupe ou un individu déloyal. D'ailleurs, il en avait assez vu pour savoir que la plus dangereuse faute à commettre pour un homme dans sa position, lorsque le pouvoir le disputait à l'instabilité, était de se faire des ennemis.

Mais il se fit un devoir d'assurer à chacune des parties la possession de preuves irréfutables sur la déloyauté de l'autre. Après, il ne s'agissait plus que d'apposer ses initiales sur les rapports avant de les transmettre pieusement à son maître. C'était le vice-roi lui-même qui se chargeait des exécutions et Chesley, tel Ponce-Pilate, s'en lavait les mains.

Pourtant, il travaillait dur.

Sous le nouveau régime, la compassion pour ses semblables n'était pas de rigueur et seul l'égoïsme était une vertu. Mais de ce fait, l'égoïsme l'emportait naturellement sur une éventuelle loyauté envers un maître qui ne régnait que par la terreur. C'est ainsi que l'avidité et la cupidité se dressèrent pour combattre et museler la peur, tandis que la déloyauté devenait une règle de conduite.

Ce travail d'enquêteur et de dénonciateur était interminable et épuisant. Chesley en ressentit bientôt les effets dans son nouveau et somptueux bureau. Et cependant, se demandait-il, comment diable le vice-roi s'y prend-t-il pour tenir le coup ? Il passait de plus en plus de temps en compagnie de ce tyran inhumain, et vite il s'aperçut qu'une certaine humanité se manifestait chez lui, concrétisée par l'inquiétude et le doute qui fleurissaient en lui comme des crapauds après une pluie d'été. Chesley ne pouvait faire entièrement confiance à personne, mais le vice-roi, lui, n'avait nul serviteur fidèle.

Le vice-roi consacrait tout son temps à faire ce que faisait Chesley, à le faire plus efficacement, plus rapidement et sans les restrictions d'action et de pensée imposées à l'homme par sa nature. En outre, il ne se reposait jamais.

Chesley commençait à se rendre compte que quelque chose couvait, quelque chose que le vice-roi craignait

Mais, se dit-il, cet événement ne se produirait pas de lui-même.

Chesley médita, se souvint et aussitôt décida qu'il se devait de faire mûrir l'affaire avec toutes les précautions possibles.

Il continua de remplir ses fonctions.

Le nombre des rapports qu'il transmettait augmentait régulièrement. Il découvrait des traîtres partout !

Ce n'était plus qu'une question de temps avant que quelqu'un ne dénonçât Chesley. Et un jour, le capitaine-général Gormeister, totalement affolé, fit irruption dans le bureau de Chesley, muni d'une convocation personnelle du vice-roi. « C'est le chef du district d'Ottawa ! Il vous a dénoncé directement. Je n'ai pas pu l'en empêcher ! » Chesley sut alors que le temps était venu.

⁂

Le vice-roi était là, haut de quatre mètres, enveloppé d'un halo doré parsemé d'étincelles. Il était en train de hurler devant un vidéophone branché sur Sydney, en Australie. Il tenait dans ses mains une liasse de papiers dénonciateurs : il s'arrêtait, reprenait la parole, s'interrompait de nouveau tandis que Chesley l'observait. A chaque pause correspondait une exécution.

Le vice-roi, soudain, s'adressa à lui, le visage impassible : « Vous êtes un saboteur au sein de ma Milice. »

Chesley sentit son estomac se serrer et se demanda ce qu'il avait pu manger qui lui causât de pareilles crampes. Il se rendait compte qu'il était en sueur et s'en étonna, car la température ambiante n'avait rien d'excessive. Il répliqua : « J'ai scrupuleusement suivi vos ordres, » ajoutant sans broncher : « Je vous ai toujours servi loyalement. »

— « Loyalement ! » Chesley recula devant la rage folle qui animait le vice-roi. « Vous ne m'avez obéi que parce que vous saviez que cela me nuirait ! » hurla le tyran. « Votre race n'est qu'une race de vipères ! Vous ne connaissez ni raison ni logique. »

C'était exact.

Chesley réalisa brusquement la chose et cette prise de conscience le sidéra quelque peu... Toute son obéissance, toute son application à faire exécuter les consignes et en fait toute sa conduite avaient nui à la cause du vice-roi. Car celui-ci lui avait enjoint de démasquer et d'exterminer tous ses serviteurs douteux, or, de par sa nature même, la Milice reposait sur la déloyauté de ses membres et n'inclinait qu'à la trahison.

En effet, qui d'autres que des gens sans scrupules eussent consenti à s'engager dans les rangs de la M. V. ?

Ainsi, plus les officiers s'espionnaient et se dénonçaient, plus l'organisation s'affaiblissait. Même en uniforme bleu, des renégats resteraient toujours des renégats. L'épuration entreprise par Chesley était par définition impossible, car la corruption était la source et le terrain d'élection de la Milice.

En comprenant cela, Chesley comprit aussi qu'il avait peur.

Il reprit néanmoins : « C'est vous-même qui avez créé cette situation illogique ! »

Le vice-roi s'arrêta net. La mort frôlait Chesley de son aile, mais au moins le vice-roi l'écoutait. Etait-ce l'effet de son imagination ou le vice-roi n'était-il pas en train de se gonfler, comme si l'administration d'une planète conquise commençait à peser sur ses épaules inhumaines ? Chesley continua : « Vous espériez nous gouverner par la peur, mais celle-ci vous détruira. Lorsque nous avons peur, nous réagissons de façon irrationnelle et nous sommes trop nombreux pour vous ! »

— « Je détruirai votre sale race ! »

— « Oh ! » ajouta Chesley en hochant calmement la tête, « certes, vous nous anéantirez ! En fait, vous êtes déjà en train de le faire. Et puis ? Si vous nous tuez tous, il ne restera plus de serviteurs pour votre peuple, et c'est vous alors qui serez puni ! »

La silhouette géante vacilla un instant. Elle cria en une langue inhumaine, puis se reprit et ordonna : « Taisez-vous ! »

— « Pourquoi ? » demanda Chesley. « Vous ne me foudroierez qu'une fois, alors... C'est là votre erreur fondamentale, vice-roi, vous n'avez dans votre arsenal qu'un seul châtiment qui frappe n'importe quelle sorte d'infraction. Aussi, pourquoi voulez-vous qu'un homme se contente de commettre de petits délits ? Autant, à ce tarif-là, se rendre coupable d'un crime quelconque ! Si vous aviez pour deux sous de logique vous auriez pu... »

— « Taisez-vous ! » gronda la terrible voix inhumaine, et les murs de la pièce écarlate tremblèrent. « Silence, homme ! »

Le vice-roi s'enfla de fureur et Chesley considérait la scène avec le détachement d'un chirurgien. Pour lui, rien n'importait plus ! Il continua d'exposer sa pensée, certain que ce serait la dernière fois qu'il aurait le loisir de l'exprimer : « Et de ce fait, en reniant toute logique, vous avez échoué dans votre mission. C'est vous qui êtes déloyal, vice-roi. Vous avez trahi votre peuple ! Vous ne pourrez jamais préparer la Terre pour leur venue. »

— « Déloyal ? » rugit le puissant organe du vice-roi.

Chesley acquiesça de la tête et ferma les yeux.

Il y eut une pause...

Puis, même au travers de ses paupières closes, Chesley perçut l'éclair violet et le *bang* dépassa tout ce qu'il avait entendu jusqu'alors. C'est sans doute la mort, songea-t-il. Mais lorsqu'il rouvrit les yeux, il comprit son erreur.

C'était le vice-roi qui s'était fait hara-kiri. La déloyauté devait être punie ; et comme il n'existait qu'une seule punition... Sa logique était sans faille !

Les fragments de son corps jonchaient le sol de son bureau, à la suite de la libération brutale d'énergies incontrôlables au sein de son organisme. Son cadavre n'était pas entièrement volatilisé comme l'aurait été un corps humain et dans sa mort, sa carcasse n'avait plus guère d'apparence.

De fabuleuses sommes étaient entreposées dans les caves du vice-roi. Chesley eut tout le temps de s'en emparer et de s'enfuir avant qu'aucun autre humain s'avisât d'approcher la retraite du vice-roi. Il se précipita chez lui, fonça avec sa femme vers le plus proche aérodrome, embarqua en toute hâte sur un appareil du vice-roi dont le pilote lui était tout dévoué et fila pleins gaz vers le Sud. Et déjà sa femme l'apostrophait :

— « Mais, Arthur, si le vice-roi est mort, dès que le peuple sera au courant de l'événement, la Milice cessera aussitôt d'exister ! Qu'allons-nous faire ? Tu vas encore te trouver sur le sable ! Et si, comme tu le prétends, toute la population va s'efforcer de lyncher les membres de ta Milice, qu'allons-nous devenir ? Tu n'as jamais pensé à moi, Arthur ! Tu peux te laisser pousser la moustache et changer de nom, mais moi, que dirai-je à ma mère ? Comment oserai-je jamais... Et pourquoi devons-nous nous embarrasser de cette affreuse malle ? Je me demande bien ce que tu as pu y fourrer, mais je ne peux supporter l'horrible odeur qu'elle répand ! Arthur ! Tu ne m'écoutes pas... »

Chesley répondit d'un ton las : « Ne t'inquiète pas, mon chou ! Regarde. »

Il ouvrit sa serviette et lui montra les épaisses liasses qu'elle contenait.

— « Mais c'est du vol ! » s'exclama-t-elle.

Il expliqua : « C'est mon argent personnel honnêtement gratté ! En outre, il perdra toute valeur lorsque les gouvernements auront repris le pouvoir. Mais en attendant, ça servira à nous acheter un toit pour nous abriter, de la nourriture pour nous permettre de laisser passer l'orage et aussi un laboratoire. »

— « Un laboratoire ? » Sa femme donnait l'impression d'avoir enfin compris que son mari était fou à lier. « Tu veux insinuer que tu vas te lancer dans la recherche ? Ce truc dans la malle, sans doute ? »

Il acquiesça : « J'ai là les fragments du corps du vice-roi. Si je parviens à découvrir la nature de son organisme et la manière dont il désintégrait les gens, nous serons en mesure d'accueillir dignement le prochain vice-roi que peut-être un jour sa race voudra nous envoyer. Nous savons maintenant que leur foudre agit tout aussi efficacement sur eux que sur nous. Le vice-roi a fait ce qu'il fallait pour m'en persuader ! » Il sourit et montra du doigts l'aérodrome bordé de palmiers sur lequel l'avion s'apprêtait à atterrir. « Notre nouvelle demeure, » expliqua-t-il.

Il y aurait bien d'autres choses que Chesley aurait pu ajouter. Par exemple, que s'il l'avait voulu, il aurait pu régenter le monde grâce à la foudre du vice-roi dont il avait percé le mystère. Où qu'il pouvait s'assurer de très confortables revenus pour le restant de ses jours avec les « gadgets » dérobés chez le vice-roi lors de sa fuite. Mais il n'était pas dans l'habitude de Chesley d'être très communicatif, surtout avec sa femme ; et il se contenta de lui rappeler :

— « Tu vois, après tout, c'était une situation d'avenir. »

(Traduit par Richard Chomet).

Deux heures de sursis

par ARCADIUS

Arcadius, jeune auteur français lancé par « Fiction », *vient de publier au Rayon Fantastique son premier roman :* « La Terre endormie », *dont nous avons rendu compte le mois dernier. Le texte qui suit est bien dans sa manière sèche, linéaire, au lyrisme sans fioritures* (1).



MAINTENANT, Pierre en était sûr. Les calculs le prouvaient. Il refit machinalement les opérations pour être certain qu'elles étaient justes. Etait-ce bien ce chiffre-là qu'il avait écrit ? En était-il vraiment sûr ? Il effectua encore une des opérations pour se convaincre. Puis il s'aperçut tout à coup qu'il essayait de se mentir à lui-même. Il le savait bien, le résultat.

Alors il s'arrêta, posa son stylo. Puis soudain sa table de travail lui apparut tout entière, comme s'il la voyait pour la première fois, avec ses papiers épars, ses notes, ses catalogues. Il se sentit étranger à elle, étranger à tout ce qui avait été sa vie jusque-là. Ainsi, il avait passé sa vie devant cette table. Son monde et son horizon avaient été cette table et ce que représentaient ces feuilles marquées d'encre.

Il regarda le sismographe, qui semblait tapi aux écoutes de la Terre. Comme il semblait inutile ! Mort déjà d'avance lui aussi.

Et pourtant, avec quelle passion il l'avait construit. Ç'avait été le rêve de toute sa vie. Construire un sismographe suivant le principe de géophysique qu'il avait découvert, un sismographe comme aucun n'existait au monde. Cet appareil qui était sa fierté, qui l'avait rendu célèbre, lui, le chercheur solitaire, dans le monde des géophysiciens.

Peut-être n'aurait-il pas dû le construire. Ainsi il n'aurait jamais su... En tout cas, de toute façon, il savait maintenant. Il était inutile d'imaginer comment cela aurait pu ne pas être.

Et puis, sa vie avait été cela, axée sur cette recherche de la constitution de la Terre. Et au fond, ç'avait été un passe-temps, du même niveau que le bilboquet.

Il fallait le dire, il fallait qu'il le dise. C'était monstrueux. Lui seul, sur la Terre, savait cette chose horrible : cette fissure, connue de tous ses collègues, qui sillonnait la Terre de part en part, comme une

(1) Nouvelles du même auteur : « *Les naufrageurs* » (n° 60), « *Le recrutement* » (spécial 1), « *La Bête* » (spécial 2), « *Le bal* » (n° 86).

fêlure sur un vase, dans deux heures, s'agrandirait brusquement et le globe terrestre volerait en éclats, se disperserait dans l'espace.

C'était absurde. Absurde du point de vue d'un homme. Mais du point de vue du cosmos ? Normal, banal. Il était pris dans un accident banal. Il comprenait maintenant ce qui était arrivé à cette fameuse planète transmartienne, qui n'était plus que des météorites plus ou moins gros tournant autour du Soleil. La même chose qui allait se passer pour la Terre.

Le sismographe fonctionnait admirablement bien — avec une ironie froide, vraiment. Et les calculs... Nul doute, en douter aurait été nier la science.

Qu'allait-il faire maintenant ? Les autres stations de géophysique n'étaient pas au courant. Si — peut-être le seraient-elles quelques secondes avant la catastrophe, avec les appareils dont elles disposaient. La fissure s'ouvrirait si brusquement... Il essaya d'imaginer cette fissure s'agrandissant sur toute la surface de la Terre.

Il le concevait difficilement. C'était trop énorme pour lui. Il n'était pas à l'échelle. Il ne pouvait le réaliser.

Il fallait prévenir l'humanité, leur dire que c'était fini. Que tout était fini, pour toujours. Qu'il n'y avait plus rien à faire, plus rien à projeter, à tenter. Que tout était devenu vide, vain, absurde.

Il se leva d'un bond. Il fallait le dire, le hurler. Prévenir la Terre entière, arrêter tous les hommes dans leurs gestes, leur occupation — leur folie. Car maintenant tout ce qu'ils pourraient faire était de la folie. Une occupation absurde.

Il sortit du laboratoire, se trouva devant la fenêtre qui donnait sur la rue. Les gens passaient, ignorants, pensant à ce qu'ils feraient demain, plus tard ! Plus tard ! Ce mot qui ne voulait plus rien dire.

Il ouvrit la fenêtre avec violence pour leur crier la nouvelle. Le bruit qu'il fit fit lever certaines têtes distraitement et les gens continuèrent à passer. Et alors il se vit à la fenêtre, seul, seul au milieu du monde, à *savoir*. Il se vit limité. Il s'imagina au milieu de la ville, du pays, de la Terre. Tout seul, dérisoire. Borné dans ses moyens d'action.

Crier... crier quoi ? Comment le dire ? Est-ce qu'ils le croiraient ? Les prophètes de la fin du monde étaient légion. On en avait toujours vu. Et pourquoi le croiraient-ils ? Ils demanderaient des explications, se moqueraient sans doute de lui. Il n'était que Pierre Singort, géophysicien, un homme parmi les autres, et ce qui allait avoir lieu dépassait tout. Tout : opinion, civilisation, idées. Tout basculait dans un goufre noir.

On ne le croirait pas. Et le temps qu'il mettrait à les convaincre, le délai se raccourcirait à mesure. Pendant qu'il s'efforcerait de convaincre ses collègues, tous les autres, l'heure de la catastrophe s'avancerait, inéluctable.

Il regarda sa montre. Il était six heures et quart. Il regarda l'aiguille qui avait déjà quitté le chiffre six. Quand elle arriverait au chiffre huit...

Et d'ailleurs, à quoi bon prévenir les autres ? Puisque personne n'y

pouvait faire quelque chose. Puisqu'il n'y avait rien à faire. Le délai était trop court.

Il sortit dans la rue, se promena, égaré. Des passants lui jetèrent un coup d'œil. Sans doute le prenaient-ils pour un fou, un fou ordinaire. Non, jamais il ne réussirait à les convaincre. S'il se juchait sur le banc, là, et leur criait la nouvelle, en leur disant qu'il était une autorité en géophysique, qu'il fallait absolument le croire ?

Mais les gens savaient-ils tous ce qu'était un géophysicien ? Croiraient-ils que c'était vraiment son métier ? Un agent viendrait, l'emmènerait au poste pour scandale sur la voie publique. Lui non plus ne comprendrait pas.

Deux passants le croisèrent. L'un disait à l'autre : « Dans trois jours nous verrons... »

Il regarda la rue d'un air égaré. Un kiosque à journaux se dressait, avec des photos de pin-up, des annonces de réformes politiques. Tout le monde avait l'air tranquille. Tous ces gens qui comptaient, qui avaient bâti leur vie sur demain, sur plus tard. Et lui, lui, s'il n'avait pas su la nouvelle, lui aussi aurait continué à rêver, à penser à l'avenir de son fils et de sa fille, au cadeau qu'il aurait fait à sa femme pour sa fête, au mémoire qu'il devait écrire, aux vacances de l'année prochaine.

Il ne fallait pas être comme ces gens. Tout serait fini à huit heures. Il regarda sa montre. Mais maintenant il avait perdu du temps à réfléchir, à refaire l'opération qui lui prouvait l'exactitude de ses calculs.

Il tourna sur lui-même, désorienté. Allons, il fallait faire quelque chose pour lui-même. Il avait toujours eu des désirs inassouvis. C'était le moment ou jamais. Il pouvait faire ce qu'il voulait.

Dans sa promenade, il bouscula un passant sans faire attention.

— « Faites donc attention, monsieur ! » s'écria l'homme d'un air de dignité offensée.

Faire attention ! Il le regarda. Faire attention ! Alors que... à huit heures...

Si seulement ceux qui le frôlaient pouvaient lire dans ses yeux, déceler dans son comportement la nouvelle ! Mais non. Ceux qui le regardaient ainsi agité le considéraient comme un simple original, un original de plus.

Il s'assit sur un banc. C'était monstrueux, qu'il fût le seul à savoir... Mais qu'importe ? Cela aurait provoqué, en admettant que le monde le sût, l'affolement, et un affolement inutile. Lui, d'homme de science, n'était-il pas, malgré son habitude de raisonner froidement, égaré, incapable de rassembler ses pensées ?

Et puis s'il communiquait la nouvelle à ses collègues, ceux-ci mettraient du temps à vérifier ses calculs (tandis que la fissure s'allongeait), suspecteraient le sismographe. Il croyait déjà les voir, scrutant l'appareil, émettant certaines réflexions malveillantes dont le feint détachement n'indiquait que jalousie et bêtise, examinant son laboratoire, discutant — lents, lents, désespérément lents — tandis que la fissure s'allongeait

Quelle folie il avait fait de faire des études. Il aurait dû plutôt jouir de la vie. Il n'y avait plus une seconde à perdre.

Il regarda la foule. Avec leur manière de se traîner dans leur vie, de compter sur le lendemain, ils l'écrasaient de leur lenteur.

Il devait aller voir Simone — cette fille qu'il avait toujours aimée. Qui avait été pour lui à dix-huit ans la révélation de l'amour. Et qui s'était mariée. Il aurait voulu passer le temps qui restait avec elle. Mais elle habitait chez son mari, elle serait étonnée de le revoir après un si long temps. Il faudrait lui expliquer, qu'il n'avait pas cessé de l'aimer, que... que quoi ? En un temps si court ? Le croirait-elle ? Et comment ?

Mais pourquoi lui ? Pourquoi lui seul savait donc cela ? Il regarda, au bout de l'avenue, le Panthéon. Et il se sentit sur le même plan que lui. Il était sur le même plan que n'importe quoi sur terre, les Montagnes Rocheuses, la tour Eiffel, les monstres des profondeurs marines, la mer, tous les peuples qui grouillaient ignorants en ce moment de l'autre côté de la Terre — qui allaient à leurs affaires.

Se réaliser ? Mais comment ? Il faudrait qu'en ces quelques instants il mît les bouchées doubles, mais qui le comprendrait ? Puisque lui seul savait. Eux, ceux auxquels il aurait à faire pour se réaliser, n'étaient pas pressés. Ils pensaient qu'ils avaient le temps. Et puis il avait trop vécu comme homme de science. Il n'aurait su comment s'y prendre.

Il lui sembla que toute chose s'était vidée de sa substance, que le monde était devenu plus sec.

Que faire ? La fissure progressait imperceptiblement. Quand elle joindrait ses deux extrémités, la Terre se fendrait, exploserait. Ce serait si court. A peine un instant de terreur, même pas, de stupéfaction incompréhensive, pour ceux qui pourraient d'un point élevé voir le sol à ce moment-là. La plupart ne s'en apercevraient pas, lisant, regardant le ciel ou s'occupant d'autre chose. Il imagina tous les êtres dans la posture où les surprendrait la catastrophe.

Le soir tombait. Il était sept heures et demie. Il avait réfléchi plus longtemps qu'il n'avait cru. Il se sentit seul. Il rentra chez lui pour dîner, machinalement. Il sentait qu'il se mouvait dans l'absolu.

Sa famille était là autour de la table et le regarda entrer comme d'habitude. Sa femme même ne semblait pas avoir vu qu'il avait changé, à quoi il pensait.

La fissure se prolongeait. Peut-être certains géophysiciens actuellement s'en rendaient-ils compte. Ils devaient actuellement commencer à comprendre.

Sa femme tricotait en silence. Son fils apprenait sa leçon, aidé par sa fille.

— « Le prof m'a dit que demain on ferait une interrogation écrite sur la politique de la Maison d'Autriche. »

Il regarda son fils. Son fils qui croyait, comme lui il y avait une heure et demie, que la Maison d'Autriche, l'histoire des peuples étaient plus importants que lui-même... Dans quelques minutes, tout serait nivelé.

Alors il regarda sa famille pour la première fois de sa vie.

Qu'est-ce qu'ils espéraient de l'avenir, eux ? Pourquoi ne leur dirait-il pas la nouvelle ? Qu'au moins avant de mourir, ils fassent ce qui leur plaisait. Il lui sembla se rappeler que sa femme aurait voulu un frigidaire. Son fils aurait voulu voyager au Tibet. Il fallait du temps pour cela. Allons, il n'y avait rien à faire. Et lui ? Qu'allait-il faire ?

En ce moment, très loin, dans quelque station de géophysique, des hommes devaient savoir.

— « Papa, tu fais une partie de cartes ? »

Il leva la tête. Sa fille levait le paquet de cartes d'un air amusé, d'un air habituel. C'était la partie de cartes rituelle avant le dîner.

— « Oui, » dit-il.

Il prit les cartes. C'était le dernier geste qu'il ferait jamais. En tendant l'oreille, peut-être entendrait-il le bruit de la brèche terrestre qui allait s'ouvrir ? Mais non, c'était celui du repas qui cuisait. Il lui sembla que tout était vidé. Il se vit dans la position où il était en ce moment, sur la surface ronde de la planète, dans la grande nuit stellaire.



Les sables bleus de la Terre

(*Hopsoil*)

par ROBERT F. YOUNG

Les lecteurs de « Fiction » *savent déjà que Robert Young écrit indifféremment dans deux genres : l'un, lyrique et grave, l'autre, humoristique et léger. Dans ce dernier style, il nous a donné des contes tels que* « Ecrit dans le ciel » (*n°* 80), « Poêle volante » *n°* 87), « Un modèle dernier cri » (*n°* 90). *En voici un autre, où il est facile en outre de distinguer une « parodie à l'envers » — discrète mais indéniable — de l'auteur des* « Chroniques martiennes » (1).





NOTE DU TRADUCTEUR : *Le récit suivant est entré en ma possession par des voies encore inaccessibles dont je ne puis divulguer la nature. C'est, à ma connaissance, la première histoire de science-fiction martienne qui soit jamais parvenue jusqu'à la Terre et, bien qu'elle se suffise à elle-même, on peut cependant en tirer certains enseignements :* 1° *Les Martiens ne sont pas tellement différents de nous* ; 2° *Leur civilisation n'est pas tellement différente de la nôtre* ; 3° *Pendant que, sur Terre, les écrivains de science-fiction se servaient de Mars pour dépeindre les faiblesses de notre société, sur Mars, les écrivains de science-fiction se servaient de la Terre pour dépeindre les faiblesses de la société martienne* ; 4° *Sur Mars comme sur la Terre on a abusé de ce genre de littérature, et certains écrivains de science-fiction martienne se sont mis à parodier d'autres écrivains de science-fiction martienne* ; 5° *Le récit qui va suivre se classe dans cette dernière catégorie.*

LE navire surgit des immensités abyssales et se posa comme un sombre oiseau sans ailes sur les sables bleus de la Terre.

Le capitaine Frimpf ouvrit la porte. Il sortit dans le soleil éclatant, emplit ses poumons d'un air merveilleusement pur et doux. Tout autour de lui, les immenses étendues bleutées s'estompaient jusqu'à l'horizon flou. Dans le lointain, les bâtiments en ruines d'une cité morte depuis plusieurs siècles chatoyaient comme des tessons de verre coloré. Au-dessus

(1) Autres nouvelles de Robert Young : « *Poète, prends ton luth* » (n° 44), « *La déesse de granit* » (n° 64), « *L'ascension de l'arbre* » (n° 73), « *Une brise de septembre* » (n° 79), « *Nikita Eisenhower Jones* » (n° 89).

de sa tête, de petits nuages rebondis jouaient à cache-cache dans le grand préau bleu du ciel.

Ses yeux s'embrumèrent. La Terre, pensa-t-il. La Terre, enfin !

Les trois volontaires qui composaient avec lui cet équipage historique sortirent du navire et se rangèrent à ses côtés. Comme lui, ils contemplèrent le sol avec des yeux embrumés.

— « Bleu, » exhala Birp.

— « Bleu, » murmura Fardel.

— « Bleu ! » souffla Pempf.

— « Hé oui, bleu, » dit le capitaine avec douceur. « Nos astronomes ne répètent-ils pas depuis bien longtemps que, si l'atmosphère terrestre a la propriété d'absorber la lumière, ce fait ne peut expliquer à lui seul la couleur bleue de cette planète ? Il *fallait* que le sol fût bleu. »

Il s'agenouilla et prit dans ses mains en conque une poignée de la merveilleuse substance. Elle s'écoula entre ses doigts comme une brume bleuâtre. « Les sables bleus de la Terre, » murmura-t-il avec révérence.

Il se redressa, ôta son chapeau et, debout dans le soleil éclatant, offrit sa chevelure à la brise pure de la Terre. Dans le lointain, la cité grelottait comme un carillon argentin, un friselis flottait sur les sables bleus, apporté par le vent, et Frimpf pensait aux chauds étés martiens, aux longues journées paresseuses, aux après-midi brûlants passés à boire de la limonade sur le perron de Grand-maman Frimpf.

Soudain, il eut conscience d'une respiration, derrière lui. Il se retourna, irrité. « Qu'y a-t-il, Birp ? »

Birp se racla la gorge. « Faites excuse, capitaine, » dit-il, « mais ne croyez-vous pas que l'occasion réclame... Je veux dire, capitaine, que le voyage a été long, que Pempf, Fardel et moi-même nous avons s... enfin, que nous sommes un peu nerveux... alors, nous avons pensé... »

Sa voix s'éteignit devant le mépris que reflétaient les yeux du capitaine. « D'accord, » fit celui-ci avec froideur. « Ouvrez une caisse de tord-boyaux. Mais une seule, compris ? Et si la moindre bouteille vide vient souiller ce paysage vierge, je vous fourre au bloc tous les trois ! »

Birp, qui s'élançait déjà vers le navire, s'arrêta net. « Mais que faut-il en faire, capitaine ? Si nous les gardons dans l'astronef, cela fera autant de carburant de plus au moment du décollage, et nous n'en avons déjà pas de trop. »

Le capitaine réfléchit un instant. Le problème n'était pas particulièrement compliqué, et il le résolut avec un minimum de difficulté. « Enterrez-les, » dit-il.



Pendant que l'équipage engloutissait sa bière, le capitaine, debout à l'écart, contemplait la cité lointaine. Il s'imaginait, une fois de retour sur Mars, en train de conter ses aventures à sa femme ; il se voyait décrire, assis à la table du déjeuner, les tours pastel, les flèches étincelantes, les mélancoliques bâtiments en ruines.

Malgré lui, il voyait aussi sa femme. Assise à l'autre bout de la table, elle l'écoutait en mangeant. Ou plutôt, elle mangeait en l'écoutant. Elle avait encore grossi depuis son départ. Pour la millième fois, il se demanda quel mobile poussait les femmes à tant engraisser... à engraisser au point que leurs maris devaient les véhiculer dans des brouettes-à-épouses. Pourquoi ne se levaient-elles pas, de temps en temps, au lieu de se jeter avec délices sur tous les gadgets ménagers que d'infâmes trafiquants lançaient sur le marché ? Pourquoi passaient-elles leur temps à manger, à manger, toujours à manger ?

Le capitaine blêmit en se représentant la note d'épicier qu'il devrait payer à son retour, et la note d'épicier lui remit en mémoire d'autres soucis aussi déprimants : les impôts sur les ventes nationales, les impôts sur les routes, les impôts sur les arbres, les impôts sur le gaz, les impôts sur l'herbe, les impôts sur l'air, les impôts sur la première guerre mondiale, les impôts sur la seconde guerre mondiale, les impôts sur la troisième guerre mondiale, et les impôts sur la quatrième guerre mondiale.

Il soupira. Payer des impôts sur des guerres que leurs pères, leurs grands-pères, leurs arrière-grand-pères et leurs arrière-arrière-grand-pères avaient livrées. De quoi pousser n'importe qui à la boisson ! Il jeta un regard d'envie à Birp, à Pempf, à Fardel. Ils ne se souciaient guère de leurs impôts, *eux !* Ils se moquaient bien de tout, *eux !* Ils dansaient autour de leurs bouteilles vides comme un trio de barbares, et ils avaient déjà composé une chanson obscène sur les sables bleus de la Terre.

Le capitaine Frimpf écouta les paroles. Ses joues virèrent au rouge, puis à l'écarlate. « Cela suffit, soldats ! » s'écria-t-il d'un ton brusque. « Enterrez vos bouteilles, brûlez la caisse et rentrez. Demain, une rude journée nous attend. »

Obéissants, Birp, Pempf et Fardel creusèrent quatre rangées de petits trous dans le sol bleu et recouvrirent un à un les cadavres. Puis, après avoir brûlé la caisse et dit bonsoir au capitaine, ils rentrèrent dans l'astronef.

Le capitaine s'attarda dehors. La lune se levait, et quelle lune ! Son lustre magique transformait la plaine en une immense nappe bleu de nuit, et la cité en un candélabre argenté. De nouveau, il céda au charme.

Le mystère de ces maisons vides, de ces rues abandonnées, silencieuses, hantait la plaine et touchait jusqu'à la moelle. Qu'était-il arrivé aux habitants ? Qu'était-il arrivé aux habitants des autres villes mortes qu'il avait vues pendant que l'astronef tournait en orbite autour de la Terre ?

Il secoua la tête. Il ne savait pas, il ne saurait probablement jamais. Son ignorance l'attrista ; brusquement, il ne put supporter plus longtemps la poignante mélancolie de la plaine, le silence ininterrompu de la nuit ; il se faufila dans le navire et ferma la porte derrière lui. Longtemps, il resta éveillé dans l'obscurité de sa cabine ; il pensait au peuple de la Terre, à la noble civilisation qui avait prospéré, puis s'était éteinte, ne laissant derrière elle qu'une poignée de souvenirs cristallins. Enfin, il s'endormit.

*
**

Le lendemain matin, quand il sortit, vingt-quatre arbres à bière poussaient devant l'astronef.

Cette classification s'imposa automatiquement à l'esprit du capitaine Frimpf. Jamais encore il n'avait vu d'arbres à bière, il en ignorait même l'existence, mais quel autre nom donner à un groupe de grosses plantes en bois, dont les branches portaient des bouteilles de liquide ambré semblables à des fruits prêts à être cueillis ?

Certains de ces fruits avaient déjà été cueillis, et le jeune verger abritait un groupe de fêtards. En outre, à en juger d'après la rangée de petits monticules qui s'alignaient sur sol, on avait déjà procédé à de nouvelles plantations.

Le capitaine en perdit le souffle. Comment une quelconque espèce de sol — même un sol terrestre — pouvait-il, en l'espace d'une nuit, transformer des bouteilles vides en arbres à bière ? Il eut un premier aperçu de ce qui avait pu arriver au peuple de la Terre.

Pempf le rejoignit, une bouteille dans chaque main. « Tenez, capitaine, goûtez-en une, » dit-il avec enthousiasme. « Je suis sûr que vous n'avez jamais rien bu de meilleur ! »

D'un regard virulent, le capitaine le remit à sa place. « Je suis un officier, Pempf. Les officiers ne boivent pas de *bière* ! »

— « Oh ! Je... je n'y pensais plus. Excusez-moi. »

— « Vous avez effectivement des excuses à faire. Vous et vos deux collègues ! Qui vous a permis de manger — ou plutôt de boire — des fruits de la Terre ? »

Pempf baissa la tête, juste assez pour manifester son repentir, mais un repentir qui n'excédait pas les normes exigées par son état d'inférieur. « Personne, capitaine. Je... je crois que nous n'avons pas pris le temps de réfléchir. »

— « N'avez-vous pas même la curiosité de savoir comment ces arbres ont pu pousser ? Vous êtes le chimiste de l'expédition. Pourquoi n'analysez-vous pas le sol ? »

— « Ce serait inutile, capitaine. Un terrain qui a la propriété de transformer des bouteilles de bières vides en arbres comme ceux-ci est le produit d'une science d'au moins un million d'années en avance sur la nôtre. D'ailleurs, je ne crois pas que le sol soit le seul responsable. Je pense que la lumière du soleil, en frappant la surface de la lune, se combine à certaines radiations lunaires, donnant au clair de lune qui en résulte la faculté de faire croître et se multiplier tout ce que l'on plante sur cette planète. »

Le capitaine le regarda. « *Tout* ce que l'on plante ? »

— « Pourquoi pas, capitaine ? N'avons-nous pas obtenu des arbres à bière en plantant des bouteilles vides ? »

— « Hum, » fit le capitaine.

Brusquement, il fit volte face et rentra dans l'astronef. Il passa la journée dans sa cabine, perdu dans ses pensées, sans se soucier le moins du monde du programme chargé qu'il avait établi la veille. Après le coucher du soleil, il sortit et enterra derrière le navire tous les billets

de banque qu'il avait apportés avec lui. Il regretta de n'avoir pu en prendre davantage mais, finalement, cela n'avait aucune importance puisqu'il disposerait de toutes les graines voulues dès que les arbres à sous donneraient des fruits.

Cette nuit-là, pour la première fois depuis des années, il ne rêva ni de factures ni d'impôts.

⁂

Mais, le lendemain matin, quand il courut inspecter ses plantations, il ne vit pas d'arbres à sous s'épanouir au soleil. Il ne trouva que les petits monticules alignés par lui la nuit précédente.

D'abord, la déception lui fit l'effet d'un coup de massue. Puis il pensa : *Pour l'argent, c'est peut-être plus long. L'argent, c'est probablement aussi dur à faire pousser qu'à amasser.* Il contourna l'astronef et alla contempler le verger. Sa taille avait triplé, il formait devant le navire comme une jeune forêt. Emerveillé, le capitaine longea les nefs tachetés de soleil, en lorgnant avec envie les grappes de fruits ambrés.

Une piste de capsules le mena dans un petit bosquet où se déroulait une nouvelle orgie. Pempf, Fardel et Birp dansaient en cercle, pareils à des nymphes barbues, en brandissant des bouteilles et en chantant à tue-tête. La chanson obscène sur les sables bleus de la Terre avait hérité d'un second couplet.

En le voyant, les fêtards s'arrêtèrent, surpris ; puis, après l'avoir contemplé quelques instants d'un œil trouble, ils reprirent le cours de leurs festivités. Brusquement, le capitaine Frimpf se demanda s'ils n'étaient pas restés debout toute la nuit. Il l'aurait juré. En tout cas, une chose était claire, hélas ! la discipline se détériorait rapidement. S'il voulait sauver l'expédition, il fallait agir vite.

Mais, Dieu sait pourquoi, son sens de l'initiative l'avait apparemment abandonné. L'idée de sauver l'expédition lui fit penser au retour sur Mars, et le retour sur Mars à sa grosse femme, et sa grosse femme à la note de l'épicier, et la note de l'épicier à ses impôts, et, pour quelque impénétrable raison, ses impôts lui firent penser à la bouteille de bourbon qui trônait, solitaire mais encore intacte, dans sa cabine, sur une étagère du placard.

Il décida de reporter au lendemain les réprimandes qu'il devait adresser à l'équipage. D'ici là, ses arbres à sous auraient certainement pointé à la surface du sol, et il saurait à peu près combien de temps il lui faudrait attendre pour cueillir sa première récolte et planter la seconde. Une fois sa fortune assurée, il pourrait trancher avec plus de compétence le problème des arbres à bière.

Mais, le lendemain matin, les petits monticules, derrière l'astronef, étaient toujours nus comme la main. Par contre, l'essor du verger dépassait l'imagination. Les arbres recouvraient la moitié de la plaine, dans la direction de la cité morte, et le bruit émis par les branches chargées de fruits qu'agitait le vent rappelait une fabrique de bouteilles en plein rendement.

Le capitaine Frimpf ne nourrissait plus aucun doute quant au destin auquel avait succombé le peuple de la Terre. Mais qu'était-il advenu des arbres plantés par les Terriens ? Comme il n'était pas un homme obtus, il ne tarda pas à trouver la réponse : les Terriens avaient joué sur leur planète un rôle identique à celui des abeilles de Mars. En buvant les fruits liquides, ils avaient fécondé les graines de cristal qui les renfermaient, et cette fécondation, additionnée à la plantation des graines, avait permis aux nouveaux arbres de pousser.

Cette œcologie ne devait pas manquer d'agrément, pensa le capitaine. Mais toutes les bonnes choses ont une fin. Peu à peu, les gens de la Terre avaient abusé de la fécondation, ils s'étaient fécondés à mort, et les arbres, ne pouvant plus se reproduire, avaient disparu.

Quel triste destin ! Mais se laisser sucer les veines par le Trésor Public jusqu'à ce que mort s'ensuive, était-ce une fin moins tragique ?

Le capitaine passa la journée entière dans sa cabine, à essayer de trouver un moyen de féconder l'argent ; ses yeux s'égaraient, de plus en plus fréquemment, dans la direction de son placard. Vers le soir, Birp, Fardel et Pempf firent leur apparition et demandèrent audience.

— « Capitaine, » dit d'une voix pâteuse Fardel, le porte-parole, « on s'est décidé. On ne veut pas retourner sur Mars. »

Le capitaine ne s'étonna pas, mais, sans qu'il sût bien pourquoi, cette irruption l'ennuya. « Oh ! fichez le camp dans votre sacré verger, et arrêtez de me casser les pieds, » dit-il en se détournant.

Après leur départ, il traversa la cabine, alla ouvrir la porte du placard et prit la bouteille qui trônait, toute seule, sur l'étagère. Ses deux compagnes, vidées de leur substance, avaient depuis longtemps quitté l'astronef par le tube à déchets et tournaient en orbite, quelque part entre la Terre et Mars.

— « Heureusement que j'en ai gardé une, » dit le capitaine. Il l'ouvrit et la féconda ; puis il sortit en titubant, l'enterra derrière l'astronef, et s'assit pour la regarder pousser.

Ses arbres à sous donneraient-ils des fruits ? Peut-être, et peut-être pas. S'ils n'en donnaient pas, lui non plus ne retournerait sur Mars pour rien au monde. Il en avait par-dessus la tête de sa grosse femme, et des factures d'épicier, et des impôts sur les ventes nationales, des impôts sur les routes, des impôts sur les arbres, des impôts sur le gaz, des impôts sur l'herbe, des impôts sur l'air, des impôts sur la première guerre mondiale, des impôts sur la seconde guerre mondiale, des impôts sur la troisième guerre mondiale et des impôts sur la quatrième guerre mondiale. Il en avait surtout marre d'être un pète-sec hypocrite à la langue empâtée.

Alors, la lune se leva et, dans le ravissement, il regarda la première pousse de son arbre à whisky percer à la surface des sables bleus de la Terre.

(Traduit par Elisabeth Gille.)

Une caisse de pruneaux

par JULIA VERLANGER

Julia Verlanger a déjà beaucoup écrit pour « Fiction », *puisque cette nouvelle est la douzième que nous publions d'elle. De quoi faire presque la matière d'un recueil. Nous souhaitons qu'elle ne s'en tienne pas là.*



Oh ! écoutez, M'sieur, je commence à en avoir marre de répéter toujours la même chose. Ouais, je sais. L'Union entière veut savoir, etc. Mais je vais vous dire, vous êtes peut-être pas le premier, parce que cette foutue histoire, je l'ai racontée au moins un million de fois. Elle s'est étalée sur tous les écrans des mondes. Vous croyez vraiment qu'y a encore des mecs à pas la connaître ? Bon, bon, d'accord. C'est pour le magazine des colons, et beaucoup d'entre eux sont trop isolés dans la brousse pour avoir un écran. Moi, je veux bien. O.K. Je vais vous la sortir encore une fois.

Pour bien piger, faut d'abord que je vous dise qu'oncle Jem est entêté. Voilà. Mais pas entêté comme les gens qui ont simplement la tête dure, oh ! non. Entêté que c'est à n'y pas croire. Vous pouvez pas imaginer ça ! Oncle Jem, c'est comme une tique des marais. Vous connaissez ? Elles vous enfoncent la tête sous la peau, et elles crochent. Après ça, vous pouvez toujours les couper en deux, la tête reste plantée, et elle continue à mordre. Oncle Jem est comme ça. Paraît que dans les vieux temps, sa famille s'appelait Breton. Y dit que ça explique. Pour moi, ça explique juste qu'il est testard comme une satanée bourrique, et c'est tout.

Oncle Jem possède la plus grande boutique de comestibles galactiques de la Terre. On vend de tout, là-dedans, des trucs qui viennent de tous les coins possibles et imaginables. Des poires vénusiennes, si formidables qu'on a l'impression de jamais rien pouvoir manger d'autre de sa vie, et des saloperies comme ce chemut de Gavin, qui pue tellement que je voudrais même pas le renifler, mais y a des types qui s'en régalent.

Et y faut vraiment que notre boutique soye à la hauteur, parce qu'avec le caractère d'oncle Jem... Y a des clients, des fois, qui se retrouvent dehors avant d'avoir eu le temps d'ouvrir la bouche ! Quand y se fout en rogne, oncle Jem a tout de la tornade. Y fait le vide rien qu'en soufflant par les naseaux.

Ce jour-là, on avait reçu tout un lot de marchandises en provenance du Grand Chien, et j'avais trimé dessus toute la matinée. Vers onze

heures, j'avais presque fini le boulot, et voilà que je dégotte une caisse qu'était pas portée sur le bordereau. Je fouine un peu, et je m'aperçois qu'en fait, elle était portée nulle part. Pas de fiche de douane, pas de visa du contrôle alimentaire, rien du tout, quoi. J'en revenais pas. C'est plutôt rare, des trucs comme ça. Y a pas de marchandise qui échappe aux tampons, cachets, choses et machins, sans compter les tonnes de papelards à vérifier.

Quand j'ai été bien sûr que cette sacrée caisse était là, toute seule, comme un bébé abandonné, j'ai appelé oncle Jem. Je m'attendais à quelque chose de chouette. Oncle Jem aime pas ce qui l'embête, et toute la paperasserie des contrôles, ça l'embête, je vous le dis. Remarquez que je le comprends. Faites une erreur là-dedans, et toute la galaxie vous dégringole sur le crâne. Y sont plus enquiquinants que permis, ces gars.

Comme de juste, il a commencé par m'engueuler un bon coup, histoire de se soulager. Mais il a bien dû se rendre à l'évidence. Pas le plus petit brin de pièce justificative.

Oncle Jem tournait autour de cette caisse comme un gros ours, soufflant et reniflant. Il défilait entre ses dents toutes les injures connues, et même d'autres, qu'il avait dû inventer tout seul. Je me défends en jurons, mais oncle Jem enterre n'importe qui. L'est capab' de jurer pendant trois heures de rang, sans jamais se répéter une seule fois.

A la fin, y s'est décidé. On allait l'ouvrir, cette bon dieu de caisse, histoire de voir ce qu'elle avait dans le ventre. Mais là, ça a été un autre cirque !

Imaginez une grosse boîte rectangulaire, pesant bien ses trente kilogs, lisse comme de l'ivoire, et comme soudée en un seul bloc. Oncle Jem essaye dessus tous les outils du magasin, sans même l'érafler une miette. Alors le voilà qui empoigne la hache, et qui se met à cogner à tour de bras. Fallait voir ça ! La caisse valsait sous les chocs, et oncle Jem la poursuivait tout autour du magasin, en tapant comme un bûcheron payé à la pièce. Quand y s'est laissé tomber sur une chaise, soufflant comme un phoque, la figure cramoisie et les yeux hors de la tête, j'ai mis à profit une petite idée qui m'était venue entre-temps. En cinq minutes, je l'avais ouverte. Y avait tout bonnement un plateau qui coulissait, mais si bien emboîté dans les rainures qu'on n'y voyait que du bleu. Oncle Jem ronchonnait tout ce qu'y savait.

A mon sens, on s'était donné bien du mal pour pas grand-chose. Y avait rien d'autre, là-dedans, qu'une pelletée d'espèces de pruneaux noirs et luisants, un peu racornis, comme si on les avait laissés trop longtemps au soleil. Ça me faisait pas envie le moins du monde. J'ai jamais pu blairer les pruneaux. En plus, ça répandait une odeur sucrée, poisseuse, qui me donnait envie de dégobiller.

Oncle Jem en prend un dans ses doigts, le tourne, le retourne.

— « Tu veux pas en goûter un ? » qu'y me fait.

— « Sûrement pas ! »

— « Ben alors, j'vais y tâter. »

— « Touche pas à ça, » que j'lui dis. « Tu sais foutre pas ce que c'est ! »

Y me lance un coup d'œil mauvais.

— « Justement. Comment tu veux que j'vende cette camelote, si je sais pas ce que c'est ? »

— « T'es pas obligé de la vendre. D'abord, t'as pas le droit d'empoisonner tes clients, t'as pas de permis pour. »

Y se gonfle comme un dindon en colère.

— « Empoisonner ! Empoisonner ! Je vends que d'la bonne marchandise, tu sauras. Et ce truc-là, ça sent plutôt bon. »

— « Ça sent bon ! » que je gueule. « Ça pue, oui, et bougrement. Je donnerai pas ça à un chien, si tu veux savoir, j'aurai trop peur qu'il en crève. »

J'aurais bien mieux fait de me taire. Je l'avais braqué.

— « Je fais c'que j'veux, » qu'y dit froidement, et y fourre le pruneau dans sa bouche.

Je le regardais machouiller. D'une seconde à l'autre, je m'attendais à le voir tomber raide. Pas du tout. Y se lève, y ramasse la caisse, et y va la coller dans la resserre.

« Pas mauvais, » qu'y dit, « ça se vendra sûrement bien. »

Je savais bien qu'il avait pas l'intention d'en vendre, de ces sacrés trucs, pas avant de savoir vraiment ce que c'était, en tout cas. Et je savais aussi qu'y devait être bien emmerdé d'en avoir bouffé, mais c'était un gars à crever sur place avant de l'avouer.

Je l'ai pas quitté de l'œil de la journée. J'avais décidé de l'embarquer d'urgence pour la clinique des maladies extra-terrestres au premier symptôme. En l'assommant d'abord, au besoin. Un truc plus simple que de discuter avec lui. Mais rien ne s'est passé. Le soir, il a bouffé comme trois lions, sans avoir l'air de se biler une miette, et je me suis dit que tout allait bien. J'étais plutôt soulagé. J'aime bien oncle Jem, même si on s'engueule tout le temps. Dans le fond, c'est un chic type.

On s'est couché de bonne heure, parce que c'était samedi, et le dimanche, on va toujours à la campagne. On a une petite baraque, près de la rivière. Un coin bien plaisant. Oncle Jem dit que c'est bon pour ses nerfs. Bon pour sa flemme, ouais ! Y ne fait rien d'autre que de lézarder toute la journée au bord de l'eau. Y prétend qu'y pêche, mais y risque pas de faire grand mal aux poissons. Pour ça, faudrait d'abord qu'y se réveille.

Le lendemain matin, je suis allé le secouer. Voir oncle Jem se lever tout seul, ça n'existe pas. Un tremblement de terre lui ferait même pas ouvrir un œil. L'ange du Jugement, va falloir qu'il en mette un coup, avec sa trompette, s'y veut pas qu'oncle Jem manque à l'appel.

La chambre de l'oncle Jem était dans un drôle d'état. Le lit avait tout l'air d'avoir été ravagé par un troupeau de shamalks, et y avait au moins trois ou quatre trucs cassés, cendrier et autres.

— « J'ai dû avoir un cauchemar, » qu'y me dit en se frottant les yeux.

— « Sûrement, » je lui dis, « tu bouffes trop ! »

Du coup, y s'est réveillé pour de bon, et y s'est mis à gueuler comme un âne rouge. Ça lui faisait du bien. A moi aussi. Rien de tel qu'une bonne petite rogne pour commencer la journée.

J'ai préparé la bouffe sur le petit fourneau de la baraque, comme d'habitude. C'est toujours moi qui me tape le boulot. Y avait du poisson frais pêché, ça embaumait. L'ennui, c'est que ça avait beau embaumer, pas d'oncle Jem. Et ça, c'était plutôt pas ordinaire ! En temps normal, oncle Jem vous renifle l'odeur de la becquetance à dix parsecs de distance. A peine si j'ai le temps de mettre le beurre dans la poêle, et il est déjà là, à râler parce que c'est pas encore prêt.

J'ai filé jusqu'à la rivière, voir un peu s'y avait moyen de le récupérer.

Son coin de pêche était bien paisible, sa ligne traînait dans l'eau, et son vieux chapeau de paille avait l'air tout abandonné au pied d'un arbre. Mais d'oncle Jem, pas trace. Alors là, j'ai commencé à me faire de la bile. Je me demandais s'il avait pas eu un étourdissement, ou que'que chose comme ça, et si y s'était pas foutu tout bonnement dans la flotte. J'ai commencé par fouiner partout, en braillant des « oncle Jem, oncle Jem » dans tous les azimuts.

Y avait bien un quart d'heure que je le cherchais, inquiet comme tout, lorsque j'entends un drôle de bruit dans les roseaux, comme si une grosse bête se traînait par là, et, tout d'un coup, je vois surgir la tête d'oncle Jem entre les tiges.

De saisissement, j'ai failli dégringoler sur les fesses.

Y faisait une bobine, mais une bobine !

Oncle Jem est un grand et gros type, mais là, son corps s'était comme allongé, aminci. Les bras bien collés aux flancs, les pieds joints, il avançait sur le ventre, en se tortillant et en ondulant, laissant derrière lui un grand sillage de roseaux écrasés. Il levait un peu la tête, et ses yeux étaient à peu près aussi expressifs que des morceaux de verre. J'en avais la mâchoire qui se décrochait ! Plus moyen de la refermer.

— « Mais, oncle Jem... » je bafouille.

Y me regarde, les yeux glacés, et sa tête se hausse un brin plus haut.

— « Sssssssh ! » y fait. « Ssssssssssh ! »

Et y se remet à avancer vers moi en ondulant.

J'étais cloué là comme si on m'avait pincé dans un piège à glu. Impossible de seulement agiter le petit doigt. Je pouvais même plus penser, tellement j'avais la trouille. On aurait dit que mon cerveau se liquéfiait.

Il était pas à un mètre de moi quand j'ai réussi à secouer cette espèce de transe. Je me suis mis à courir comme un dératé, hurlant de toute la force de mes poumons, avec l'impression d'avoir l'enfer à mes trousses.

Une bonne demi-heure plus tard, j'étais dans la cabane, encore à claquer des dents et à pas pouvoir mettre deux idées ensemble, et voilà-t-y pas qu'oncle Jem passe la porte, sur deux jambes comme vous et moi, l'air tout naturel.

— « Nom de Dieu, » qu'y fait, « t'as encore laissé brûler le poisson ! »

Ça a été un drôle de casse-graine.

J'arrivais pas à avaler une bouchée, louchant à la dérobée sur oncle Jem qui s'empiffrait, crachotant des arêtes par ci par là, les yeux brillants de bonne humeur. Je ne savais plus quoi penser. Y en avait sûrement un de nous deux de malade, mais lequel ? Peut-être que j'avais eu des hallucinations, après tout. Oncle Jem paraissait tout ce qu'il y a de normal.

— « Ça a bien marché, ce matin ? » je lui demande.

— « Ouais. Le poisson mordait pas tellement, mais j'ai rudement bien dormi. »

Là-dessus, y bâille un grand coup.

« J'ai encore un brin sommeil, on dirait, » qu'y me dit en se levant. « Je vais faire un petit sieston. A mon idée, » qu'il ajoute, en regardant la vaisselle sale, « tu devrais nettoyer un peu. »

Eh oui, tout était correct. Comme d'habitude, oncle Jem avait envie de ronfler, et y me laissait le boulot.

Pendant qu'y roupillait, j'ai cavalé jusqu'à la rivière, histoire de me faire une idée plus juste de la chose. Mais j'avais pas rêvé, je vous le dis, parce que la grande piste de roseaux écrabouillés, elle était bien là, visible comme le nez au milieu de la figure.

Je me suis allongé au bord de l'eau, et, tout en suçotant un brin d'herbe, j'ai commencé à réfléchir un grand coup. Quelque chose ne tournait pas rond, mais quoi ? J'ai ruminé ça dans tous les sens, et au bout d'un petit moment, j'avais à peu près pigé ce que je devais faire.

Je retournais à la cabane, mettre à exécution mon petit plan, quand, au détour d'un buisson, je tombe sur oncle Jem. Je l'avais laissé sur son lit, bien tranquille, dormant comme un bébé, et il était là, à quatre pattes, le nez collé à terre, comme en train de renifler.

— « Arrrough ! » y fait quand y me voit. « Arrrough ! Arrrough ! »

Et il bondit.

Je me suis retrouvé assis à la fourche d'un chêne. Encore maintenant, je ne sais pas très bien comment je m'y étais pris pour grimper là-haut.

Oncle Jem tournait et retournait souplement autour de l'arbre, en poussant de grands « Arrrough ! Arrrough ! » Un vraiment sale bruit. De temps en temps, il se dressait contre le tronc, grattant et faisant voler des morceaux d'écorce. Ça aurait pu être comique, mais je vous garantis que je n'avais pas du tout envie de rigoler. Il n'arrêtait pas d'aller et venir, l'air mauvais, crachant ces espèces de cris rauques. J'en avais la chair de poule. Je commençais à me demander si j'allais rester coincé sur mon chêne jusqu'au jugement dernier, quand oncle Jem se décide à s'allonger bien à plat, la tête entre les bras, sans cesser de me guetter. Puis ses yeux papillotent deux ou trois fois, et que je sois perdu s'il ne s'endort pas bien peinardement.

Il ronflait comme un orgue lorsque je me suis laissé glisser à terre, en douceur, et que j'ai décarré sur la pointe des pieds. J'avais dans l'idée

de discuter une miette avec l'oncle, mais pour ça, il me fallait un petit outil.

Je suis revenu de la cabane, toujours en douce, l'air d'un sioux qu'aurait eu la trouille de seulement froisser un brin d'herbe. J'espérais retrouver ma belle au bois dormant sous son chêne. Mon œil ! Oncle Jem s'était encore fait la paire !

Je l'ai cherché et recherché pendant au moins deux heures. Je me faisais un sacré mouron, je vous le dis. Avec ces crises, il pouvait lui arriver n'importe quoi. Le coin était isolé, je veux bien, mais il était possible, tout de même, qu'il rencontre un chasseur, ou un pêcheur embusqué derrière sa ligne. Imaginez la tête du mec qui verrait oncle Jem lui arriver dessus en faisant « Sssssssh ! » ou « Arrrough ! » Un bon Dieu de gâchis, non ?

Plus le temps passait, plus je me faisais de la bile. Mes arpions n'en pouvaient plus, et j'avais la gorge en feu à force de clamer des « oncle Jem » à tous les vents. Je me suis laissé tomber à terre, la tête entre les mains. J'étais vraiment tout ce qu'il y a d'enquiquiné.

Et c'est là que j'ai entendu des « clap, clap » au-dessus de ma tête, « clap, clap » !

Je lève le nez, et je me frotte les yeux trois ou quatre fois, parce que je n'étais pas trop sûr de bien y voir.

Oncle Jem planait à trois mètres du sol !

Il agitait les bras, tantôt vite, tantôt lentement, tournait, montait et descendait. Et tout en voltigeant ainsi, il happait les insectes au passage, à droite, à gauche, aussi vite qu'il le pouvait. Sa mâchoire se refermait à grands coups secs. Clap ! Clap ! Un sacré spectacle !

Je lui ai couru après pendant une éternité. Lui, volant à toute allure, clappant les insectes, et moi, galopant à ses trousses. Comme de juste, tous les trois mètres, je me cassais la figure, parce que je regardais en l'air, et non à mes pieds. Oh ! vous pouvez vous marrer en douce, je ne trouvais pas ça rigolo, moi, je vous le jure. J'en aurais plutôt chialé. Oncle Jem se prenant pour un petit oiseau. Et ça lui réussissait, en plus. On aurait dit qu'il n'avait fait que ça toute sa vie !

La suite, vous la connaissez. Il a fini par redescendre, pour choper un beau ver bien gras, et je lui ai collé un bon coup de matraque derrière le chignon. Puis j'ai livré à la clinique des maladies extra-terrestres un oncle gentiment saucissonné, accompagné d'une pleine caisse de pruneaux racornis à odeur douceâtre.

Eh oui, les pruneaux !

On ne saura probablement jamais comment cette caisse, destinée au Centre de Recherches, s'est trouvée mêlée aux marchandises d'oncle Jem. Ça a fait un bon dieu de chambard, mais sans grand résultat. D'avoir viré une dizaine de types du Déchargement n'a pas éclairci le mystère, personne n'a voulu se reconnaître coupable.

La caisse venait d'UM 5, un petit monde qui se baguenaude du côté d'Ursus Major. Et les pruneaux, à ce qu'y paraît, c'est une espèce de parasite. Vous le bouffez, et y devient votre colocataire. Paraît aussi

qu'y répandent une odeur attirante, pour certains. Moi, je veux bien, j'suis pas contrariant. Mais si je vous dis que ça puait, ça puait, croyez-moi sur parole.

Non, y n'est pas intelligent, pas vraiment. D'après ce que les toubibs m'ont expliqué, il a juste une sorte d'instinct, et y peut plus ou moins diriger son partenaire, surtout pendant le sommeil.

Seulement, vous comprenez, chez l'oncle, ce parasite y n'était guère en pays de connaissance. En fait, y pigeait rien à rien. Alors y s'est mis tout bonnement à imiter l'un après l'autre les animaux de sa planète d'origine, dans l'espoir de découvrir enfin que'que chose qui colle, probab. Avec oncle Jem qui passe sa vie à roupiller, il l'avait belle, ce pruneau à la gomme. Ça aurait pu durer encore longtemps comme ça.

Les gars de la clinique se sont tout de suite mis au boulot pour débarrasser l'oncle de ce sale truc. Ça a pas traîné. Une petite opération de rien du tout, et on n'en parlait plus. C'est après, seulement, que ça c'est gâté.

Eh oui, oncle Jem est toujours là-bas, et je vous prie de croire que ça lui fait pas le moins du monde plaisir. Il arrête pas de brailler. Chaque fois que je vais le voir, je l'entends glapir avant même d'avoir mis le pied dans l'ascenseur. Dans ces couloirs dallés, ça résonne ! Vous pouvez pas imaginer ça ! On pourrait croire que cette foutue clinique est pleine d'oncles Jem au comble de la rogne.

Oh ! y peut toujours gueuler, c'est pas encore demain qu'y va sortir, ça non !

Vous comprenez, avec son parasite, oncle Jem s'était lancé dans la fantaisie. Voler comme un petit oiseau, c'était pas dans ses habitudes, je peux vous le jurer. Or, les toubibs prétendent que ce pruneau, y n'a rien pu faire faire à l'oncle que celui-ci soit pas déjà capab' d'accomplir tout seul. Vous y êtes ? Qu'un mec puisse voler, ça les intéresse, ça les intéresse même bougrement, et y z'ont pas l'intention de relâcher oncle Jem avant d'avoir pigé comment il s'y est pris.

L'ennui, c'est que l'oncle, sans son parasite, il a exactement les mêmes capacités pour la voltige qu'avant. Entre nous, à peu près celles d'un fer à repasser.

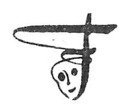


La fin des maux

(*Shotgun cure*)

par CLIFFORD D. SIMAK

Un nouveau récit de Clifford Simak, dont nous sommes heureux de pouvoir inscrire souvent le nom à nos sommaires, et qui nous montre ici les résultats sur l'humanité d'un étrange bienfait.



LES cliniques étaient prêtes et, le lendemain matin, elles commenceraient l'Opération Kelly — quel honneur, n'est-ce pas, qu'on l'eût baptisée Kelly !

Installé dans le vieux fauteuil à bascule sur la véranda délabrée, il se répéta ce mot, le roula sur sa langue ; mais la saveur en était moins vive, moins douce qu'auparavant, lorsque le grand praticien de Londres s'était levé aux Nations Unies pour déclarer qu'on ne pouvait choisir d'autre nom que Kelly.

Quoique, en y réfléchissant, c'était surtout dû au hasard. Il n'aurait *pas* été nécessaire que ce fût Kelly. Cela aurait aussi bien pu être Cohen ou Johnson ou Radzonovitch ou n'importe quel autre — parmi tous les docteurs du monde.

Il se balançait doucement dans le fauteuil qui craquait ; les planches du perron gémissaient en chœur ; et dans le crépuscule grandissant montaient aussi les cris des enfants, en train de profiter des derniers instants de jeu avant de devoir rentrer, et bientôt se coucher.

Il y avait une odeur de lilas dans la fraîcheur du soir et, à l'angle du jardin, il voyait vaguement la masse blanche d'une corbeille de mariage précocement fleurie — celle que Martha Anderson leur avait donnée tant d'années auparavant, quand Janet et lui étaient venus loger dans cette même demeure.

Un homme survint en boîtant sur le trottoir et il ne put le reconnaître dans l'obscurité qui augmentait, mais l'homme éleva la voix.

— « Bonsoir, Docteur, » dit-il.

— « Bonsoir, Hiram, » dit le vieux docteur Kelly en reconnaissant la voix.

Le voisin s'éloigna en boîtant.

Les mains jointes sur son estomac potelé, le vieux docteur continua de se balancer doucement ; à l'intérieur de la maison, il entendait Janet s'activer dans la cuisine après avoir débarrassé la table du dîner. Dans un

petit moment, peut-être, elle viendrait s'asseoir à son côté et ils bavarderaient, à voix basse et tranquillement, comme il convenait à un vieux couple toujours très amoureux.

Quoique, à ce même moment, il n'eût pas dû se trouver sur la véranda. Le journal médical l'attendait sur son bureau, et il aurait dû être en train de le lire. Un médecin devait se tenir au courant de tant de choses dorénavant... mais peut-être la nouvelle tournure des événements ne l'obligerait-elle plus à se tenir au courant...

Peut-être l'homme n'aurait-il presque plus rien d'important à apprendre dans les années à venir.

Evidemment, on aurait toujours besoin de docteurs. Il y aurait toujours des idiots pour accidenter leurs voitures, pour se blesser à la chasse, pour s'enfoncer un hameçon dans la main et pour tomber des arbres. Et il y aurait toujours les bébés.

Se balançant toujours lentement, il songea à tous les bébés, et à ceux qui, devenus hommes et femmes, avaient à leur tour des bébés. Et il pensa à Martha Anderson, la meilleure amie de Janet ; il pensa à Gilbert La Frime, le pire flemmardeur que la terre eût jamais porté, et serré du portemonnaie, aussi. Il gloussa un peu amèrement, songeant à tout l'argent que Gilbert La Frime lui devait finalement, car il n'avait jamais payé une note de sa vie.

Mais c'était ainsi. Il y avait ceux qui payaient et ceux qui ne prétendaient même pas payer, et voilà pourquoi il habitait cette vieille baraque avec Janet, pourquoi il gardait la même auto depuis cinq ans, et pourquoi Janet avait arboré à l'église durant tout l'hiver la même robe faite à la maison.

Mais cela ne faisait pas de différence, réellement, tout bien pesé. Car le paiement important n'était pas en espèces.

Il y avait ceux qui payaient et ceux qui ne payaient pas. Et il y avait ceux qui vivaient et les autres qui mouraient, quoi qu'on fît. Il y avait de l'espoir pour certains, et ceux qui n'avaient nul espoir — et on le disait à certains de ceux-là, et on ne le disait pas à d'autres.

Mais c'était différent à présent.

Et tout avait commencé ici même, dans cette petite ville de Millville — guère plus d'un an avant.

Assis dans l'obscurité, avec l'odeur des lilas, la masse pâle de la corbeille de mariés et les cris des enfants qui s'attardaient au jeu, il s'en souvint.

⁂

Il était presque huit heures et demie et il entendait, dans le bureau extérieur, Martha Anderson bavardant avec Miss Lane. Martha avait été sa dernière cliente.

Abruti de fatigue il ôta sa blouse blanche, la plia négligemment et la posa sur la table d'examen.

Il serait en retard pour dîner mais Janet ne dirait rien, car jamais elle n'avait rien dit. Au cours de ces nombreuses années, elle ne lui avait

jamais adressé un mot de reproche, bien qu'elle eût parfois laissé percer sa désapprobation devant ses manières accommodantes, devant le fait qu'il conservait des patients qui ne le remerciaient même pas, et payaient encore moins leurs notes. Et aussi une certaine désapprobation devant les horaires qu'il pratiquait, devant son empressement à sortir la nuit quand il aurait pu faire attendre les malades jusqu'à sa tournée régulière du matin.

Elle l'attendrait pour dîner et saurait que Martha était venue le consulter et elle lui demanderait en quel état se trouvait Martha, et ce qu'il allait lui dire.

Il entendit Martha sortir, et le claquement sec des talons de Miss Lane traversant le bureau extérieur. Il s'approcha lentement du lavabo, et tourna le robinet en empoignant le savon.

Il entendit la porte s'ouvrir en grinçant et ne tourna pas la tête.

— « Docteur, » dit Miss Lane, « Martha se croit au mieux. Elle dit que vous l'aidez. Pensez-vous... »

— « Que feriez-vous ? » demanda-t-il.

— « Je ne sais pas, » dit-elle.

— « L'opéreriez-vous en sachant que c'est sans espoir ? L'enverriez-vous chez un spécialiste sachant qu'il ne pourrait rien pour elle, sachant qu'elle ne peut le payer et qu'elle se rongera les sangs parce qu'elle ne peut payer ? Lui diriez-vous qu'elle n'a, peut-être, que six mois à vivre, et lui ôteriez-vous le peu de bonheur et d'espoir qu'elle conserve encore ? »

— « Je suis navrée, Docteur. »

— « Il n'y a pas de quoi. J'ai souvent eu à y faire face. Il n'y a pas deux cas semblables. Chacun exige une décision qui lui est propre. La journée a été longue et dure... »

— « Docteur, il y en a encore un au salon. »

— « Un autre patient ? »

— « Un homme. Il vient d'arriver. Un nommé Harry Herman. »

— « Herman ? Je ne connais aucun Herman. »

— « C'est un étranger, » dit Miss Lane. « Il vient peut-être de s'installer en ville. »

— « S'il s'était installé, » dit le docteur, « j'en aurais entendu parler. J'entends parler de tout. »

— « Peut-être ne fait-il que passer. Peut-être est-il tombé malade en voiture, sur la route. »

— « Envoyez-le moi, » fit le docteur en prenant une serviette. « Je vais le voir. »

L'infirmière se dirigea vers la porte.

« Et, Miss Lane... »

— « Oui ? »

— « Vous pouvez rentrer chez vous. Inutile de rester plus longtemps. La journée a vraiment été très dure. »

Et c'était vrai, se dit-il. Une fracture, une brûlure, une coupure, une hydropisie, une ménopause, une grossesse, deux pelviens, une quantité de rhumes, un régime d'allaitement, deux dents de nourrissons, un poumon

suspect, un calcul biliaire possible, une cirrhose du foie et Martha Anderson. Et maintenant, bon dernier, ce type nommé Harry Herman — un nom inconnu et, à y bien réfléchir, un nom assez bizarre.

Et c'était un homme bizarre. Juste un peu trop grand et maigre pour être plausible, les oreilles trop aplaties contre le crâne, les lèvres si minces qu'il semblait n'en pas avoir du tout.

— « Docteur ? » demanda-t-il, debout sur le seuil.

— « Oui, » dit le docteur en enfilant sa blouse. « Oui, je suis le docteur. Entrez donc. Que puis-je faire pour vous ? »

— « Je ne suis pas malade, » dit l'homme.

— « Pas malade ? »

— « Mais je veux vous parler. Vous avez temps ? »

— « Oui, certainement, » dit le docteur, sachant qu'il n'avait pas le temps et légèrement contracté de cette intrusion. « Entrez. Asseyez-vous. »

Il essaya de reconnaître cet accent, sans y arriver. Europe Centrale, sans doute.

— « Technique, » dit l'homme. « Professionnel. »

— « Que voulez-vous dire ? » demanda le docteur, un peu irrité.

— « Je vous parle technique. Je vous parle professionnel. »

— « Vous voulez dire... vous êtes médecin ? »

— « Pas exactement, » dit l'homme, « mais peut-être vous penserez que je le suis. Je dois vous dire immédiat que je suis un étranger. »

— « Un étranger, » dit le vieux docteur. « Nous en avons des tas. Surtout des réfugiés. »

— « Pas ce que je veux dire. Pas *cette sorte* d'étranger. D'une autre planète. D'une autre étoile. »

— « Mais vous avez dit que votre nom était Herman... »

— « Quand à Rome, » dit l'autre, « on doit faire comme Romains. »

— « Hein ? » demanda le docteur ; puis : « Seigneur... vous voulez dire que... que vous êtes étranger. Par *étranger*, vous voulez dire... »

L'autre approuva joyeusement.

— « Je viens d'une autre planète. D'une autre étoile. A nombreuses années-lumière. »

— « Bon sang, » fit le docteur.

Il regardait l'étranger, et l'étranger lui souriait d'un air incertain.

— « Peut-être vous pensez : *mais il est si humain !* » dit l'étranger.

— « Là, » dit le docteur, « vous avez lu dans mon cerveau. »

— « Alors vous voudrez voir, peut-être. Vous connaissez le corps humain. »

— « Peut-être, » fit sombrement le docteur, qui n'aimait pas ça du tout. « Mais le corps humain prend parfois de drôles de formes. »

— « Mais pas une forme comme ceci, » dit l'étranger en lui montrant ses mains.

— « Non, » dit le vieux docteur, secoué. « Pas une forme comme ceci. »

Car la main possédait deux pouces et un seul doigt, presque comme une serre d'oiseau qui aurait décidé de se transformer en main.

— « Ni comme cela ? » demanda l'autre en se levant et en laissant tomber son pantalon.

— « Ni comme cela, » dit le docteur, plus secoué qu'il ne l'avait jamais été au cours de sa longue carrière.

— « Alors, » dit l'étranger en rajustant son pantalon, « je crois que c'est réglé. »

Il se rassit et croisa calmement ses jambes.

— « Si vous voulez dire que je vous accepte comme étranger, » dit le docteur, « je crois que oui. Mais ce n'est pas facile. »

— « Bien sûr. Ça fait un choc. »

Le docteur passa sa main sur son front.

— « Oui, un choc, évidemment. Mais il y a d'autres points. »

— « Vous voulez dire le langage, » dit l'étranger. « Et ma connaissance de vos coutumes. »

— « En partie, oui. »

— « Nous vous avons étudiés, » dit l'étranger. « Nous avons consacré beaucoup de temps à vous. Pas à vous seul, bien sûr... »

— « Mais vous parlez si bien, » protesta le docteur. « Comme un étranger bien éduqué. »

— « Et cela, » dit l'autre, « est exactement ce que je suis. »

— « Euh, oui, je suppose, » dit le docteur. « Je n'y avais pas pensé. »

— « Je parle pas bien, » dit l'extra-terrestre. « Je connais beaucoup de mots, mais je les utilise incorrect. Et mon vocabulaire est limité au parler courant. Pour les matières de grande technicalité, je ne serais pas très habile. »

Le docteur contourna son bureau et s'assit, les jambes coupées.

— « Parfait, » dit-il, « continuons. Je vous accepte en tant qu'étranger. Maintenant dites-moi l'autre réponse. Pourquoi au juste êtes-vous venu ? »

Et il fut extrêmement surpris de pouvoir affronter la situation aussi calmement. Il savait que dans quelques minutes, quand il aurait le temps d'y réfléchir, il se mettrait à trembler.

— « Vous êtes un médecin, » dit l'étranger. « Un guérisseur de votre race. »

— « Oui, » dit le docteur. « Un guérisseur parmi tant d'autres. »

— « Vous travaillez très dur pour guérir les malades. Vous réparez les chairs abîmées. Vous éloignez la mort. »

— « Nous essayons. Parfois nous ne réussissons pas. »

— « Vous avez beaucoup de maladies. Vous avez le cancer et les attaques du cœur et les rhumes et beaucoup d'autres... je ne trouve pas le terme. »

— « Maux, » suggéra le docteur.

— « Maux. C'est cela. Vous devez pardonner mes absences de langage. »

— « Trêve de protocole, » dit le docteur. « Continuez. »

— « Il n'est pas bien, » dit l'extra-terrestre, « d'avoir tous ces maux. Ce n'est pas beau. C'est une chose affreuse. »

— « Nous en avons moins que dans le temps. Nous en avons annihilé une quantité. »

— « Et il est vrai, » dit l'étranger, « que vous en vivez. »

— « Qu'avez-vous dit ? » jappa le docteur.

— « Soyez tolérant pour moi si je ne comprends pas. Un système économique est une chose difficile à se mettre dans la tête. »

— « Je vois ce que vous voulez dire, » grommela le docteur, « mais permettez-moi de vous expliquer, monsieur. »

Mais à quoi bon ? se dit-il. Cette créature pensait exactement la même chose que nombre d'humains.

« J'aimerais vous faire comprendre, » dit-il, « que la profession médicale travaille avec acharnement pour vaincre ces maux dont vous parlez. Nous faisons l'impossible pour détruire notre gagne-pain. »

— « C'est bien, » dit l'étranger. « C'est ce que je pensais, mais cela ne concordait pas avec le sens des affaires de votre planète. J'en conclus, donc, que vous ne seriez pas ennemi de voir tous les maux détruits. »

— « Ecoutez, » fit le docteur qui en avait assez, « je ne vois pas où vous voulez en venir. Mais j'ai faim, je suis fatigué, et si vous voulez rester là en dévidant des philosophies... »

— « Philosophies, » dit l'étranger. « Oh... pas des philosophies. Je suis pratique. Je suis venu offrir une fin à tous les maux. »

Il y eut un silence de quelques instants, puis le docteur dit :

— « J'ai peut-être mal compris. Il m'a semblé que vous disiez... »

— « J'ai une méthode, une invention, une découverte — je ne trouve pas le terme — qui détruira tous les maux. »

— « Un vaccin, » dit le vieux docteur.

— « C'est le mot. Sauf qu'il est assez différent du vaccin auquel vous pensez. »

— « Le cancer ? » demanda le docteur.

L'extra-terrestre approuva du chef.

« Le cancer et le vulgaire rhume et tous les autres. »

— « Le cœur, » dit le docteur. « On ne peut vacciner pour le cœur. »

— « Le cœur aussi, » dit l'étranger. « Cela ne vaccine pas réellement. Cela rend le corps *fort*. Cela rend le corps *comme il faut*. Comme quand on règle un moteur et qu'on le rend tout neuf. Le moteur s'arrêtera un jour, mais il fonctionnera jusqu'à l'usure totale. »

Le docteur regarda sévèrement l'extra-terrestre.

— « Monsieur, » dit-il, « on ne doit pas plaisanter sur ce genre de choses. »

— « Je plaisante pas, » dit l'étranger.

— « Et ce vaccin, il... il agira sur les humains ? Il n'a pas de séquelles ? »

— « Je suis certain qu'il agira. Nous avons étudié votre... votre... la manière dont fonctionnent vos corps. »

— « Vous voulez dire métabolisme. »

— « C'est ça, merci, » fit l'étranger.

— « Et le prix ? » demanda le docteur.

— « Il n'y a pas de prix, » dit l'étranger. « Nous vous le donnons. »

— « Tout à fait gratuitement ? Il y a sûrement... »

— « Gratuitement, » dit l'étranger. « Sans conditions. »

Il se leva de son fauteuil. Il sortit une boîte plate de sa poche et s'avança vers le bureau. Il la plaça sur la table, en pressa le flanc et le couvercle s'ouvrit. Dedans, il y avait des tampons — comme des tampons chirurgicaux, mais ils n'étaient pas faits de tissu.

Le docteur allongea le bras, puis arrêta sa main juste au-dessus de la boîte.

— « Puis-je ? » demanda-t-il.

— « Mais bien sûr. Ne touchez que le dessus. »

Le docteur souleva doucement un des tampons, et le posa sur le bureau. Il le tâta d'un doigt hésitant, et il y avait du liquide dans la compresse : il entendit le liquide chuinter lorsqu'il appuya.

Il retourna le tampon avec précaution ; l'envers était rugueux, râpeux, évoquant des centaines de minuscules dents acérées.

« Vous posez le côté rêche sur le corps du patient, » dit l'étranger. « Il s'accroche au patient. Il devient partie de lui. Le corps absorbe le vaccin et la compresse tombe. »

— « Et c'est tout ? »

— « C'est tout, » dit l'extra-terrestre.

Le docteur souleva le tampon entre deux doigts prudents et le déposa dans la boîte.

Il regarda l'étranger.

— « Mais pourquoi ? » demanda-t-il. « Pourquoi nous donnez-vous cela ? »

— « Vous ne savez pas, » dit l'étranger. « Vous ne savez vraiment pas. »

— « Non, » dit le docteur.

Les yeux de l'étranger furent subitement vieux et las, et il déclara :

— « Vous le saurez dans un million d'années. »

— « Pas moi, » fit le docteur.

— « Dans un million d'années, » dit l'étranger, « vous ferez de même, mais ce sera quelque chose de différent. Et lorsque quelqu'un vous posera la question, vous ne serez pas plus capable de répondre que moi aujourd'hui. »

Si c'était un refus de répondre, il était formulé très gentiment. Le docteur tenta de deviner si c'était le cas. Puis il laissa tomber le sujet.

— « Pouvez-vous me dire ce qu'il y a dedans ? » s'enquit-il en désignant le tampon.

— « Je peux vous donner la formule descriptive, mais elle serait dans notre langue. Ce serait du galimatias. »

— « Vous ne serez pas vexé si je les expérimente ? »

— « Je serais désappointé si vous ne le faisiez pas, » dit l'extra-terrestre. « Je sais que votre confiance ne va pas jusqu'à ce point ; ce serait de la pauvreté d'esprit. »

Il ferma la boîte et la poussa devant le vieux docteur. Il se tourna et marcha vers la porte.

Le docteur se leva pesamment.

— « Hé là ! Attendez une minute ! » cria-t-il.

— « Je viendrai dans une semaine ou deux, » dit l'extra-terrestre. Il sortit en fermant la porte derrière lui.

Le docteur s'assit et contempla la boîte.

Il la toucha, et elle était vraiment là. Il appuya sur le côté et le couvercle se leva et les compresses étaient à l'intérieur.

Il tenta de reconquérir le chemin de la raison, un terrain réaliste et solide, un point de vue correct et humain...

— « Baratin, » dit-il.



Mais il savait bel et bien que ce n'était pas du baratin.

Le soir, il se débattit avec lui-même derrière la porte fermée de son bureau, tandis que Janet desservait la table dans la cuisine.

Sa première lutte fut sur le plan de la véracité.

Il avait dit à l'homme qu'il croyait à sa qualité d'extra-terrestre et il avait eu des preuves qu'il ne pouvait nier. Pourtant cela semblait si incroyable ; tout cela était trop dur à avaler.

Et le plus dur était que cet étranger, quel qu'il fût, s'était adressé au docteur Jason Kelly, pauvre petit médecin dans une pauvre petite ville, alors qu'il y avait tant d'autres médecins au monde.

Il se demanda si c'était un coup monté, puis décida qu'il n'en était rien, car ces trois doigts de la main et cette autre chose qu'il avait vue étaient trop difficiles à simuler. Et un tel coup monté aurait été trop stupide et trop cruel. De plus, personne ne le haïssait au point de se donner tout ce mal. Et même en supposant une haine suffisante, il doutait qu'un habitant de Millville fût assez imaginatif pour inventer cela.

Donc le seul terrain sûr qui lui restait, se dit-il, était de considérer que l'homme était réellement un extra-terrestre, et que les tampons agissaient pour de bon.

Et si tout cela était réel, il n'y avait qu'une méthode : il devait mettre les tampons à l'épreuve.

Se levant de son siège, il se mit à faire les cent pas.

Martha Anderson, songea-t-il. Martha Anderson était cancéreuse et sa vie était condamnée — rien dans le monde ou dans la science de l'homme ne pouvait la sauver. L'opérer serait folie, car elle n'y survivrait probablement pas. Et même si elle survivait, son cas était trop avancé. L'assassin qu'elle portait en elle était déjà déchaîné, s'étendait à tout son corps, et il n'y avait plus d'espoir pour elle.

Pourtant il ne pouvait se résoudre à le faire, car elle était la meilleure amie de Janet, elle était âgée, elle était pauvre, et tous les instincts du Docteur lui criaient de ne pas l'utiliser comme cobaye.

Mais s'il s'agissait uniquement du vieux Gilbert La Frime... cela, il pourrait le faire à La Frime. Le vieux le méritait bien, Mais La Frime était trop sordide pour être réellement malade ; en dépit de ses lamentations, il était sain comme un verrat.

L'extra-terrestre avait déclaré qu'il n'y aurait pas de séquelles, se dit-il, mais il ne pouvait en être sûr. Il avait aussi déclaré qu'Ils avaient étudié le métabolisme de la race humaine et pourtant, à première vue, cela semblait impossible.

La réponse, il le savait, était présente ; il l'aurait quand il la désirerait. Elle était dans un recoin de son cerveau — et il *savait* qu'elle était là, mais faisait semblant de l'ignorer et refusait de l'extirper.

Mais après une heure de promenade à travers son bureau et de torture de son esprit, il finit par céder et laissa émerger la réponse.

Très calme, il releva sa manche et ouvrit la boîte. Et, en médecin désintéressé, il saisit le tampon et l'appliqua vivement sur son bras.

Mais sa main tremblait tandis qu'il rabaissait sa manche afin que Janet ne vît pas la compresse et ne posât pas une foule de questions au sujet de son bras.

⁂

Le lendemain dans le monde entier, hors de Millville, les gens feraient la queue, la manche relevée, devant les portes des cliniques. Les files, sans doute, avanceraient assez rapidement, car il n'y avait aucune difficulté. Chaque personne passerait devant un docteur et ce dernier appliquerait une compresse sur son bras, puis la personne suivante s'avancerait.

Dans le monde entier, songea le Docteur, dans le moindre trou, le moindre petit village ; nul ne serait oublié. Même les pauvres, se dit-il, car il n'y aurait rien à payer.

Et l'on pourrait placer le doigt sur une certaine date en disant :

— « Voici le jour historique où toute maladie disparut. »

Car non seulement les tampons tueraient les maux actuels, mais préserveraient contre eux à l'avenir.

Et tous les vingt ans les grands spationefs viendraient, porteurs de nouvelles cargaisons de compresses, et il y aurait un autre Jour de Vaccination. Mais uniquement réservé à la jeune génération. Car toute personne ayant été vaccinée n'en aurait plus besoin ultérieurement. Une fois vacciné, on serait paré pour la vie entière.

Le Docteur frappait doucement le sol avec son pied, pour aider le balancement du fauteuil à bascule. Il se sentait bien, songeait-il. Et le lendemain la terre entière se sentirait bien. Demain la peur aurait en grande partie disparu de la vie humaine. Après-demain, à part les accidents et les violences, les hommes pourraient envisager avec confiance de vivre le laps de temps normal qui leur était imparti. Et mieux peut-être : vivre une vie entière en parfaite santé.

Dans la maison, il entendit la vibration étouffée du téléphone, et ce son rompit le rythme de son balancement ; il s'assit sur le bord du siège.

Les pas de Janet se déplacèrent vers le téléphone, et il s'émerveilla de la douceur de sa voix lorsqu'elle répondit.

Dans un instant elle l'appellerait et il se lèverait pour rentrer.

Mais elle ne l'appela pas. Sa voix continua de parler.

Il se renfonça dans son fauteuil.

Il avait encore oublié.

Le téléphone n'était plus un ennemi. Il ne le hanterait plus.

Car Millville avait été la première. Déjà la peur en avait été extirpée. Millville avait été le cobaye, le projet-pilote.

Martha Anderson avait été la première vaccinée, et après elle Ted Carson dont les poumons étaient suspects, et après lui le bébé des Jurgens quand il avait eu la pneumonie. Puis quelques douzaines d'autres jusqu'à épuisement des compresses.

Et l'extra-terrestre était revenu.

Et l'extra-terrestre avait dit... Qu'est-ce qu'il avait dit ?

— « Ne nous prenez pas pour des bienfaiteurs ou des surhommes. Nous ne sommes rien de semblable. Si vous voulez, considérez-moi comme un simple passant. »

Et cela avait été, pensa le Docteur, un essai de l'étranger pour se faire comprendre, pour traduire Leur geste dans un idiome commun.

Et... y avait-il eu la moindre bribe de compréhension ? Le Docteur en doutait.

Quoique, il s'en souvenait, les extra-terrestres avaient été, sous certains angles, extrêmement semblables aux humains. Ils pouvaient même plaisanter.

En plaisantant, le premier étranger avait dit une chose qui était restée dans l'esprit du docteur. Une chose qui paraissait idiote, mais qui l'avait préoccupé.

La porte battit derrière Janet ; elle passa sur la véranda et s'installa dans la chaise longue.

— « C'était Martha Anderson, » dit-elle.

Le Docteur gloussa en lui-même. Martha vivait tout juste cinq portes plus loin, elle voyait Janet une douzaine de fois par jour, et il fallait encore qu'elle téléphone !

— « Que voulait Martha ? » demanda-t-il.

Janet se mit à rire.

— « Elle avait besoin d'aide pour ses petits pains. »

— « Quoi, ses célèbres petits pains ? »

— « Oui. Elle n'arrivait absolument pas à se rappeler la quantité de levure nécessaire. »

Le Docteur se mit à rire doucement.

— « Et c'est avec ces petits pains qu'elle gagne tous les prix à la foire du comté ! »

Janet dit sèchement :

— « Ce n'est pas si drôle, Jason. On oublie facilement ces choses. Elle fait beaucoup de pâtisserie. »

— « Oui, je suppose que tu as raison, » dit le Docteur.

C'était l'heure de rentrer, se dit-il, et de commencer la lecture de son journal. Et pourtant il n'en avait pas envie. Il était si agréable de rester là, sans rien faire. Et pendant si longtemps, il n'en avait pas eu la possibilité.

Mais il pouvait se le permettre dorénavant, bien sûr, parce qu'il était

vieux et près d'être usé ; mais un jeune docteur, débutant à peine, ne pouvait se le permettre. Aux Nations Unies, on parlait d'inviter tous les corps législatifs à envisager des subsides médicaux pour permettre aux docteurs de poursuivre leur tâche. Car on aurait encore besoin d'eux, même après la disparition de toutes les maladies.

Il ne fallait pas laisser leurs rangs s'éclaircir, car on aurait encore grandement besoin d'eux en nombre d'occasions.

Des bruits de pas résonnaient dans la rue : soudain ils s'avancèrent dans l'allée.

Il se redressa dans son fauteuil.

C'était peut-être un patient qui venait le voir, sachant qu'il serait chez lui.

— « Mais, » fit Janet considérablement surprise, « c'est Mr. Gilbert. »

C'était Gilbert La Frime, en effet.

— « Bonsoir, toubib, » dit La Frime. « Bonsoir, Mrs. Kelly. »

— « Bonsoir, » dit Janet en se levant.

— « Vous n'avez pas besoin de partir, » lui dit La Frime.

— « J'ai à faire, » dit-elle. « J'allais justement rentrer. » La Frime gravit les marches et s'assit sur la chaise longue.

— « Belle soirée, » déclara-t-il.

— « En effet, » dit le docteur.

— « Jamais vu de plus beau printemps, » dit La Frime, tournant autour du sujet.

— « C'est ce que je me disais, » dit le docteur. « Il me semble que jamais les lilas n'ont été si embaumés. »

— « Docteur, » dit La Frime, « j'ai idée que je vous dois un tas d'argent. »

— « Tu m'en dois... »

— « Vous avez une idée du total ? »

— « Pas la moindre, » lui dit le Docteur. « Je n'ai jamais pris la peine de l'inscrire. »

— « Vous pensiez que c'était perdre votre temps, » dit La Frime. « Vous pensiez que je ne paierais jamais. »

— « Quelque chose comme ça, » admit le docteur.

— « J'ai là trois cents dollars. Vous pensez que ça peut suffire ? »

— « Oh ! je me serais contenté de beaucoup moins, La Frime, » dit le docteur.

— « Dans ce cas, nous sommes quittes. Il me semble que trois cents dollars, c'est honnête. »

— « Puisque tu le dis, » dit le docteur.

La Frime sortit son portefeuille, en extirpa un rouleau de billets et les tendit. Le docteur les prit, les plia et les fourra dans sa poche.

— « Merci, La Frime, » dit-il.

Et tout à coup il éprouva un sentiment bizarre, comme s'il y avait eu quelque chose qu'il aurait dû savoir, quelque chose qu'il aurait dû être capable de toucher du doigt.

Mais malgré ses efforts, il ne put deviner ce que c'était.

La Frime se leva et traversa la véranda en direction des marches.

— « A un de ces jours, » dit-il.

Le docteur fut brutalement ramené dans la réalité.

— « Entendu, La Frime. A un de ces jours. Et merci. »

Immobile dans son fauteuil, il écouta La Frime s'éloigner par l'allée ; puis ses pas décrurent et s'éteignirent dans la rue.

Il se prépara à rentrer pour lire son journal.

Mais, selon toute vraisemblance, ce n'était que pure bêtise. Il n'aurait, probablement, plus jamais besoin d'apprendre quoi que ce soit dans les revues médicales.



Le docteur repoussa le journal et se demanda ce qui lui arrivait. Il lisait depuis vingt minutes, et n'avait *rien enregistré.* Il n'aurait pu répéter un seul mot de ce qu'il venait de lire.

Trop ému, se dit-il. Trop excité par l'Opération Kelly !

Et de nouveau, il se souvint exactement.

Comment il avait expérimenté le vaccin à Millville, puis était allé voir l'association médicale du comté ; et comment les médecins du comté, après de légères moqueries et un lourd scepticisme, avaient fini par être convaincus. Et de là, la nouvelle était parvenue à l'état, puis à l'A.M.A.

Et finalement ce grand jour aux Nations Unies, lorsque l'extra-terrestre était apparu devant les délégués et lorsque lui, en personne, avait été présenté — et lorsque le grand homme de Londres s'était levé pour suggérer que le projet ne saurait être nommé autrement que Kelly.

Un moment de fierté, se dit-il — et il tenta de rappeler à lui cette fierté, mais le cœur n'y était pas. Jamais plus dans sa vie il n'éprouverait ce genre d'orgueil.

Il était redevenu un simple médecin de campagne qui essayait de rattraper, tard dans la soirée, les lectures qu'il ne trouvait jamais le temps de faire.

Mais ce n'était pas absolument exact. Il avait à présent tout le temps voulu.

Il replaça le journal sous la lampe et se remit en devoir de lire.

Mais il ne progressait que très lentement.

Revenant en arrière, il relut complètement un paragraphe.

Et cela n'aurait pas dû se produire, se dit-il.

Ou il se faisait vieux, ou ses yeux faiblissaient, ou bien il était parfaitement stupide.

Et là se trouvait le mot — la clé de cette chose qu'il aurait dû pouvoir toucher du doigt.

Stupide !

Pas vraiment stupide, probablement. Peut-être simplement un peu lent. Pas moins intelligent, réellement, mais moins fin et moins vif qu'il n'avait été. Moins rapide à saisir.

Martha Anderson avait oublié la quantité de levure à incorporer dans ses fameux petits pains qui gagnaient tous les prix.

La Frime lui avait réglé ses honoraires, et connaissant l'échelle des valeurs habituelles de La Frime, c'était pure stupidité. Comme il n'aurait sans doute plus jamais besoin d'un médecin, la réaction intelligente eût été, pour La Frime, d'oublier purement et simplement sa dette. Après tout, il n'aurait pas eu de mal : il l'avait oubliée jusqu'à ce soir.

Et l'extra-terrestre avait dit quelque chose, en son temps, qu'il avait pris pour une plaisanterie.

— « Ne craignez rien, » avait dit l'étranger, « nous guérirons toutes vos affections. Y compris, sans doute, certaines que vous ne soupçonnez pas. »

Et si l'intelligence était une maladie ?

Il était difficile de la considérer comme telle.

Et pourtant, quand une race, comme l'Humanité, était tellement obsédée par l'intelligence, on pouvait classer cette dernière dans les maladies.

Quand elle se mettait à galoper frénétiquement comme elle l'avait fait au cours des cinquante dernières années, quand elle empilait progrès sur progrès, technologie sur technologie, quand elle courait si vite que l'homme s'essouflait, alors c'était peut-être une maladie.

L'esprit moins délié, pensa le Docteur. Moins rapide à saisir la signification d'un paragraphe bourré de terminologie médicale — forcé qu'il était d'aller un peu plus lentement pour le faire pénétrer dans sa pensée.

Et était-ce vraiment un mal ?

Certains des gens les plus stupides qu'il avait connus, se dit-il, avaient été des plus heureux.

Et, alors qu'on ne pouvait en tirer la preuve d'un plan d'abêtissement, ce pouvait être au moins un acte en faveur de l'humanité harassée.

Il repoussa de nouveau son journal et contempla la lampe.

L'effet serait d'abord ressenti à Millville, puisque Millville avait été le projet-pilote. Et dans six mois il serait ressenti par le monde entier.

Jusqu'où s'étendrait cet effet ? se demanda-t-il... car *là* se trouvait la question vitale, tout compte fait.

L'humanité serait-elle simplement un peu moins intelligente ?

Reviendrait-elle aux balbutiements ?

Ou jusqu'à l'état simiesque ?

Il n'y avait aucun moyen de le prévoir...

Et pour tout arrêter, il lui suffisait de saisir son téléphone.

Il resta assis, glacé par la pensée que l'Opération Kelly devait être arrêtée, peut-être — et que l'Homme devrait retourner à son destin de mort, de souffrance et de misère.

Mais les extra-terrestres, songea-t-il... Les extra-terrestres ne laisseraient pas aller la chose trop loin. Quels qu'ils fussent, ils étaient honnêtes, pensait-il.

Il n'y avait peut-être pas eu de compréhension à la base, pas de rencon-

tre des esprits, et pourtant il y avait eu un terrain commun — le simple terrain de la compassion pour les aveugles et les estropiés.

Mais s'il se trompait, s'interrogea-t-il — si les extra-terrestres se proposaient de limiter les pouvoirs d'auto-destruction de l'Homme même si pour cela ils allaient le réduire à une stupidité abjecte... quelle était alors la réponse ? Et si le plan consistait à amollir l'Homme avant une invasion ?

Toujours assis dans son fauteuil, il sut.

Il sut qu'il ne pouvait rien faire, quelles que fussent ses chances d'avoir raison.

Il réalisa qu'il n'était pas qualifié pour être juge en cette matière, qu'il avait l'esprit trop rempli de préjugés, et qu'il ne pouvait pas se modifier.

Il était médecin depuis trop longtemps pour arrêter l'Opération Kelly.

(Traduit par P. J. Izabelle.)

Asmodaï ou Le piège aux âmes

par JEAN-LOUIS BOUQUET

Le fantastique paysan constitue l'une des traditions de notre littérature. Au XIX[e] *siècle* « La mare au diable » *de George Sand, entre les deux guerres des romans comme* « Pont-Egaré » *ou* « Danse à l'ombre » *de Pierre Véry, de nos jours les romans de Claude Seignolle (en particulier* « La Malvenue »), *rentrent dans cette tradition. C'est que l'atmosphère campagnarde a longtemps été envahie de sortilèges ; toutes les campagnes de France gardent leurs légendes et ont eu leurs sorciers et autres jeteurs de sorts. Jean-Louis Bouquet, dont l'art est de puiser aux sources du surnaturel, nous restitue ici cette atmosphère d'un temps révolu. Ce récit haut en couleurs, aux péripéties envoûtantes, est issu d'un recueil aujourd'hui épuisé, consacré à plusieurs figures de démons sous le signe de la lettre A. Deux nouvelles de ce recueil avaient déjà été reprises par nous :* « Alouqa ou La comédie des morts » *(n° 43 de* « Mystère-Magazine ») *et* « Assirata ou Le miroir enchanté » *(n° 83 de* « Fiction ») (1).



A la mémoire du dessinateur L. R.

L'ÉTERNEL Satan est pris de fringale à la vue des âmes les plus maigrelettes. Ainsi peut s'expliquer la rage avec laquelle il pourchassa le pauvre Jean-Marie Merlou, simple garçon de ferme à Saint-Léger-sous-Beuvray.

L'histoire du Jean-Marie, conservée sous les toits du Haut-Morvan, fait songer aux légendes des âges révolus. Pourtant, à en croire les conteurs, les événements ne sont pas si lointains ; ils ont eu pour témoins des yeux encore ouverts.

Et certes l'aventure exhale, en nombre de ses détours, l'odeur d'une époque assez proche, mal refroidie. Ce Jean-Marie est un gaillard qui a lu les vies des savants fameux dans un livre illustré, et aussi le « *Robinson Suisse* ». Autour de lui, les puissances diaboliques n'apparaissent pas dans

(1) Autres nouvelles de Jean-Louis Bouquet dans « *Fiction* » : « *La preuve* » (n° 3), « *Les filles de la nuit* » (n° 13), « *Caacrinolaas* » (n° 17), « *Laurine ou La clé d'argent* » (n° 83).

un équipage princier, avec cornes, habits rouges ou pieds fourchus ; elles ne répandent point une odeur de soufre ; elles ont prudemment sacrifié à l'humeur d'un siècle où l'on commençait à canaliser les prodiges, tant à la manière des spirites qu'à celle de Charcot.

De nos jours, les Morvandiaux — surtout ceux des bourgades — se donnent comme de bons sceptiques, finement débarbouillés de leur religion, férus de quelque député socialiste ; mais devant une vache malade, chacun hésite entre les soins du vétérinaire et ceux du guérisseur d'Arleuf, qui connaît tant de secrets ; et ce même guérisseur, on n'aime pas à le voir rôder sans raison autour d'une ferme ou d'un champ : on ne croit plus aux sorts, bien sûr, mais enfin l'on n'aime pas ça.

L'existence contemporaine d'un Jean-Marie Merlou n'aurait rien d'absolument invraisemblable au milieu de ces forêts. Toutefois, sur les lieux que le récit désigne de la manière la plus formelle, les indigènes se montrent évasifs ; certains se croient moqués et sont pris de colère ; d'autres vous citent une vieille fille qui serait la sœur cadette de la Thérèse, l'héroïne de l'affaire, mais ils ne savent plus si elle réside à Cercy ou à Corbigny.

Dans cette incertitude, il nous faut encore constater que la collecte des souvenirs, si abondante sur d'autres points, ne nous livre à peu près rien, quant à l'aspect physique du Jean-Marie. Imaginons simplement un robuste gars de dix-neuf ans — la mauvaise inspiration lui étant advenue à cet âge. Et puisqu'il va surgir au milieu d'une grande foire du pays, revêtons-le à tout hasard du costume que personne ne porte plus à présent, hormis les vieux, mais qui était de rigueur voici moins de trente ans à l'occasion de ces solennités : le feutre noir et rond, le col blanc roide, et l'ample blouse de toile rèche.

Donc, le Jean-Marie se rendait à Château-Chinon pour la foire de septembre ; son oncle malade l'avait chargé d'y conduire deux gros coissots — (ainsi, là-bas, nomme-t-on les cochons). Il y a sept lieues entre Saint-Léger et Château-Chinon, et une route pire que vingt bossus, mais le garçon, qui disposait de la voiture de la ferme et d'un vigoureux cheval, était parti longtemps avant l'aube ; cette foire valait le voyage, on y trouvait de bons prix.

Trop novice pour la vente, Jean-Marie ne devait s'occuper que du transport. Le Montillot, un ami de l'oncle, l'attendait à l'arrivée, et se réservait les marchandages, lesquels exigent des ruses et une patience de brigand, si l'on ne veut point être roulé par plus brigand que soi.

Jean-Marie n'appréciait guère ces discussions, car il était un mauvais paysan, un distrait, un rêve-tout-debout. Il se préparait donc à une journée sans joie. Mais à peine entré en ville, il aperçut le Montillot souriant comme moine après carême : « Hé, Jean-Marie, tes coissots sont tout vendus ! » Le bonhomme avait entortillé un marchand de Nevers et, sur le vu des porcs, le marché fut bâclé en cinq minutes.

Quand le Montillot eut topé et payé la goutte à l'acquéreur, il dit au Jean-Marie :

— « Ma foi, je pensais ben manger un morceau avec toi ; mais puisque te voici débarrassé de tes bêtes, il vaut mieux que j'aille retrouver le

père Péchon, qui est venu d'Ouroux tout exprès pour me parler de son fermage. »

Jean-Marie ne songea pas à repartir tout de suite : il devait laisser à son cheval quelques heures de répit et s'en fut, désœuvré, à travers le champ de foire. Il gravit le Champlain, dont on ne saurait dire, aujourd'hui encore, si c'est un carrefour, un boulevard ou une piste pour toboggans, tant ce lieu manque d'aplomb et de régularité : toute la ville est ainsi disloquée à flanc de côte, et couronnée par un escarpement chauve, d'où l'on découvre à l'infini la sombre tempête des monts et des bois.

Le Champlain, d'ordinaire si désertique, était ce jour-là recouvert d'un tapis blanc, épais et vivant : l'assemblée des bœufs, des bœufs nivernais, bien tranquilles sous le soleil, et que l'irritante poussière des mouches ne parvenait pas à tirer de leur quiétude. Les maquignons circulaient à travers le bétail, sans hâte, sans éclats de voix : cette cohue était sobre de bruits.

Le vacarme commençait un peu plus haut, aux abords du faubourg de Paris ; là, c'était le grouillement rose des cochons de toutes tailles, les petits enfermés dans des parcs et plus jacassants qu'oiseaux en volière, toujours prêts à faire scandale dès qu'un amateur les empoignait.

Jean-Marie se lassa vite : il n'avait aucune passion pour les bêtes ; il redescendit, se dirigea vers l'ancien Cours Ambroise, où se tenaient les marchands à la bricole, vendeurs de gros linge, de mercerie, de colifichets. Le flâneur se demanda s'il achèterait du ruban pour l'offrir à Thérèse, sa cousine, mais il ne trouva aucune des nuances qu'elle aimait ; et puis, pour d'autres motifs, le cadeau risquait de faire long feu.

Ce fut alors que, se détournant, le gars aperçut le Biscancard ; il n'avait pas rencontré ce vieux chenapan depuis des mois, mais il reconnaissait bien ses énormes moustaches flottantes à la cosaque, sa sacoche débordante et sa jambe torse.

Le Biscancard écoulait indifféremment des chapelets, des baumes, des herbes-fées, des porte-bonheur, de petits livres farces et d'autres plus singuliers, des dés à jouer et de la poudre à punaises. Son commerce, roulé de bourg en hameau, semblait précaire, mais le vieux y joignait des industries clandestines. Un charlatan, selon les uns, un fraudeur, d'après les autres. Point de logis avoué, ni même de nom : *Biscancard* est un sobriquet, cela veut dire : tordu. En tout cas, un bon vivant, et fort à son aise ; au fond de ses poches sordides grouillaient les pièces blanches.

Jean-Marie avait forte envie de l'interpeller, pour lui reprocher une menue filouterie commise à son préjudice. Mais il fut intimidé par la présence d'un tiers personnage, en grande conversation avec le Biscancard.

Plus exactement, ce tiers parlait seul, et le colporteur l'écoutait, pensif, le regard à cent lieues. Jean-Marie, guettant la minute propice pour aborder son homme, observait du même coup l'inconnu, chez lequel il découvrait une particularité : un certain air de famille avec le Biscancard lui-même, bien que ce dernier fût pourvu d'une trogne généreusement colorée, tandis que le visage de l'autre se distinguait par une pâleur quasi-repoussante.

A plusieurs reprises, le discoureur blême fixa Jean-Marie avec une telle

impatience que le gars crut l'avoir irrité en le lorgnant ainsi et, découragé, quitta la place : tout bien réfléchi, qu'eût-il pu dire au Biscancard ? Son grief était de ceux qui ne se plaident point en public, une dupe ayant toujours les rieurs contre soi.

Jean-Marie, sentant la faim, entra dans une auberge déjà bondée, demanda une chopine : il avait apporté pain et fromage. Tout en mangeant, assis sur un coin de banc, indifférent aux coups de gueule et aux bouffées des pipes, il voyait ses idées prendre un tour déplaisant ; la rencontre du Biscancard y était pour quelque chose.

Le garçon se disait que son amour pour la Thérèse lui avait valu déjà bien des déboires, et le mènerait encore à de plus grandes peines. Quelle folie le poussait donc ?



Jean-Marie était natif de Villapourçon ; à l'âge de quatre ans, il avait perdu coup sur coup père et mère. Son oncle, le fermier de Saint-Léger, l'adopta bravement et l'éleva comme s'il avait été son propre fils : du moins pendant les premiers temps.

Jusqu'à l'adolescence, Jean-Marie put se croire l'égal de sa cousine Thérèse. Comme elle, on l'avait conduit à l'école, vêtu d'habits propres et, dans ses largesses, la tante ne lui avait fait tort ni d'un bonbon, ni d'un baiser. Bien sûr, aux heures de liberté, il devait donner un coup de main aux gens de la ferme, mais Thérèse n'était pas davantage épargnée.

A l'école, le gars fut distingué par son maître et cité en exemple. On lui confiait de beaux livres à cartonnages dorés qu'il lisait le soir, au coin du feu. Thérèse, plus indolente, revenait avec de mauvaises notes ; les parents la grondaient, affectaient de prôner les mérites de son cousin, et la fillette se trouvait encore bien heureuse d'être admise auprès de Jean-Marie, pour admirer les images de ses livres.

Les enfants ayant pris de l'âge, tout changea. Le fermier jugea son neveu désormais assez solide pour travailler aux champs, le retira de l'école. Une timide remarque de l'instituteur, qui eût voulu cultiver ce bon sujet, n'obtint qu'un gros rire : « Point n'est besoin de connaître tous les rois de France pour déterrer les treuffes » (les pommes de terre).

La Thérèse devenait une beauté. On s'accorde à dire qu'elle avait des cheveux très noirs, un teint bis et des yeux comme deux soleils sombres ; bien que le Morvan soit terre gauloise, il est fréquent d'y découvrir de ces créatures brunies par on ne sait quel souffle du sud. Jean-Marie ressentit un coup à lui briser la poitrine, lorsqu'un soir il surprit Thérèse accordant un baiser à un autre jeune homme : sans bien s'en douter, il était fou d'elle depuis longtemps.

A Saint-Léger, on répétait couramment que Thérèse recevrait quatre hectares en dot, à quoi s'ajoutaient les espérances. Jean-Marie n'avait pas une chemise à lui ; dans ce pays où tout se compte, il ne pouvait prétendre au mariage avec sa cousine ; l'oncle et la tante l'aimaient bien, mais voulaient pour leur fille un parti sérieux : et le rival en était un.

Notre gars ne manqua pourtant aucune des maladresses traditionnelles : il joua son va-tout auprès de la Thérèse, qu'il croyait facile à émouvoir, mais fut accueilli par une risée. Comme il persévérait, la jeune fille passa de la gaîté à l'impatience : un triste jour, le fermier prit son neveu à part et le remit à sa place, avec les mots qu'il fallait.

Jean-Marie bouda, sans se résigner. Le prétendant de Thérèse avait dû partir, appelé par le service militaire : « Bon débarras ! La cousine est oublieuse ; il ne s'agit que de rentrer en faveur. » Justement, une mauvaise fièvre terrassa l'oncle, et cela au plein des récoltes. Le gars, zélé comme un caniche, fit telle besogne qu'un jour sa tante lui dit :

— « Vrai, Jean-Marie, je suis ben contente de t'avoir ; si le maître venait à manquer, je ne me sentirais point toute seule. Je ne veux point diminuer les hommes de louée, mais enfin rien ne vaut la famille. »

Le compliment eut des conséquences funestes. Le Jean-Marie se crut élevé de plusieurs échelons, hasarda de nouvelles avances auprès de la Thérèse, et prit peut-être ses moues pour des sourires. Un dimanche, entraîné par un camarade, il fit quelques stations dans les cabarets de Saint-Léger, regagna la ferme sans avoir toute sa tête à lui. Le soupirant de sa cousine se trouvait là, en permission : pour un mot, au sujet de la fille, les gaillards s'échauffèrent et eurent une querelle chargée d'horions. Thérèse fut outrée.

L'oncle, instruit de l'algarade, manda Jean-Marie à son chevet et lui infligea une admonestation plus meurtrissante que la première ; il lui rappela sa condition, qui était celle d'un parent pauvre, et pour tout dire d'un valet de ferme un peu trop gâté. « Si tu t'avises encore de jeter les yeux sur Thérèse, je te montrerai la porte, tout neveu que tu sois ! » Il y avait là, de la part du fermier, une grande ingratitude, après le dévouement marqué par le Jean-Marie ; mais le vieux croquant ne partageait pas toutes les idées de sa femme, et peut-être éprouvait-il les hargnes d'un homme trop prestement porté en terre.

Après cette semonce, le gars eut bien envie de faire son baluchon ; mais une atroce sujétion le retenait, il ne se sentait pas la force de s'éloigner de Thérèse. Il avala affront sur affront, la cousine ne cachant plus sa mésestime et affectant à son égard un silence méprisant.

Durant des nuits entières, Jean-Marie, sans pouvoir fermer les yeux, s'accordait des revanches imaginaires. Parfois, il voyait les champs ravagés par la grêle, le bétail frappé par une épidémie et, pour finir, la ferme dévorée par le feu : alors, tandis que le vieux se lamentait devant certain coffre anéanti, lui, Jean-Marie, sauvait la Thérèse des flammes et savourait la pesée du beau corps entre ses bras. En d'autres moments, il se trouvait sur mer, un caprice inexpliqué de l'oncle ayant fait émigrer la famille ; une tempête anéantissait le navire et, après les péripéties ordinaires des naufrages, tout le monde se retrouvait dans une île déserte où l'argent ne comptait plus ; Jean-Marie devenait un prométhée, lui seul possédant la connaissance du feu, des bêtes farouches et des fruits multicolores.

Car il demeurait fier de ses lectures, imprégné d'une science enfantine, au point de construire des rêves encore plus saugrenus, du goût de celui-

ci : il découvrait dans le ciel d'étranges mouvements d'étoiles et les signalait à l'instituteur, qui écrivait aussitôt à l'observatoire de Paris. Peu après, Jean-Marie était appelé dans une assemblée d'astronomes, félicité par Monsieur Leverrier (il ignorait si celui-ci était vivant ou mort) et doté d'une bourse de deux mille louis ; de plus, on lui promettait une statue. A son retour à Saint-Léger, les gens de la ferme l'accueillaient le front dans la poussière et sa cousine pleurait de honte de l'avoir méconnu.

Lorsqu'il était émoustillé par le vin — ayant pris, si jeune, le goût de boire — il allait jusqu'à confier ces fichaises à son ami de cabaret sur un ton mi-drôle, mi-sérieux. Le copain, un nommé Gaufriot, un bon à rien qui passait pour avoir éprouvé des ennuis du côté de Lormes, donna son avis :

— « Tu te rends malade pour cette fille. Quand on souffre ainsi d'amour, on ne doit cracher sur aucune médecine. A ta place, je demanderais conseil à un vieux malin comme le Biscancard. »

Lorsqu'il avait, pour la première fois, pris garde au Biscancard, Jean-Marie était encore un gamin : battant les bois au pied du Mont Beuvray, il s'était mis en tête de visiter une lointaine pierre levée, dénommée le Clocher : là, il avait surpris le bonhomme en train de besogner, le nez contre le sol. Le Jean-Marie crut tout d'abord que l'autre posait des collets ; en l'observant mieux, il le vit tracer des signes, puis cueillir une plante, il l'entendit marmonner et, apeuré par ces manigances, s'enfuit sans demander son reste.

Depuis, il avait souvent revu le Biscancard vendant des drogues et des images aux commères de Saint-Léger. Le colporteur, plaisanté et vaguement haï par la plupart des hommes, possédait-il vraiment des « pouvoirs », ainsi que l'affirmaient les femmes ? Etait-on sûr qu'il eût ensorcelé une fille d'Anost, et charmé un loup qui ravageait le pays, du côté des Brenets ? En tout cas, la Mariotte du Croux disait sans se gêner qu'un sien vœu — sans doute un vœu trop noir pour être soumis à la Vierge — avait été exaucé grâce au Biscancard et à ses patenôtres.

Un garçon comme le Jean-Marie n'était pas foncièrement prévenu contre ces merveilles équivoques. Ne trouvait-il pas de tout dans les livres ? A côté de sarcasmes voltairiens, il lui arrivait de découvrir, imprimées noir sur blanc, des histoires certifiées vraies et carrément inexplicables : on avait fait parler une tête coupée en présence du roi Charles IX ; à Nancy, une veuve possédée s'élevait dans les airs ; et le grand Descartes, si logicien fût-il, emmenait au long de ses voyages une poupée douée d'une vie énigmatique.

Le Biscancard étant venu à Saint-Léger, Jean-Marie guetta longtemps une occasion de l'aborder : il n'osait le faire trop ouvertement, craignant de devenir la pâture des loustics.

Le hasard le servit : dans un chemin bordé de taillis, presque au débouché de la ferme, il croisa le colporteur, qui allait probablement en maraude ; enhardi, le gars se lança. Les idées lui tournaient un peu ; il s'étonnait d'ouïr sa voix, comme venue d'ailleurs, s'épancher avec une précipitation sauvage : oui, il était amoureux, il voulait savoir s'il existait des secrets

pour mater les récalcitrantes, il ne reculerait point devant « les choses qu'il coûte cher de connaître ».

Après l'avoir toisé et jaugé, le Biscancard tira de sa sacoche une minuscule brochure :

— « Là-dedans, tu trouverais ce que tu cherches ; mais c'est un livre rare, crois-moi ! Il vaut deux louis, je te le laisserai pour moitié parce que tu as l'air malheureux. »

Jean-Marie ne possédait pas pareille somme sur lui, il dut convenir d'un rendez-vous à la nuit tombée. Il cassa sa tirelire, donna les vingt francs et, les yeux chauds, emporta la panacée...

Une misère ! Un grimoire de pacotille, vomi par quelque imprimerie besogneuse ! Que d'invocations sans queue ni tête ! Que d'opérations immondes ! Etait-il possible de sauver le bétail, de trouver des trésors ou de gagner une fille par ces procédés absurdes, et pour la plupart impraticables ? Comment se procurer les singulières *denrées* que nécessitaient ces belles cérémonies : herbes magiques, clous de cercueils, parchemins ? Jean-Marie haussait les épaules.

Il tâta néanmoins de cette basse cabbale : son mal était fort. Jamais le garde-champêtre ne devina pourquoi une main irrespectueuse avait découpé un carré de peau dans son tambour tout neuf ; pas davantage la femme du sacristain ne s'expliqua les motifs pour lesquels Jean-Marie, après lui avoir acheté un petit cierge, le fourra dans la poche intérieure de sa veste au lieu de le porter devant l'autel. Le gars s'était décidé à une expérience, séduisante en ce qu'elle contenait une conjuration aux astres : elle devait lui livrer toute fille, même la plus sage. Mais il eut beau inscrire le nom de Thérèse sur la peau volée (et au revers deux mots ahurissants : *Machidaël Bareschas*), puis invoquer à minuit, genou en terre et cierge au poing, la plus brillante étoile, enfin placer le talisman dans son soulier gauche, le charme demeura inopérant, et la cousine rebelle.

Dans un sens, Jean-Marie fut soulagé, car son oraison nocturne se terminait par un vague engagement envers des puissances inconnues : *Je promets de vous satisfaire*. Les satisfaire en quoi ? Beaucoup plus jeune, il avait entendu dire que de tels livres sont des pièges tendus aux âmes, et lu — il ne savait plus dans quel almanach ! — l'histoire d'un nommé Hans Schmidt qui, à Ingolstadt en Bavière, mit le diable à ses trousses par un exploit de ce goût. Son propre échec le rassurait : « Les douteurs ont raison. Tout cela n'est que grimaces. Le Biscancard ? Un tire-sous ! »

Mais, du même coup, plus d'espoir sur la Thérèse, décidément engouée du rival ! Jean-Marie ne pouvait se décider à la fuite qui, seule, eût été digne ; il était fixé là comme aiguille sur l'aimant. Et encore, pour rendre sa présence tolérable, il devait se faire petit, ne point relancer la belle. Le fermier, bien qu'égrotant, mal remis de sa grande fièvre, le tenait à l'œil, et le simple achat d'un ruban à la foire eût peut-être donné prétexte à quelque avanie, tant du père que de la fille.

⁂

L'horloge de l'auberge sonnait deux heures après-midi quand Jean-Marie reprit la route. Le cheval était dispos, on arriverait à Saint-Léger avant le souper.

Quel beau ciel ! Sitôt la ville dépassée, la calotte d'azur paraissait plus vaste, et distendue par le cercle des montagnes : le soleil rissolait la route, mais, au-delà des premiers tournants, la forêt levait ses cent mille bras, couleur de fin d'été.

Devant la voiture, le gars vit planer, à cinq pieds du sol, un fil d'argent oblique, un fil de la Vierge, que l'air poussait doucement. Signe de rencontre ! Quand le fil passe de droite à gauche, il donne un présage favorable ; dans le sens contraire, il devient funeste. Mais celui-ci était porté droit vers le Jean-Marie. Qu'en penser ? Le voyageur anéantit l'énigme, d'un coup de fouet.

Comme la route contournait une colline, apparurent les grosses roches de Montseaulnin, grisâtres, mouchetées par les bruyères ardentes, les fougères et les genévriers. Soudain, un homme assis, et presque dissimulé au milieu des herbes, se leva, héla le garçon qui, non sans stupeur, reconnut le Biscancard.

— « Ho ! Tu es de Saint-Léger, je crois ? Cède-moi quelques pouces de banquette, mon fils. Je vais de ce côté. »

L'audacieux affichait, derrière ses moustaches torrentielles, la mine la plus innocente. Jean-Marie tira sur les rênes.

— « C'est ben ! Montez... »

« Ainsi, j'aurai tout mon temps pour te chanter ma musique, vieux loup-vérou ! » ajoutait-il en-dedans de soi.

Tout en s'approchant d'un pas clopinant, le colporteur pestait contre la chaleur, les mauvais chemins et la clientèle avaricieuse.

— « Ces foires ne valent plus rien ; les gens deviennent bêtes. »

Il s'installa enfin, et le gars remit son cheval en marche.

— « Alors, Biscancard, vous m'avez reconnu ? »

— « Ma foi oui ; attends donc... »

Le bonhomme semblait faire un effort de mémoire.

« Je t'ai vendu du corricide... non, une chanson pour rire. »

— « Foutu voleux, vous m'avez vendu un plein sac de vent ! » cria Jean-Marie.

Et il éclata. Le marchand entendit de furieuses litanies ; mais il était probablement habitué à ces manifestations tardives, il ne perdait point contenance. L'air réfléchi, il hochait la tête, émettait des doutes.

— « Tu auras opéré gauchement ; ces choses-là sont subtiles. »

L'autre ne voulait plus s'en laisser conter, sa colère redoublait. Il prenait tous les bois d'alentour à témoin de ses rancœurs, tandis que l'attelage, à un train inusité, dévorait la route montante. Pour aller de Château-Chinon à Saint-Léger-sous-Beuvray, il faut quitter la vallée d'Yonne, escalader l'épine dorsale du Morvan, se faufiler entre les monts les plus hauts de la province et laisser souvent souffler les bêtes. Or, le Jean-Marie en avait encore à dire quand, au pied du Prénelay, les lacets de la route commencèrent à dévaler sur le versant de la Loire.

Le Biscancard s'était résigné, dédaignant de se défendre plus longuement. Le jeune homme, enfin à bout de reproches, se tut, et les claquements de sabots, les grincements des essieux déchirèrent seuls le silence. Déjà, les voyageurs avaient dépassé le lieu dit le Puits, où le chemin bifurque. Le colporteur, en s'ébrouant pour chercher sa pipe, fit tomber de sa sacoche une espèce de cordelette noirâtre qui s'accrocha au pied du Jean-Marie. Celui-ci, baissant les yeux, reconnut avec dégoût le cadavre d'une vipère fraîchement tuée. Il allait le jeter sur la route, mais le Biscancard saisit la bête morte, la renfonça dans sa cachette, en murmurant une phrase que le jeune homme entendit mal.

— « Vous dites ? »

— « Que je l'ai assommée tout-à-l'heure, au milieu des roches. »

— « Et pourquoi vous charger de cette ordure ? »

— « On peut tirer tant de choses d'une vipère : le cœur, la langue, la cervelle... fins ingrédients magiques !... Mais à quoi bon en parler ? Ce sont trop pauvres recettes pour ton bel esprit. »

Le Jean-Marie jeta sur son voisin un regard déconcerté.

— « Vrai, vous prêtez foi à cette cuisine ? »

— « Je ne veux point te répondre. C'est un louis que je t'ai demandé pour mon livre, c'est un louis que je vais te rendre. »

Le jeune homme, étourdi par cette largesse, reperdit l'usage de la parole.

Ils roulaient maintenant sur une route dégagée. A leur droite, au-delà d'un val, le Beuvray coiffait le paysage de son immense masse verte ; ce mont n'est pas le plus élevé de la chaîne, mais certainement le plus majestueux et le plus chargé de mystère ; sa cime velue, polycéphale, recèle une ville enfouie, une cité antérieure à la conquête romaine. On y montre une grande pierre, ancien autel sanglant et repaire de la Vouavre, la bête gardienne des palais souterrains. Ces lieux-là en imposent toujours aux Morvandiaux qui, au premier mercredi de mai, gravissent la montagne et vont faire leurs dévotions aux fontaines.

— « Tiens ! » reprit le Biscancard en désignant le géant sombre, « si ce vieux voulait parler ! Il en a vu... il en connaît, des secrets... »

La carriole longea le Poirier-au-Chien, qui est une ferme établie à une bonne lieue de Saint-Léger. Dans les parages, il y avait alors deux auberges. Le colporteur déclara qu'il n'irait pas plus loin : lorsqu'il passait dans ce canton, il logeait là à bien meilleur compte qu'au bourg.

— « Mais nous quitterons-nous sans trinquer, mon gars ? Tu m'as voituré, et je ne veux point, quoi que tu penses de moi, être un mauvais profiteux. A table, je te réglerai ma petite dette. »

Le Biscancard n'entra pas dans le débit, mais contourna la maison à grandes enjambées bancales. Jean-Marie, se laissant guider, se trouva sous des arceaux de lattis surchargés de vigne vierge : un guéridon rustique était planté là, face aux champs et aux pentes boisées.

— « Il faut ben jouir des derniers beaux jours. Hé, la Guerlotte ! Avez-vous encore du vin blanc de Tannay ? N'oubliez point de détacher le jambon, je me sens un estomac d'ogre. »

Jean-Marie commençait à s'inquiéter de ces dépenses ; l'autre n'était-il pas homme à s'esquiver le ventre plein ? Mais la cabaretière était habituée à de tels fastes, car elle répliqua :

— « Et que diriez-vous de bons crâpiaux, Biscancard ? Je sais que vous les aimez, et j'ai de la pâte toute prête. »

Les crâpiaux ne sont pas, comme on le pourrait croire, de dégoûtants animaux, mais des crêpes de blé noir.

— « *Nous mangerons* les crâpiaux ensuite ! Car tu vas casser la croûte avec moi, fils ! Ne proteste point : à ton âge, on est toujours affamé. »

La cabaretière avait à peine tourné le dos que le colporteur fourra, dans la main de Jean-Marie, vingt francs de bon aloi.

— « Chose promise... »

Le garçon en était presque penaud :

— « Mais il faudrait vous rendre le livre. »

— « Tu as le temps ! »

— « Je ne pourrai point : dans mon dépit, je l'ai jeté au feu. »

Le Biscancard éleva son regard, ainsi qu'un vrai martyr :

— « Tant pis ! Garde l'argent... Ça me fait plaisir de te le rendre ; je t'expliquerai pourquoi. »

L'hôtesse leur apporta de belles tranches de jambon, et du saucisson dur. Ils mangèrent, dans des assiettes à rébus, et le colporteur fit pétiller le petit vin de Tannay.

Sa première fringale passée, le bonhomme contemplait son jeune hôte avec une tendresse insolite.

— « C'est Jean-Marie que tu t'appelles ? Eh ben, Jean-Marie, conte-moi encore une fois comment tu t'y es pris, avec ton cierge et ton talisman... L'affaire me tourmente... »

Sans enthousiasme, le gars s'exécuta ; le Biscancard écoutait, les yeux mi-clos, en connaisseur. Quand le récit fut terminé, il esquissa une moue qui pouvait signifier beaucoup de choses profondes.

— « Bon ! Et si la fille désirée s'était tout-à-coup présentée à toi, sous les étoiles, n'aurais-tu point été en désarroi, Jean-Marie ? »

— « En désarroi ? Cré nom ! »

— « Ne fais point le faraud ! Songe qu'en un tel moment, la fille est sans âme, le charme l'en a privée. Il faut à l'envoûteux un cœur solide pour l'embrasser ainsi défaite : et s'il perd volonté, gare ! La force se retourne ; un coup à demeurer fous tous deux ! »

— « Sans âme ? » dit le Jean-Marie.

— « Allons, tu étais mal préparé, il vaut mieux que ta cérémonie soit demeurée blanche. »

— « Sans âme ? » répéta le Jean-Marie.

— « On ne doit point trop exiger ! » répondit doucement le Biscancard.

Le gars demeurait consterné, comme si la Thérèse lui était réellement apparue en démence. Le colporteur tira tout-à-coup de sa poche un très petit cahier à couverture verdâtre, qu'il posa sur la table. En même temps, il saisit la main gauche de Jean-Marie, l'étendit à plat sur l'objet, et emprisonna le tout sous ses gros doigts. On eût dit un escamoteur préparant

un tour ; son regard s'attachait à celui du jeune homme, impressionné par ces préparatifs subits.

— « Pense à celle que tu aimes ! »

Les mains du Biscancard couvaient toujours celles du Jean-Marie. Enfin, le vieux relâcha son étreinte, ramassa le carnet. Il semblait satisfait de l'épreuve.

— « C'est pourtant vrai que je sens en toi une puissance. Si tu voulais vraiment... »

Il n'acheva pas : l'air soucieux, il se mouchait. Le Jean-Marie redevint circonspect.

— « Le plus vrai, c'est que Thérèse n'est pas venue ! N'espérez point me faire écouter d'autres bourdes. »

Sans se formaliser, le Biscancard sourit. Son regard vague — vague ainsi qu'il l'avait été à la foire, alors qu'il écoutait l'inconnu pâle — pourchassait quelque ancien rêve.

— « Une fille ! Moi aussi, c'est pour une fille que j'ai commencé. C'est toujours une fille qui nous mène... »

La Guerlotte apporta les crâpiaux, et le colporteur redemanda une bouteille. La curiosité du Jean-Marie était appâtée, elle fit jour à travers un persiflage.

— « Vous en avez obtenu beaucoup, des filles, par ces moyens ? »

— « Oui, mon fils ! Et de jolies ! Et de fières ! »

— « Si j'ai la puissance, comme vous dites, pourquoi votre livre ne m'a-t-il servi de rien ? »

— « Crois-tu qu'il serait juste de posséder tous les bonheurs pour un louis ? Et même pour dix ? Et même pour dix mille ? »

— « Ah ! Vieux farceur, vous avouez ! »

Le Biscancard donna sur le guéridon un tel coup de poing que le bois gémit.

— « J'avoue quoi ? Je te dis que ces choses-là ne s'échangent point contre argent. *Elles veulent être données.* Et peut-être ben que je te les donnerai. »

Le gars cligna de l'œil.

— « Vous les vendez quelquefois ! »

— « Faut vivre ! Et tant pis pour les curieux ! Remarque ben que ton bouquin n'était point sans valeur. Mais les vérités ne s'y trouvaient point écrites tout clair. Chacun des mots cachait un double sens, qu'il s'agissait de connaître. Un chevreau n'était point un chevreau, et le mercure n'était point du mercure. Tu as voulu faire de la magie, pauvre Jean-Marie, mais as-tu seulement versé le sang ? »

— « Le sang, Biscancard ? »

— « Est-il de vraie magie qui n'exige un peu de sang ? Je le vois ben : tu as manœuvré comme un conscrit, sans connaître les bons mots de passe. »

— « Un livre écrit à rebrousse-poil, ce n'est guère honnête. »

— « Il y a nécessité à tout. Les gens qui ont tâté de cette science sont méfiants, ils savent qu'il faut mettre la flamme à l'abri. Regarde ce mar-

ronnier, en face. Pourquoi ses marrons sont-ils enrobés d'une écorce piquante, et puis encore d'une autre, noire et dure ? C'est qu'il leur est difficile de gagner la bonne terre. »

— « Vous parlez comme évangile ; on n'en saisit miette. »

— « Le marronnier sème de pleines tonnes de marrons pour arriver à en planter un. Depuis quarante ans que je cours les routes, j'ai peut-être vendu deux douzaines de grimoires comme le tien : tous les acheteux sont revenus me chanter leur chanson ; ils avaient lu et ça leur suffisait. Pas un n'avait poussé jusqu'à l'essai, ou s'ils l'avaient fait, ils étaient trop petites gens pour s'en vanter. La magie, mon fils, n'est point à l'usage de ces culs-serrés. »

Le vieux reprit la main du Jean-Marie, l'étreignit avec une espèce d'exaltation.

« Tu es le selu que j'aie entendu me conter son premier voyage dans la nuit, le seul gars au cœur solide qui me dise avoir fait le chemin en conscience et cherché la porte. Je t'ai écouté crier ta rage deux heures durant ; je riais au dedans de moi, je me répétais : Voici pour une fois le bouquin tombé en terrain propice ; il a produit tige verte, à quoi il ne manque plus que la saine lumière du soleil. Jean-Marie tu es l'homme que je cherche. »

— « Et pourquoi cherchez-vous un homme ? »

Le Biscancard ressortit son cahier, ce qui ranima la méfiance de l'autre.

« Je vous vois venir ! Pour ce livre-ci, ce sera un double louis, hé ? »

— « Crée tête de bois ! Je te répète que les grands secrets se donnent. Les vendre, ce serait perdre le pouvoir. »

D'un index déférent, le bonhomme avait ouvert la couverture en vélin usé, sombre comme cornichon. Les pages intérieures étaient tout de peau, couvertes de lignes manuscrites roussies ; des taches de moisissure étalaient sur ces feuilles leurs caprices géographiques. L'écriture à la plume se parait d'une dignité étrange, qui frappa Jean-Marie.

« Ce livre, » dit le Biscancard, « n'est point comme l'autre un simple mémoire de recettes. De soi-même, il contient une vertu et il accorde *les pouvoirs,* en ce que l'on y trouve une invocation unique, et aussi parce qu'il est *transmis* de toute ancienneté, conjoignant des forces. Il m'a été donné, il m'a servi ; je puis le donner, il peut servir à un autre. »

— « Que deviendrez-vous, privé de ce beau bréviaire ? »

Le colporteur agita ses grosses moustaches, d'un air assuré — presque trop assuré.

— « Après tant d'années d'expérience, je saurai m'en passer. »

— « Et c'est à moi que vous faites l'offre ? »

— « A toi ! »

— « Pourquoi me portez-vous intérêt ? Vous me connaissez à peine. »

— « Que tu es méfiant ! Sache donc que chaque initié doit choisir son successeur, c'est de tradition. Les gens de ta tournure deviennent rares A toi le *don,* pourvu que tu le veuilles ! »

A l'approche de la cabaretière, qui apportait un fromage et se préparait à bouchonner la table, le Biscancard changea brusquement de conversation.

— « Je ne sors point de là : cette foire de Château-Chinon périclite. Je me suis battu les flancs quatre heures durant, sans trouver oreille ouverte. »

— « Hé ! » répliqua Jean-Marie, « vous étiez vous-même tout occupé à écouter un bavard. »

— « Un bavard ? »

— « Cet homme qui ne cessait de vous prêcher. Je vous ai vus tous deux, près de la Porte d'en-bas. »

— « Je t'ai vu, moi aussi, et je me disais : Pourquoi ne me donne-t-il point le bonjour ? Mais j'étais seul. »

— « Alors, nous nous serons rencontrés deux fois, sans le savoir. Quand je vous ai aperçu, je vous aurais hélé si cet homme ne s'était trouvé là. Quelle drôle de tête il avait. Blanche comme plâtre ! »

Le vieux entra dans une rage incompréhensible.

— « Un homme blanc ? Ce n'est pas vrai, nom de nom ! Point d'homme blanc ! Je suis demeuré seul, seul. »

— « Gare les assiettes ! » dit la femme. « Vous lancez des coups de couteau à fendre la faïence ! »

— « J'aurai donc eu la berlue ! » ajouta de bonne grâce le gars qui pensait : « Il a ses raisons. Peut-être une relation trop laide pour être avouée ! »

— « Guerlotte, servez-nous du marc, » reprit le Biscancard radouci, tandis que Jean-Marie protestait vaguement :

— « L'heure tourne... Que va-t-on penser à la ferme ? »

— « Le soleil est encore haut... ben assez haut pour toi ! »

C'était pourtant vrai ; une grande lumière continuait à dorer le berceau de verdure. Le cheval avait donc eu le feu au ventre ?

Quand le marc fut sur table, et la patronne éloignée, l'homme au livre interrogea :

— « As-tu réfléchi, fils ? »

Le Jean-Marie ne se sentait pas la vocation ; à mi-chemin entre l'incrédulité et la peur, les tempes échauffées par l'alcool, il n'avait même plus souvenance très exacte du départ de cet entretien. Pourquoi voulait-on faire de lui un sorcier ? Le Biscancard trouva tout-à-coup les mots qu'il fallait et sut frapper avec la précision des bêtes venimeuses :

— « La jolie fille, es-tu décidé à la prendre ? Ou la laisseras-tu à un autre ? Car il y a un autre, hein ! Une belle garce ne reste jamais en peine. Ça te serait quand même dur, si tu l'aimes tout de bon, d'aller danser à sa noce sans être l'épouseux ; tu passerais plus tard vilaines nuitées. »

Une colère brouilla les idées de Jean-Marie.

— « Enfin ce livre, c'est sans conditions ? »

Le Biscancard hésita — mais si peu !

— « Je te le donne. Plus tard, tu devras le donner à quelqu'un d'autre ; c'est la loi. »

— « La seule loi ? »

— « Il faudra encore que tu déposes ici, sur la page de garde, une goutte de ton sang ; une piqûre d'épingle ! Vois : cette tache est de mon sang à moi ; et voilà celui du père Elie, qui m'a passé l'objet. Ainsi se renouvelle, par un afflux nouveau de force, la vertu du livre. »

Jean-Marie ne vit qu'une seule tache ; mais le dégoût le fit frissonner.

— « En voilà des pratiques ! »

— « C'est cette communion qui procure la force. »

Mots insuffisants ! Le garçon, sommé de donner son sang, avait vu surgir un fantôme depuis longtemps embusqué derrière les promesses fleuries, et ce fantôme exigeait la signature d'un pacte.

— « Pour qui, une goutte de sang ? Pour le Peut ?... »

Un Morvandiau n'a pas coutume de prononcer le vrai nom de l'ange maudit ; il préfère dire : *Le Peut,* le Laid, ou encore le Gros, le Chien, et même le Tordu, précisément le sobriquet de ce mauvais colporteur qui tentait le Jean-Marie et lui riait au nez :

— « Ah ! ah ! Le Peut ! Tu y crois ? »

— « Savoir si vous n'êtes pas le Peut lui-même ! » riposta le garçon, décidément rétif.

— « Moi ? » Le vieux esquissa une drôle de lippe, comme pour se moquer de sa propre condition. « Je voudrais bien l'être. Mais voilà : il n'y a point de Peut... C'est un mannequin pour les moineaux. »

Ensuite, le Biscancard redevint grave. Il avait l'air de réciter religieusement une leçon.

« Il n'y a que des forces naturelles, en nous et autour de nous : des forces que les très anciens connaissaient et que ce siècle a perdues, tout savant qu'il se croie. Qui retrouve ces forces est le Maître. »

— « Quand on est le Maître, on devrait pouvoir se faire empereux de France, au lieu de courir les routes. »

— « Encore un coup, ne demande point trop ! Ce livre t'apporte une puissance ; et toi, qu'apportes-tu ? Suis ton inclination, mais ne laisse jamais la Force outrepasser les saines limites de ton jugement. Sans chercher à être empereux, j'ai mené bonne vie, crois-moi ! Sur ce, acceptes-tu, Jean-Marie ? »

Le gars, un coude sur la table, soutenait de sa main son front brûlant. Il ne se rassurait pas : il était devant un trou noir, et une voix amicale l'engageait à sauter, lui garantissant la découverte d'un trésor : mais il eût préféré voir le fond.

Le Biscancard, verre en main, quêtait une réponse du regard. Jean-Marie, éperdu, évitait ces yeux avides : il préférait contempler le ciel infiniment pur où tournaient des martinets délirants, les montagnes vautrées dans leur grande paix, les rameaux de vigne vierge animés par la brise, et un escargot en béatitude dans un recoin humide. Pourquoi l'univers semblait-il, ce soir-là, un vrai jardin d'Eden ? Et pourquoi le garçon se sentait-il de nouveau troublé par le souvenir de ce Hans Schmidt, héros d'almanach, triste victime d'un livre de magie ?

Soudain, le rêveur distingua une silhouette sur la route : il reconnut une capote militaire, et son cœur sauta. Sans la moindre raison, il se demandait si le soldat en question n'était pas son rival, revenu à l'improviste ; durant quelques instants, il fut dans l'anxiété ; enfin, quand il put voir son homme d'assez près pour se rassurer, une bruyante fille blonde sortit d'un chemin de traverse et se jeta au cou de l'arrivant.

Tableau perfide ! Le gars exécra ces deux êtres enlacés ; il ressentait à nouveau la morsure du désespoir. « Tu passeras plus tard vilaines nuitées ! » avait bien dit l'autre. L'idée des noces de sa cousine le rongeait ainsi qu'un cancer. Il se crut tout-à-coup environné de nudités brunes et de figures ardentes qui, toutes, appartenaient à Thérèse, selon les attitudes qu'elle adoptait depuis longtemps dans ses songes.

— « Biscancard, je suis votre homme. Donnez-moi le livre ! »

Le vieux poussa un grand soupir, avança le cahier vert et renouvela l'imposition des mains.

— « Répète avec moi les premiers et les derniers mots ! »

Le jeune homme balbutia, à la manière des écoliers, quelques syllabes aux sonorités insolites (échappées de quel lointain Orient ?).

Le soleil disparaissait derrière la côte. Jean-Marie vit la vallée s'assombrir et une voix lui murmura qu'il ne la retrouverait jamais plus aussi riante, aussi maternelle. Les martinets annonçaient par leurs cris aigus les approches de la nuit ; un gros insecte noir et volant, une « cancouëlle », vint tracer autour des deux buveurs des volutes silencieuses et repartit. Le gars ramassa le livre, avec une précipitation gauche.



Ce même jour, la Thérèse avait connu des joies et des désagréments.

Durant son enfance, elle s'était liée d'amitié avec une demoiselle de son âge, qui passait les mois d'été dans un château voisin et ne dédaignait pas les amusements des petites paysannes. Thérèse avait enseigné à Pauline — ainsi se nommait cette aristocratique camarade — les bons coins où l'on peut cueillir les *nouillottes,* les exquises noisettes sauvages.

Les fillettes devenues des jeunes filles, leurs relations s'étaient naturellement relâchées ; néanmoins, Pauline manifestait toujours, à l'égard de son ancienne compagne de jeux, une sympathie dont Thérèse se montrait fière, trop fière même au gré de ses parents.

— « Ce n'est point une relation pour toi. Tout ce que tu peux voir et entendre d'elle n'est bon qu'à te fausser le jugement ! » disait la mère, mais la fille n'en voulait pas convenir.

Pauline envoyait parfois de menus cadeaux à Thérèse : des frivolités ; et l'autre, en revanche, ne manquait jamais d'aller porter à son amie, pour son anniversaire, un plein panier de nouillottes ; la fête était tombée ce jour-là.

Au château, Thérèse reçut l'accueil accoutumé, mangea des gâteaux fins et but du sirop de framboise ; ensuite, Pauline fit passer la visiteuse dans sa chambre, ouvrit un vaste placard où Thérèse crut voir pendues toutes

les femmes de Barbe-Bleue : en cette garde-robe, que de toilettes éblouissantes et douces comme peaux d'anges !

— « Choisis ! Je te donnerai celle qui te plaira le mieux. »

Il est permis de supposer que Pauline conservait là ses atours des saisons passées et que les plus récents se trouvaient ailleurs. Thérèse n'en sauta pas moins au cou de son amie et, palpitante de plaisir, jeta son dévolu.

De retour à la ferme, elle entendit un autre couplet. Quand sa mère vit la robe, la pauvre femme pensa étouffer d'indignation.

— « Tu irais à la messe ainsi « gônée » ? Toi, une villageoise ! On te montrerait du doigt, pauvre folle ! »

Car la Thérèse avait choisi la parure la plus rutilante : une ample robe de soie d'un beau rose corail : une robe en laquelle une demoiselle pouvait prendre des airs, sur les coussins d'une calèche ou sous les bosquets d'un parc, mais qui ne convenait guère à une enfant de Saint-Léger.

La jeune fille pleura : rien n'y fit. La mère déclara qu'elle ne la laisserait jamais sortir en pareil équipage, qu'il faudrait tout au moins envoyer cette robe au teinturier d'Autun, pour être passée au noir. Thérèse, indignée par cette pensée sacrilège, laissa échapper une insolence ; une vive et longue dispute s'ensuivit, fut interrompue par le souper (on ne pouvait se dire des mots devant le personnel réuni à table) mais reprit aussitôt après.

Jean-Marie rentra sur ces entrefaites, si bien que personne ne lui prêta attention, hormis son oncle, satisfait de savoir les coissots bien vendus. L'Eugénie, la vieille servante, apporta une assiettée pleine, mais le gars n'avait pas faim, et pour cause ; une gêne l'empêchait de regarder sa cousine en face.

Il l'entendit du moins maugréer. Thérèse, sa robe de soie pliée sur le bras, profitait d'une absence de sa mère pour confier à Eugénie, entre haut et bas, que jamais elle ne ferait teindre cette merveille.

— « J'attendrai plutôt d'être mariée pour la porter ; mon époux aura les idées plus ouvertes ; il sera ben content de me voir ainsi vêtue, quand nous irons visiter son oncle de Paris, après nos noces. »

Toujours ce mot de « noces » ! Jean-Marie s'encolérait, à constater que la jeune fille parlait d'un événement encore lointain avec cette certitude tranquille. Il tâta, sous sa veste, entre chemise et chair, un mince et froid bouclier : le cahier à couverture verte.

Thérèse disparut très tôt, sans dire bonsoir à personne. Son cousin ne tarda pas à prendre, lui aussi, le chemin du lit.

Les fermes morvandelles sont ordinairement composées d'un seul corps de bâtiment long, sans étage, le rez-de-chaussée se trouvant toutefois coiffé d'un grenier que forment les hauts toits ; ici, une partie de ce grenier avait été rendue habitable et une chambrette mansardée, située au-dessus de la remise, était dévolue au Jean-Marie.

Pour y accéder, le gars devait longer la cour, contourner la bâtisse, jusqu'à un petit escalier, raide et sombre. Ce parcours le faisait passer devant la fenêtre de Thérèse dont, à cette heure, les volets étaient ordinairement clos ; mais en ce soir, la jeune fille avait omis de les fermer ; elle s'était revêtue de la belle robe corail et se pavanait devant son miroir,

à la clarté d'une lampe : cette fanfreluche la troublait jusqu'à la déraison.

A travers la vitre, Jean-Marie jeta un regard convoiteux, mais n'osa demeurer parce que d'autres gens traversaient la cour.

Il gagna son logis, alluma une chandelle — ce qui était un luxe secret, l'oncle ayant trop de ladrerie pour illuminer ainsi toute la maison. Le gars aimait à lire, lorsqu'il ne se sentait point trop rompu par les besognes quotidiennes.

Jean-Marie tira de dessous sa blouse le cadeau du Biscancard. Il s'était assis sur sa couche, palpait d'une main hésitante le vélin glauque ; il l'ouvrit enfin et fut pris de dégoût en retrouvant, sur la feuille de garde, le stigmate brunâtre du sang.

Après un préambule dont les phonétiques évoquaient un langage barbare — de l'hébreu, peut-être ? — le cahier contenait trois grandes conjurations en latin ; dans les marges, une main charitable avait finement tracé, au crayon, une ébauche de traduction. Jean-Marie put ainsi connaître le sens du grimoire ; il y était fait appel à des puissances inouïes : *Ariel, Maraël, Sargon, Satrina.* Mais s'il s'agissait de forces naturelles, pourquoi le texte les qualifiait-il respectueusement « esprits très sages » ? Entre tous ces noms, celui d'*Asmodaï* fit tressaillir le lecteur, qui était bien sûr d'avoir rencontré autrefois, en quelque sentier de l'Histoire Sainte, un personnage de démon ainsi désigné. Plus de doute ; le livret sentait le roussi.

Le jeune homme avait présentement les nerfs trop tendus, la cervelle trop bourrelée pour tenter un nouvel effort de réflexion ; il lui fallait tout d'abord dormir, reprendre du calme. Du moins, il le crut. « Et ce cahier, où le cacher ? » Un bahut à tiroirs, dans lequel il rangeait ses hardes, fournit l'emplacement convenable ; Jean-Marie se coucha, souffla la lumière.

Mais, bien qu'il fût accablé, le sommeil ne lui vint pas. Une préoccupation aiguë le relançait.

« Je m'étais pourtant juré de secouer le Biscancard. Et voici qu'il m'a retourné. Quelle amitié soudaine ! Aurais-je dû accepter cette paperasse ? »

Il était aussi peu rassuré que s'il avait glissé une vipère dans le bahut.

Une vipère. — La voiture. — La chute du petit corps flexible. — Le Biscancard ricanant... — Puis, la foire, l'homme pâle. — Tous ces souvenirs se précipitaient en cohue. De nouveaux détails renouvelèrent les inquiétudes du Jean-Marie.

« Et ce retour si rapide, avec le soleil qui ne tournait point ? Une véritable sorcellerie ! Et ce vieux qui prétend m'avoir vu à Château-Chinon ! Mais alors, il me guettait, aux Roches de Montseaulnin ? Et quand il a ramassé cette sale bestiole sur mon pied, il mâchonnait des mots. Qui sait s'il n'était pas en train de poser un charme ? C'est à partir de ce moment que je l'ai écouté ! Dans quel traquenard m'a-t-il voulu pousser, avec son écrit calamiteux ? »

Le gars fut sur le point d'aller pulvériser le livre : « Pour sûr, une pharmacie du Peut ! La seule histoire du sang en dit assez long ! »

Tout d'un coup, Jean-Marie se sentit prodigieusement délivré. Ce sang.

il ne l'avait pas encore offert. Il n'était donc engagé en rien. Le Biscancard avait bien pu lui faire réciter quelques paroles sans queue ni tête, les mains posées sur le cahier, mais l'essentiel restait à accomplir ; le sorcier le lui avait dit et répété au moment de la séparation : « Quelques gouttes... à la minuit... tout juste avant de commencer la prière magique... sans quoi l'affaire serait nulle. » L'intéressé avait donc le temps de respirer, de se décider pour ou contre la chose.

Il se leva, trempa une serviette dans une cruche d'eau froide, puis, recouché, disposa le linge mouillé sur ses tempes. A présent, ses pensées devenaient claires, voire enjouées.

« Fichu Jean-Marie, t'as encore bu un coup de trop, t'as pris au sérieux les sermons de ce vieux bouc. Est-il permis de se tourmenter pour les idées d'un fou ? Le Peut, le feu d'enfer, quelles farces ! Et tout le reste aussi. Après avoir fait la bête une première fois, cierge en main et nez aux étoiles, faut-il de la naïveté pour s'en laisser raconter derechef ! »

Mieux ! A travers cette exultation, un regret sourdait déjà. Quel dommage que rien ne fût vrai de ces vieilles croyances ! Replacé dans son cadre fabuleux, le Peut devenait un compagnon avec lequel il eût été amusant de finauder. Dans de si nombreux récits, on obtenait tout de lui sans rien donner, en le bernant !

Et ces forces naturelles, devait-on y croire davantage ? Une curieuse anecdote revenait à l'esprit du Jean-Marie : l'histoire d'événements qui se seraient déroulés du côté des Settons, et dont le héros était un médecin ou quelqu'un d'approchant : un magnétiseur ; des femmes avaient été saisies de transports et — chuchotait-on — possédées contre leur gré.

Oui, possédées...

Que Thérèse était belle, en sa robe flamboyante !

*
**

Jean-Marie demeura plusieurs jours sans rouvrir le tiroir où dormait le livre vert. A de certains moments, il considérait cette attitude comme une victoire de son esprit raisonnable, mais il ne poussait jamais ce triomphe jusqu'à la destruction de l'ennemi. Parfois, au contraire, un désir d'éprouver la vertu du grimoire le saisissait comme une fièvre malsaine ; mais en ces cas-là, une peur le retenait : ce même genre de méfiance qu'éprouve un sauvage lorsqu'il examine une belle arme à feu. Et puis, ayant été déçu par une première expérience, le gars retardait d'instinct la seconde : ceux qui ne sont point absolument sûrs de leur fait préfèrent ainsi faire bombance avec toutes leurs provisions d'espoir.

« Thérèse, Thérèse !... Si elle savait ce que je puis faire, telle nuit à ma convenance, ses beaux yeux perdraient cet air de dédain ! »

Vers la fin de la quinzaine suivante, la fermière envoya son neveu porter quelques pots de confitures fraîches à une vieille parente, qui habitait au hameau de l'Echenault. Pour une course aussi réduite, le Jean-Marie ne requit pas le cheval dont on pouvait avoir besoin par ailleurs ; il attela le *bourou*, le placide âne brun, à un tape-cul sans couleur avouée.

Pour se rendre à l'Echenault, il repassa par le Poirier-au-Chien. La cabaretière l'aperçut et courut droit à lui :

— « Hé, mon gars ! As-tu revu le Biscancard ? »

— « Point depuis ce petit banquet ! »

— « Me voici ben inquiète ! Il était demeuré chez moi pour coucher : ça lui arrivait parfois. Et puis, plus de bonhomme ! »

— « Il est parti sans payer ? »

— « Ce n'est point ça qui me démange. Nous nous connaissons depuis trop longtemps. Mais il a laissé ici son bissac et ses hardes ; et puis son départ n'était guère rassurant. »

La Guerlotte exposa les choses : lorsqu'il descendait là, le Biscancard gîtait dans une chambre construire en appentis, près de la tonnelle : il y trouvait lieu clos, lit à bon compte, et n'en demandait pas davantage. L'autre jour, après le dîner, le colporteur s'était plaint de grandes douleurs dans tout le corps, comme s'il avait été roué de coups ; sa figure devenait violette. L'aubergiste, pensant que le sang lui tournait, conseilla un bain de pieds bouillant, mais le Biscancard jura et ne voulut rien accepter.

Tout au long du jour suivant, il demeura allongé, refusant la moindre nourriture. Enfin, comme la nuit revenait, la Guerlotte, qui besognait dans la cuisine, crut entendre le vieux pousser un cri, puis parler d'abondance. Etonnée, elle sortit sur le pas de la porte et découvrit le Biscancard tout vêtu ; mais il n'était pas seul ; un second homme, dressé au milieu de la cour, attendait avec impatience, et saisit le colporteur par le bras.

— « Bon sang ! » s'exclama la femme, « quelle face de cire avait cet autre ! Dans le jour baissant, je pensais voir une lune. »

Jean-Marie, à ce portrait, reconnut l'individu pâle rencontré à la foire, et regarda fixement l'hôtelière, prêt à la prendre à témoin d'un détail : elle était présente, à coup sûr, quand le Biscancard avait nié avoir jamais vu cet homme. Et puis, le gars se ravisa, se contenta d'interroger.

— « Que se disaient-ils ? »

La Guerlotte n'avait pu saisir un mot de l'entretien : elle demeurait même assez perplexe, ayant pensé ouïr la voix du Biscancard, bien que seul l'autre homme s'agitât, tout menaçant. Voyant le colporteur s'éloigner dans le crépuscule, elle lui avait crié que c'était imprudence, étant donné son état ; mais point de réponse ! Depuis ce soir-là, le vieux n'avait pas reparu ; comment expliquer qu'il demeurât si longtemps démuni de sa sacoche ?

— « Cette besace, autre tracas ! » reprit la bavarde. « Je sentais une mauvaise odeur dans la chambre ; à la fin je me suis hasardée à ouvrir le sac. Et j'y ai trouvé — oui, mon gars — une vipère crevée. Je suis allée l'enterrer au loin... Ce Biscancard, tout de même, voilà de ses coups ! »

Peu à peu, la bonne femme laissait deviner le véritable sujet de ses soucis : le reptile, même mort, pouvait exercer une influence funeste, attirer les serpents des environs : la Guerlotte, comme toutes les morvandelles, répétait que ces maudites bêtes se glissent, la nuit, dans les étables pour y fasciner le bétail et sucer les pis des vaches, qui ensuite tombent malades et ne donnent plus que du lait rouge. Il existait bien une cérémonie pour chasser

cette vermine, mais on ne pouvait la pratiquer qu'au Carême-Entrant. Et d'ici-là ?...

D'ailleurs, tout allait mal, depuis la disparition du Biscancard. A diverses reprises, on avait aperçu une grosse poule noire courant dans les parages, une volaille qui n'appartenait à aucun hameau : et rien n'est de plus mauvais présage qu'une poule noire.

Le Jean-Marie, ne pouvant fournir de renseignement positif sur le fuyard, repartit, les oreilles bourdonnantes de discours : « Ces femmes débitent bien des fables, mais tout de même, l'affaire est étrange ! »

Tandis que le bourou reprenait la route, le gars méditatif laissait ses regards errer le long des pentes du Beuvray, sur l'immense moutonnement des arbres qui se mordoraient en certaines places. Ce jour-là était encore un jour radieux, le soleil continuait à tiédir la vallée ; et pourtant, le paysage rebutait comme plat sans sel : certes, il y manquait quelque chose, et l'absence de cet élément indéfini suffisait à détruire l'harmonie du reste.

Pour la première fois, Jean-Marie découvrait dans la nature une sorte de dureté : ces bois, ces prés dans lesquels, plus jeune, il avait vagabondé, ne le faisaient plus participer à leurs allégresses farouches. Il y avait là-haut une clairière dont, en ses jeux mêlés de rêves, le gars s'était naguère proclamé roi ; les plantes, les insectes de ce lieu formant alors son peuple, il se croyait admis à la perpétuelle redistribution des sèves et des forces animales ; en cette même époque, il se plaisait à interpréter les figures des nuages, à y lire des signes confidentiels. Aujourd'hui ? Plus rien ! Les nuées étaient de sales chiffons de vapeur, et le ciel, au-dessus, un gouffre vide. Quant à la terre, quelle hostilité ! A chaque tour de roue, elle offrait au pauvre paysan quelque spectacle destiné à lui rappeler sa condition, ses fatigues, la misère de sa vie rampante.

Jean-Marie était surtout affecté par la décroissance de la lumière. Il déplorait — remarque toute nouvelle — que le jour fût moins puissant dans la réalité que dans l'absolu de son esprit, de ses souvenirs ; il quêtait un peu plus de rayons ainsi qu'un pulmonique recherche le grand air. Il se disait bien : « La saison déclinante rend le soleil moins fort ! » mais ceci sans conviction ; l'obscurcissement s'étendait au-dedans de lui.

« Thérèse ! »

En ce seul nom, le jeune homme trouvait l'explication de son mal : non qu'il se vît engagé sur un chemin sans espoir ! C'était précisément l'espoir, ou plutôt la nature de son espoir, qui faisait souffrir Jean-Marie : recourir à certaine aide, c'était descendre vers un monde inférieur, exclu de la clarté.

Le gars vit s'approcher les toits de l'Echenault ; il poussa jusqu'à une maison basse, où résidait la parente des fermiers, une septuagénaire babillarde et stupide.

— « Bonjour, Jean-Marie ! Tu apportes les confitures ? Faudra dire à ta tante que je la remercie grandement... »

Et tout en remplissant un verre de vin à l'intention du commissionnaire, la pauvre vieille demanda :

« C'est-y vrai, ce qu'on raconte sur la Thérèse ? Tout de même, on aurait ben pu m'en parler plus tôt ; je suis sa marraine. »

— « Qu'est-ce qu'on raconte ? »

— « Ne fais point l'innocent ! »

— « *Tounarre* ! Dites ce que vous savez. »

Aux premiers mots d'explication, Jean-Marie crut qu'une des poutres du plafond se décrochait et lui écrabouillait le crâne.

***

Au retour, le bourou reçut force coups de bâton. Le gars avait hâte de regagner Saint-Léger, mais il ne se dirigea pas immédiatement vers la ferme ; il fit une station au cabaret où résidait le Gaufriot, son habituel acolyte.

Jean-Marie, blême de colère, prit le camarade à partie :

— « On est en train de monter un coup misérable ! Il est sûr que le pays entier se trouve au fait, et toi aussi ! A moi seul, on a tout caché. C'est mesquin, c'est méchant ! Si tu connaissais la chose, pourquoi ne me l'as-tu point dite ? »

Le Gaufriot tombait des nues et ne pouvait répondre. Il fallut bien que Jean-Marie précisât son grief.

Le prétendant de la Thérèse venait d'être réformé ; on l'avait amputé d'un doigt, à la suite d'une chute : petit malheur qui, loin de compromettre les fiançailles, allait les précipiter, les deux familles étant décidées à profiter de cette libération anticipée.

— « A cette heure, le galant n'est pas loin ! »

— « Je n'en savais rien, » répondit le Gaufriot. « Et tout le monde ici est dans mon cas. »

Mais comment convaincre Jean-Marie, à qui la passion mettait des œillères ? Le gars croyait qu'un grand complot était ourdi contre lui : L'oncle, la tante, la cousine, les gens de la ferme et ceux du bourg se passaient le mot pour le tenir dans l'ignorance aussi longtemps que possible, ceci parce qu'il aimait Thérèse, et que les amoureux infortunés ont toujours le monde contre eux ; peut-être aussi craignait-on que la nouvelle ne le portât aux pires extrémités ; il avait fallu les bavardages de la vieille de l'Echenault pour éventer la mèche.

Le Gaufriot, placide, attendit la fin de l'averse : en admettant que le fond de la nouvelle se vérifiât, on pouvait trouver à la discrétion des intéressés cent motifs moins fous : les mariages paysans se compliquent parfois de tractations délicates ; on remue la terre et les gros sous, toutes opérations qui ne nécessitent guère de témoins.

— « Si tu y tiens, Jean-Marie, j'irai prendre le vent dans le village, je délierai certaines langues ; mais vrai, jusqu'à cette heure rien n'a été dit et ton réformé n'a point reparu dans le pays. Encore un petit verre, mon gars, pour te calmer le sang ! »

Et les petits verres de se succéder, alternant avec les conseils...

— « Cette Thérèse, tout de même, n'est point la seule jolie fille. Au lieu de t'abîmer les idées pour elle, tu pourrais... »

— « Tais-toi, Gaufriot ! »

— « Bon ! Quand tu seras ben renseigné sur les projets de ta cousine, en feras-tu davantage ? »

— « Pour ça, oui... »

Jean-Marie se contint à temps, demeura mystérieux. Bien que la première idée d'un recours au Biscancard lui fût venue précisément du Gaufriot, le jeune homme n'avait jamais avoué à son compagnon ses tentatives et ses singuliers espoirs.

Il ne sortit du cabaret qu'après le crépuscule ; l'esprit troublé, il ne savait encore quelle conduite il adopterait à la ferme : devrait-il rapporter, de but en blanc, les propos de la vieille parente, pour jouir de la confusion générale ? Le plaisir serait maigre et court, l'oncle et la tante se rebifferaient. D'autre part, observer en silence, espionner, c'était perdre un temps précieux : les événements galopaient, et le gars éprouvait un frénétique besoin d'action. Alors ?

« Le moment est venu de tenter Dieu et l'Autre. Et s'ils n'existent point, adieu la compagnie ! Je saurai du moins tenter un morceau de corde. »

Le Jean-Marie fut secoué par un frisson : il sentait un froid humide le saisir. Les prés étaient déjà voilés par les vapeurs de leur haleine nocturne, que la lune montante imprégnait d'une lumière trouble.

Comme le tape-cul s'engageait dans le chemin conduisant à la ferme — en ce même endroit où, pour la première fois, le gars avait abordé le colporteur — une sorte de cri se fit entendre, à deux reprises. Jean-Marie eut l'impression qu'on le hélait, et arrêta l'âne.

Il ne s'était pas trompé. Une voix geignante, à quelque distance, répétait son nom :

— « Jean-Marie ! Jean-Marie ! »

— « Qui m'appelle ? »

— « Moi ! moi ! » dit simplement la voix.

Mais en cet instant, le jeune homme n'eut aucun doute ; il reconnut le timbre éraillé et sauta à bas de la voiture.

— « Vous, Biscancard ? Où nichez-vous ? »

Du regard, il fouillait les buissons ; et la voix de l'autre pleurait toujours :

— « Jean-Marie ! Jean-Marie ! »

L'interpellé s'avança, essayant de suivre la direction du son ; mais il ne découvrait décidément personne. A sa grande surprise, lorsqu'il eut fait une vingtaine de pas, la voix s'éleva à nouveau, mais derrière lui. Le bonhomme jouait donc à cache-cache en s'aidant des taillis ?

— « Ho, le vieux ! C'est moi, Jean-Marie. Qu'y a-t-il ? »

Le gars tendait l'oreille ; il perçut un gros soupir. Puis l'invisible Biscancard reprit la parole. Il suffoquait et chaque syllabe semblait lui coûter d'incroyables efforts.

— « Je ne t'ai pas tout dit. Je ne voulais pas. J'y suis contraint... »

Il s'interrompit, comme exténué. Le jeune homme allait de droite et de

gauche, sans parvenir à situer la cachette du parleur. Les rayons lunaires prêtaient aux arbustes d'éphémères silhouettes humaines. Enfin, la voix renaquit, et Jean-Marie crut ouïr :

— « Le livre est puissant. Mais pour qui en use, c'est peine du temps, du temps, du temps... »

Tandis qu'il cherchait le sens de ces mots inlassablement répétés par le Biscancard, le gars s'aperçut qu'il avait mal compris tout d'abord. L'autre disait :

« ...C'est peine du dam, du dam, du dam... »

La voix s'éloignait. Elle jeta encore une plainte :

« Que je suis tourmenté, tourmenté !... »

Et ce fut tout. Jean-Marie, glacé, se trouva dans un désert de silence. Alors, ce fut lui qui hurla, pour le seul bonheur d'entendre quelque chose. Il n'obtint aucune réponse, pas même un écho. Le paysage bleui paraissait cataleptique, les basses brumes s'étaient vitrifiées.

Sans prendre la peine de remonter dans la voiture, asticotant l'âne du bout de son bâton, le gars décampa. Le roulement grésillant de l'attelage dissipa quelque peu son malaise.

« Cré vieux bandit ! De tels tours mériteraient un bon coup de botte. »

La fermière, rendue furieuse par la longue absence de son neveu, se préparait à lui faire mauvais accueil : le voyant enfin rentrer, elle lui trouva si triste mine qu'elle s'inquiéta :

— « Tu es malade ? »

— « Ma foi, ça ne va pas fort ! J'ai été pris par un petit froid. »

— « C'est vrai que le temps a fraîchi vivement, » admit-elle.

Ce fut tout, car ce soir-là, l'oncle souffrait d'une nouvelle crise de fièvre, et toutes les attentions se concentraient sur lui. Après avoir soupé en silence, le gars s'en fut s'asseoir au coin du feu, y demeura longtemps pensif. Il suivait du regard la Thérèse vaquant aux soins de l'intérieur, tandis qu'une voix répétait, pour lui seul :

« C'est peine du dam, du dam, du dam. »

Une fois dans sa chambre, il eut le désir de feuilleter le cahier vert, mais à peine l'objet fut-il entre ses doigts que, d'un geste irraisonné, il le rejeta au fond du bahut.

Le lendemain, à l'heure où Jean-Marie prenait soin du bétail, le Gaufriot vint rôder aux abords de la ferme et fit signe à son camarade.

— « L'avis était bon. Le prétendu doit rentrer d'un jour à l'autre et l'on annoncera les fiançailles. Si l'on s'est tu jusqu'ici, c'est que les parents ne se mettaient point d'accord sur un certain partage de champs, mais ils ont fini par toper. »

Jean-Marie esquissa un haussement d'épaules rageur : il savait que la vieille de l'Echenault avait dit vrai, bien renseignée par un proche du futur épouseux.

« Encore une nouvelle... »

Le Gaufriot passait pour la gazette du canton ; il tenait à orgueil d'être le premier informé de tout, et cherchait une revanche.

« Te souviens-tu de ce Biscancard, dont je t'ai parlé un jour ? Il est

mort pauvrement. On l'a retrouvé au fond des gorges de la Canche, à demi-mangé par les bêtes. »

La Canche est un torrent qui roule dans un profond et sauvage défilé rocheux, à quatre lieues de Saint-Léger. Des gamins, pêchant la truite, avaient découvert le cadavre entre deux grosses pierres : il devait se trouver là depuis huit ou dix jours, à en juger par son état.

— « Qui a obligé le vieux à mettre cul sur berdouille (à culbuter) dans ce trou ? Point un voleux, en tout cas : les gendarmes ont retrouvé près de mille écus. Peut-être ben que l'Cifar a cassé les reins de son client, à fin de bail. »

En disant *Cifar* plutôt que Peut, Gaufriot affichait un aplomb inaccoutumé, et son esprit des grands jours. Il faisait allusion à ces contes dans lesquels *Lucifer,* son pacte expiré, se saisit du sorcier et le brise comme noix pour en extraire l'âme.

— « Eh ben, Jean-Marie, tu changes de figure ! C'est la mort de ce raboteux de grands chemins qui t'attendrit ? »

— « Laisse-moi ! » répondit le gars avec rudesse. « Tu sais que je suis chagrin. »

Et il quitta brusquement le Gaufriot. Il courut jusqu'à l'endroit où, la veille au soir, une voix l'avait poursuivi ; considérant avec un émoi renouvelé ce paysage si quiet dans la pleine lumière, il mesurait les buissons : non, nul homme visible n'avait pu se cacher là. Et le Biscancard était mort depuis dix jours...

Alors, cette voix, de quel abîme avait-elle jailli ?

Le gars essuya son front, sur lequel perlait une sueur. Il éprouvait le sentiment d'avoir frôlé quelque chose d'épouvantable et de prodigieux. Mais le plus grave était que Jean-Marie, dans la tourmente de ses pensées, en arrivait à oublier le sens des paroles entendues, leur avertissement solennel, pour ne considérer que leur nature extraordinaire et en tirer la plus pernicieuse des conclusions : s'il était prouvé qu'un mort pût parler, tout devenait article de foi ; des forces grouillaient vraiment derrière les portes d'ombre, et ces portes, l'apprenti sorcier en détenait une clef.



Le même jour, les gendarmes se présentèrent à la ferme pour interroger le gars. La tante crut se trouver mal.

— « Vous êtes Merlou Jean-Marie ? Vous avez bien soupé, tel jour, chez la veuve Guerlot, avec un particulier connu sous le nom de Biscancard ? »

Jean-Marie convint du fait, un peu rouge de honte parce que les gens de la ferme venaient écouter. La maréchaussée ne lui cherchait pas noise, elle questionnait tout bonnement ceux qui pouvaient savoir quelque chose sur la mort du bonhomme. Au Poirier-du-Chien, on leur avait donné la sacoche du mort et fourni force détails.

Le jeune homme se sentit peu enclin aux confidences. L'attention des gendarmes se concentrait sur l'inconnu qui, selon la cabaretière, avait em-

mené le Biscancard. Jean-Marie dit sa propre rencontre à la foire de Château-Chinon ; mais il parlait avec effort : il lui répugnait, sans qu'il comprît pourquoi, d'évoquer à nouveau l'homme pâle.

Après le départ des enquêteurs, la fermière fondit sur son neveu, l'abreuva de reproches : c'était donc avec de tels gueux qu'il courait les auberges ! Thérèse, ayant tout entendu, coupa court aux gronderies de sa mère par un éclat de rire.

— « Hé ! Le pauvre gars aura voulu se faire tirer les cartes, ou se procurer la recette pour devenir prince charmeux. »

La jeune fille, toute fière de sa plaisanterie, se trémoussait de joie ; ses yeux pétillaient. Jean-Marie, lardé avec cette légèreté cruelle, fut soulevé par la fureur ; il agitait un doigt menaçant :

— « Toi, la Thérèse... »

— « Eh ben, quoi ? » répliqua-t-elle, toujours rieuse, avec un air de défi.

Il se tut. La considérant, il sentait tout à coup ses désirs, ses anxiétés, ses ressentiments, jusqu'alors flottants et contradictoires, se fondre au feu de l'outrage et ne plus former qu'une coulée ardente. Désormais, *il oserait*, et la garce regretterait de l'avoir bafoué.

Mais la journée ne devait pas s'achever sans une nouvelle disgrâce. Après la soupe, la tante radoucie emmena le Jean-Marie dans la chambre du fermier. Le vieux allait beaucoup mieux et semblait de bonne humeur.

— « Assieds-toi, petit, parlons un peu ! Nous allons bientôt marier la fille avec qui tu sais. Comme je ne veux point de brouilleries dans ma famille, il importe que toutes choses soient en place. Tu avais montré du goût pour Thérèse, c'était prendre peine inutile et j'espère que tu n'en doutes plus : n'empêche que tu as échangé de gros mots, peut-être même des torgnoles, avec notre futur gendre. Or, dans les huit jours, le prétendu sera ici avec ses parents pour célébrer tout de bon les fiançailles, passer la bague et lever le verre. Promets-moi, Jean-Marie, de te montrer honnête et franc joueur : tu tendras la main, tout sera dit. »

Jean-Marie ne soufflait mot.

« As-tu compris ? Faudra-t-il que je me fâche ? »

— « Non point ! » répondit enfin la jeune femme. Je ferai ainsi que vous le désirez, si vraiment la Thérèse est consentante. »

— « En douterais-tu ? » s'écria la tante, choquée.

Jean-Marie eut un sourire doux, se leva et quitta la chambre, échine ployée comme s'il avait reçu des coups de trique.

***

Le livre était étalé sur le sol du grenier, ouvert à la page de garde. Un reflet jaunâtre, dérobé à la flamme du lumignon, brilla sur la pointe du couteau que Jean-Marie insinuait dans la chair de sa paume. Le gars contempla froidement la gouttelette grossissante qui noyait les lèvres de la plaie ; avec le plat de la lame, il recueillit ce sang et l'étala sur le parchemin, juste à l'endroit de la tache ancienne ; puis, très vite, il lut à mi-voix une formule abstruse.

Il agissait un peu à la manière des automates, propulsé par un mécanisme réglé d'avance : depuis longtemps, il était inconsciemment résolu à tenter l'épreuve et, même, il regrettait d'avoir tant attendu. En possession d'un signe surnaturel, Jean-Marie *savait* que les puissances de la nuit allaient lui répondre. Quant à l'ultime issue de l'aventure, il se refusait à y songer : il se représentait la vie si longue, si providentielle...

L'officiant se tenait à genoux ou plutôt accroupi au centre de son misérable réduit sous les toits. A l'aide d'un charbon de bois il avait tracé autour de lui, sur le plancher grossier, un cercle agrémenté de signes, et placé à ses côtés le chandelier, pour la commodité de sa lecture. La flamme, disposée aussi bas, laissait les meubles découper de larges zones obscures sur les parois de la chambrette ; le mystère semblait prêt à jaillir de ces poches d'ombre.

Jean-Marie ayant scellé le pacte de son sang, chaque incantation du livre devait, désormais, posséder pour lui une vertu efficace. Le jeune homme tourna les feuillets ; il passa la formule qui assurait la connaissance des choses cachées, et la suivante qui accordait le succès des armes ; il s'arrêta sur la troisième, la plus forte, celle des amours magiques.

Dès le début de la conjuration flamboyaient les noms des esprits : Jean-Marie eut l'impression de tenir en laisse une meute féroce, qu'il allait lancer dans les ténèbres.

Et le gibier serait cette Thérèse orgueilleuse, si dure pour lui. Thérèse ! Dieu savait pourtant que le gars eût préféré des voies innocentes pour parvenir jusqu'à elle, qu'en cette même chambre il s'était laissé porter au fil des nuits par des rêveries limpides. Si tout avait tourné contre le malheureux, à qui la faute ?

Abandonner à un autre la belle créature aux yeux noirs, aux cheveux noirs, au sourire rouge, Jean-Marie ne le pouvait. Et soudain, avec une fureur désespérée, il attaqua l'oraison maléfique.

Ses lèvres inexpertes éraflaient les contours des syllabes latines, qui se distinguaient mal aux faibles feux de la chandelle. L'évocateur peina sur plus de trois grandes pages et, enfin parvenu au bout de son texte, il reprit souffle en regardant tout autour de lui avec un peu de crainte ; il avait conscience de telles défectuosités de lecture que les Esprits étaient en droit de se fâcher : justement, rien n'apparaissait. Il fallait recommencer, jusqu'à ce que les Puissances ébranlées se fussent manifestées par un signe.

Quel signe ? Jean-Marie n'en avait nulle idée, mais il était à présent porté par une certitude : il réitéra l'invocation avec plus de lenteur et de fermeté, et lorsqu'il l'eut de nouveau terminée, il l'entreprit sans désemparer pour la troisième fois.

Il sentait ses genoux, ses reins, trop longtemps ployés, l'obséder cruellement ; le froid posait sur tout son corps un manteau douloureux, mais il poursuivait le monologue forcené. Déjà, autour de lui, devaient rôder des choses vagues, car le gars risquant un œil au-dessus du cahier, trouvait l'atmosphère changée : oh ! rien de terrible encore ! Une buée estompait les objets, prêtait à la chétive flamme une irradiation opaline.

Une quatrième, une cinquième fois, Jean-Marie consomma l'abêtissant exercice ; ses yeux s'exorbitaient, sa voix redevenait hésitante ; dans la monotonie de l'opération, son cerveau travaillait, enfantait des pensées incohérentes au centre desquelles demeurait toutefois la figure de la fille convoitée. Toutes ces phrases parcourues et reparcourues, ces âpres chemins, avec leurs *us*, leurs *um*, leurs *am* et leurs *ibus* concassés, tournaient autour d'un objet unique dont le gars éprouvait une envie folle de crier le nom, bien qu'il ne fût pas inscrit, parce que ce nom était pour lui le seul chargé de vie, parce qu'il résumait sa volonté autrement mieux que les bredouillis latins.

Et à la fin, il le clama, en effet, à trois reprises : « Thérèse, Thérèse, Thérèse. » Puis il attendit...

Il lui sembla que, devant lui, se dessinaient des volutes de lumière vibrante, mais si brièvement qu'il douta tout aussitôt de leur réalité ; la fatigue rendait sa vue incertaine par de perpétuelles irruptions d'auréoles violâtres ; des brûlures, saccadées comme les reprises d'une haleine, alternaient sur son visage avec l'humide pression de l'air, mais, là encore, il craignait d'être victime d'une illusion : ses sens exacerbés le trahissaient, sa tête s'emplissait de rumeurs, et les Puissances rebelles continuaient à se dérober.

Reprendre l'invocation ? Il n'en avait plus la force. Il apostropha une ultime fois le vide ; toute sa volonté indignée passa dans son cri :

« Thérèse, Thérèse. Je la veux. »

Le dernier mot fut noué dans sa gorge par un spasme, précurseur de sanglots. Jean-Marie demeura un instant en transe.

Puis il entendit un bruit très léger, lointain encore. Le gars, tiré de son extase noire, redevint attentif ; le bruit recommença, plus net : c'était le grincement discret d'une marche de l'escalier. Quelqu'un approchait...

Raisonnablement, le gars eût pu se croire épié, prendre garde. Cette idée ne l'effleura même pas : au milieu de son cercle enchanté, il vivait maintenant dans un autre univers ; une voix intérieure l'avertissait, rassurante, et il savait QUI allait entrer. Il se redressa.

Ses prunelles s'étaient-elles acclimatées, ainsi que celles des bêtes de nuit ? La lumière lui paraissait plus intense, et douce malgré cela. La porte s'ouvrit, avec une lenteur régulière, découvrant Thérèse.

La fille demeurait immobile sur le seuil ; son aspect était éblouissant et spectral : ses yeux se tournaient vers Jean-Marie, mais, dans ces yeux intensément ouverts, l'habituelle clarté brune s'était éteinte pour faire place à un regard de faïence, sans expression ni but ; au reste, Thérèse tout entière avait pris l'apparence d'une grande poupée, avec un sourire figé et une toilette magnifique ; ses cheveux dénoués déferlaient sur ses épaules et, par un comble d'étrangeté, elle s'était revêtue de sa robe couleur de corail dont la soie miroitait, tranchant sur le fond pénombreux du palier.

Effaré, Jean-Marie contempla cette vision qui résumait tous ses rêves. Il comprenait bien que sa cousine lui était livrée ; mais la Puissance qui,

après avoir envoûté la fille, la lui apportait parée comme une fiancée des vieux contes, le surprenait précisément par ce luxe dans la perversité. Le gars redoutait aussi que cette présentation étincelante ne lui ménageât une déception : il y manquait le vrai regard de Thérèse.

« Sans âme ! » avait dit le Biscancard.

Jean-Marie s'avança vers l'arrivante. Décidément, ces yeux, ce sourire irréel l'intimidaient, ainsi que le grand silence.

— « Thérèse ! »

Point de réponse de la belle, mais un pas en avant.

— « Thérèse ! Parle-moi. »

Alors, les lèvres inquiétantes laissèrent passer un souffle : « Je viens... »

Le gars prit la main de la jeune fille : le contact de cette chair lui imprima une sensation glaciale.

— « Que tu as froid ! »

Elle le suivait avec docilité ; et tout d'un coup, Jean-Marie étreignit sa proie. Debout, il la pressait contre sa poitrine, il mangeait ses lèvres et aussi son cou, sa gorge ; il voulait jouir d'elle sur le champ. Mais ce corps gelé le déconcerta, lui ôta tout espoir de plaisir.

— « Que tu as froid ! » répéta-t-il.

Il fit asseoir Thérèse sur le rebord de son grabat, l'enveloppa d'une couverture. Afin d'admirer son visage de plus près, il se remit à genoux, ce qui l'amena à remarquer qu'il était sorti du cercle. Imprudence ? Il ne s'en soucia pas autrement.

— « Je t'aime, Thérèse. Tu seras à moi. »

Il la voyait là, docile, et il se trouvait désespérément seul. Aux pieds de sa victime asservie par artifice, il épiait en vain la vie, il en revenait sans cesse aux mêmes mots :

— « Parle-moi ! Réponds ! »

— « Je serai... » chuchota la fille, et la suite fut prononcée si bas qu'elle se perdit.

— « Il faut que tu m'aimes aussi. »

— « Je t'... » reprit la voix exténuée.

— « Thérèse, Thérèse, parle encore ! Regarde-moi ! On dirait que tu ne me reconnais point. »

Elle le fixait de ses yeux déserts et continuait à murmurer avec soumission. Le gars mesura sa propre détresse : allait-il se contenter de cette dérisoire conquête, se complaire en des possessions furtives ? Il se rappela avoir ourdi d'autres projets, il retrouva sa véhémence.

— « Ecoute, Thérèse ! Je veux... Je veux que tu sois ma femme. Je veux que tu chasses l'autre. Je veux que tu lui dises devant tous que tu m'aimes... Puis, tu refuseras la bague de fiançailles ; je le veux, entends-tu ? »

L'insondable sourire flottait toujours sur les traits de la jeune fille.

Jean-Marie la reprit dans ses bras, lui imposa un baiser forcené, fut encore plus meurtri par la sensation de froid qui se propageait, aiguë, dans tout son corps.

Juste à cet instant, après une palpitation blafarde, la chandelle mourut. Le gars qui en possédait d'autres en provision, en chercha une à tâtons ; mais lorsqu'il eut refait la lumière, Thérèse n'était plus là.



Au matin, Jean-Marie traîna dans la salle commune, oublieux du travail qui l'attendait ailleurs : il guettait la venue de la cousine, ayant hâte de se retrouver en sa présence et, dès qu'elle parut, il sollicita son regard. Ne conservait-elle aucun souvenir de leur aventure ? Devant l'insistance du gars, elle affecta la surprise, fronça le sourcil. Au reste, elle était fort morose. Jean-Marie ne savait comment l'aborder, car les familiers allaient et venaient alentour.

— « As-tu passé bonne nuit, Thérèse ? »

Elle tressaillit, devint sèche :

— « Ai-je l'air malade ? »

Il n'insista pas sur le moment, mais profita de la première sortie de la fille et, dans un coin de la cour, l'entreprit à nouveau, sans trop de hardiesse :

— « Une grande promesse m'a été faite. J'attends qu'elle soit tenue. »

— « Ah ! » répondit-elle, franchement ahurie. « Quelle promesse ? Et pourquoi me dis-tu ça ? »

Quelle désillusion pour Jean-Marie ! Il voyait le visage de Thérèse exprimer l'ignorance la plus évidente et reconnaissait enfin, dans ses yeux noirs, la flamme accoutumée. Avait-il donc été dupe d'une imposture, au cours de cette nuit infernale ? Anéanti, il balbutia :

— « J'attends... Oui, j'attends... »

L'autre n'en sut pas davantage et le quitta en plein désarroi.

— « Allons, bon ! La cervelle lui grouille, à présent ! »

Le gars en détresse essayait de comprendre, soupçonnait les Puissances de malhonnêteté. Qui avait-il tenu entre ses bras ? Une Thérèse privée de jugement ? Ou bien un démon ayant revêtu un aspect humain ? Et qu'importait au Jean-Marie de caresser durant quelques instants une chair glacée ! De ce prestige éphémère, rien ne subsistait qu'un remords, un goût de cendre.

Rien d'autre ? Mais si ! Le Biscancard avait clamé son lugubre avertissement. « Pour qui en use, c'est peine du dam, du dam... » Vieux sournois ! Sentant s'approcher l'échéance, après toute une vie de sorcellerie, de scandale et de débauche, il avait pensé rejeter sur le premier dadais venu la malédiction attachée à son livre. Faux espoir, ses plaintes en témoignaient assez ; néanmoins, il avait fait une victime de plus. Ce maudit grimoire était pour le Peut une rente perpétuelle.

« Rassure-toi, Jean-Marie ! Il n'y a point de Peut : c'est un mannequin pour les moineaux. »

La voix du défunt colporteur obsédait le jeune homme : voici qu'elle prenait le contre-pied, avec les plaisants souvenirs du dîner sous la ver-

dure. Qu'il eût été bon de ne croire à rien, de vivre béat comme les bêtes ! mais le moyen, au milieu de ces fantasmagories ?

La journée fut âcre : le gars besogna dur, pour ne plus penser. Et il pensait quand même : les plus minces tableaux lui donnaient sujets de dégoût. Il n'avait jamais remarqué que l'automne fût si triste, si chargé de signes funèbres.

Pendant les repas, Jean-Marie crut déceler des regards méfiants, posés sur lui ; ses paroles du matin devaient avoir fait des ronds dans l'eau. Et pour comble, en dépit de l'humeur de Thérèse, le cousin sentait tous les aiguillons du désir le tourmenter de nouveau ; il se reprenait à souhaiter quelque miracle infâme, qui obligerait la fille à obéir enfin aux injonctions, à manifester une tendresse subite ; dès la nuit retrouvée, il relancerait les Puissances.

Mais, ce soir-là, il eut occasion de changer d'avis : la Catherine Germain, une voisine, vint passer la veillée avec Thérèse et sa mère ; on préparait ouvertement le trousseau de la future mariée, ce qui était un nouveau crève-cœur pour Jean-Marie. Au fil de la causerie, la Catherine se plaignit d'avoir rêvé d'araignées.

— « Que dire alors du cauchemar que Thérèse m'a conté ce matin ? » répliqua la fermière en riant.

La jeune fille se fit un peu prier pour répéter l'histoire : elle craignait de provoquer le retour du songe à force d'y penser.

— « Rassure-toi, petite ! La parole dénoue les idées. »

— « Voici mon rêve : je me trouvais dans ma chambre et j'essayais ma jolie robe. Alors est arrivé un homme pâle, mais pâle... »

Le gars, qui écoutait, n'osa plus souffler : il croyait voir cet homme.

« Il m'a saisie et emmenée. J'étais obligée de le suivre. Où ? Je ne savais. Il faisait noir. Nous montions un escalier qui n'en finissait point. Enfin, nous sommes entrés dans une chambre et là, l'homme pâle m'a jetée... oui, mise de force dans les bras d'un mort ! »

— « D'un mort ! Et ensuite ? »

— « Ensuite... je ne me souviens plus... »

Jean-Marie se retira avec une telle maladresse qu'il fit choir bruyamment un tabouret : la diversion provoqua les rires nerveux des femmes.

— « Ma foi ! Tu l'as effrayé. »

— « Aujourd'hui, il est tout drôle. Mais que dites-vous du rêve, Catherine ? »

— « Rien ! A ta place, ma fille, j'accomplirais une neuvaine. »

Le gars regagna sa mansarde et se coucha sans même allumer la chandelle. Il ne voulait plus revoir la chambre sous son aspect de la veille. Ses dents claquaient. « Dans les bras d'un mort ! » Le mort, il l'avait compris, c'était lui-même. Et le contact de ses draps l'accabla comme s'il se fût revêtu d'un suaire.

♣

Ce garçon épouvanté connaissait pourtant tous les caprices de la passion. Ainsi lui vint une réflexion nouvelle : « Grand sot, quand tu tenais

Thérèse, que lui as-tu ordonné ? De chasser l'autre avec affront, de se refuser aux fiançailles ! Mais le jour n'en est point arrivé. La Puissance attend l'heure prescrite, et c'est alors que l'on verra de fameuses choses. »

Sur ce raisonnement, il fonda quelque assurance ; l'espoir de posséder la fille suffisait à refermer son horizon. Seul l'obscurcissement du jour, toujours plus sensible à ses yeux, continuait à l'incommoder.

Le fermier tout frais rétabli avait arrêté, pour les fiançailles, la date du dimanche, afin de ne pas gêner les travaux. D'un commun accord, les deux familles affectèrent la simplicité : les agapes auraient lieu plus tard, à l'occasion des noces ; on dresserait alors un « parquet » couvert, pour accueillir des douzaines et des douzaines de parents et d'amis.

Donc, il y eut tout juste un repas, arrosé de vin vieux à l'entrée de la tarte. Jean-Marie s'était plié aux désirs de son oncle et, à l'arrivée du rival, avait fait bon visage ; cette attitude ne lui coûta pas trop, dans sa ferme attente d'une surprise insigne ; oublié au bas bout de la table, il prit son mal en patience.

Toutefois, cette patience commençait à fondre : en rien, la Thérèse ne laissait prévoir un changement d'humeur ; assise en face de son prétendu, elle rayonnait. « Guettons l'instant consacré, la passe de l'anneau ! » se dit le gars avec une malice retorse. Et cet instant vint ; bruyamment encouragé, le fiancé fit le tour de la table : entre le pouce et l'index, il présentait dévotieusement une petite bague d'or. La jeune fille rougissante s'était levée à son approche.

Jean-Marie, la tête en feu, regardait : mais il ne vit nulle merveille ; aucune Puissance n'intervint. La bague fut passée au doigt de la promise, et de grands baisers s'échangèrent, ce qui provoqua les bons rires des hommes, les piaillements des filles, les simagrées des mères essuyant leurs larmes.

Son ultime déception consommée, l'amoureux maudit s'en fut errer dans les bois, sans que personne prît garde à son absence. Il cria, tendant le poing aux Invisibles, des mots qui ne pourraient être rapportés. D'ailleurs, il ne voulait pas encore s'avouer vaincu. S'il se tournait vers ses alliés défaillants, ce n'était pas seulement pour les injurier, mais aussi pour les contraindre à nouveau : l'enchantement de la belle serait poursuivi et achevé, Jean-Marie dût-il pâlir vingt nuits durant sur ses toutes-puissantes oraisons.

La sinistre cérémonie fut renouvelée. Le gars ralluma sa chandelle, retraça le cercle et lut à voix haute, plus habile que la première fois ; il se familiarisait avec le texte, il s'appuyait maintenant sur les aspérités qui auparavant l'avaient fait trébucher. Très vite, il retrouva les signes précurseurs de l'ébranlement des Forces : les impressions vaporeuses, les fulgurations, et aussi l'anxiété glaciale. Cette dernière devint si vive qu'à un certain moment, Jean-Marie crut qu'une main de marbre se posait sur sa nuque ; il se retourna en étouffant un cri, ne vit personne, reprit sa lecture.

Presque aussitôt, le froid contact se fit sentir, encore plus net. Quelqu'un était là, pour sûr ! Et tout-à-coup l'évocateur, se tournant en tous sens, aperçut une chose immonde : au fond d'un miroir fané suspendu à la mu-

raille, émergeait une figure de cadavre, une tête dont les yeux vitreux exprimaient l'horreur dernière : ce visage était pourtant le sien, ou plutôt une préfiguration de l'aspect du Jean-Marie dans la mort. De plus, l'image se dédoublait, projetait dans l'éloignement une sorte d'effigie blanchâtre, celle d'un homme très pâle et ricanant. La vision ne dura guère, car le gars saisit le premier objet venu sous sa main — un sabot qui traînait — et, le lançant à toute volée, il pulvérisa la glace.

Jean-Marie entendit le fracas avec soulagement, mais il était désormais incapable de reprendre sa besogne. Jusqu'alors, il avait pu éprouver des inquiétudes, des frayeurs ; cette fois, le cœur lui levait ! Il s'était trouvé face à face avec la mort éternelle.

Du côté de l'escalier, vint un craquement. Le gars en alerte s'attendait à voir la porte se rouvrir, pour livrer passage à Thérèse ou au spectre de Thérèse. Rien ne se montra : le bruit était de ceux qui animent toutes les vieilles maisons, sans rien de prodigieux. Mais Jean-Marie ressentit une telle joie animale, à cette constatation, qu'il comprit que son amour était mort, tué par l'épouvante. Une seule chose importait : la délivrance ! Il fallait sortir du labyrinthe obscur, retrouver la vie claire.

Le moyen ? Sur la garde du livre, la tache de sang rappelait au magicien son pacte librement consenti. Pouvait-on renoncer si bêtement à sa part de salut, et encore être escroqué ? Le gars ne voulait plus admettre un tel marché de dupe. Jusqu'à l'aube, il ressassa les mêmes questions. Il manquait évidemment de jugement, sinon la vision dans le miroir, en sa sévérité même, lui eût paru une grâce, éloignée de tout esprit diabolique. Il songeait bien à requérir certaines autorités morales. Mais la honte l'empêchait, à des titres divers, de choisir entre Monsieur le curé, qu'il saluait à peine, et son ancien maître d'école.

« Et la Ménarde ? On la prétend habile en de tels cas ! »

L'idée paraissait décente. La Ménarde était une vieille femme de La Rochemillay, une rebouteuse. Quelques années plus tôt, le Jean-Marie l'avait vue soigner la Belotte, une sœur cadette de Thérèse ; la petite souffrait d'une purulence à l'œil droit et le docteur n'y comprenait miette ; mais, la guérisseuse ayant fait des prières, le mal disparut. La Ménarde passait pour connaître cent secrets — les plus noirs — et pourtant chacun s'accordait à la dire une bonne femme, incapable d'une méchanceté ; elle avait un visage ouvert ; ses cures étaient toujours obtenues par l'intercession de Sainte Claire, de Sainte Epine, de Sainte Reine, de Saint Féréol et de bien d'autres encore. Enfin, elle ne prenait point d'argent.

Jean-Marie pensa que la Ménarde saurait lui dire où il en était, et lui donnerait des recettes bénéfiques. Aussitôt cet espoir né, le gars ne tint plus en place : il voulut se rendre à La Rochemillay.

Ce village est situé fort loin sur l'autre versant du Beuvray. De Saint-Léger, le double voyage entame grandement une journée. Comment expliquer cette absence à la ferme ? Jean-Marie n'expliqua rien ; il fila après la soupe du matin, peu soucieux des criailleries qu'il pourrait essuyer à son retour.

Le ciel était bourbeux. Pas un souffle d'air ! Les feuilles tombaient

parce qu'elles devaient tomber et, tout au long du chemin, glissaient comme de grosses larmes rousses ; Jean-Marie aurait voulu voir le soleil, ne fût-ce qu'une minute.

A La Rochemillay, des déboires l'attendaient. Il ne savait pas au juste où demeurait la Ménarde, mais comptait se débrouiller aisément. Or, il apprit que la rebouteuse n'habitait pas dans le village même, mais en un hameau assez distant. Le gars, qui ne connaissait point les parages, s'égara à deux reprises : il revint à La Roche, et acheta un quignon de pain, son estomac le pressant. Il dut ensuite s'abriter par suite d'une grosse et longue averse. Un paysan le mit enfin dans la bonne direction, mais en hochant la tête : « Tu as besoin de la *rengôneuse,* mon fils ? Elle est ben vieille... »

Quand Jean-Marie trouva la maison de la Ménarde, en un creux de forêt, la nuit pointait déjà. Il s'était buté :

« Tant pis si l'on s'inquiète à la ferme. Je n'ai point couru aussi longue route pour rentrer bredouille. »

Dans la grisaille de l'intérieur, il distingua une misérable égrotante, recroquevillée sur une chaise basse. Une jeune femme, écuelle d'une main et cuiller de l'autre, donnait la becquée à ce débris humain, pour qui la seule déglutition était un effort : la soupe refluait hors de la bouche trémulante, s'écoulait par des rigoles creusées autour du menton.

— « Que cherchez-vous ? » demanda la jeune avec aigreur.

Le gars, un peu déconfit, dit qu'il désirait consulter la Ménarde.

— « Hé ! Ne vois-tu point qu'elle est en enfance ? » répliqua sans ménagement une voix d'homme.

La vieille ne broncha pas : elle ouvrait ses babines, quêtant une nouvelle goulée. Cependant, un gaillard s'avançait du fond de la salle vers le Jean-Marie pour le rabrouer : c'était un neveu de la rebouteuse, qui faisait triste réclame.

— « Les Morvandiaux seront donc toujours aussi crotteux ? Faut-il de la simplicité pour chercher remède ici ! »

Ce neveu et sa femme étaient venus soigner la Ménarde ; sans doute guignaient-ils la maison et le coin de terrain ; mais ils n'aimaient pas la superstition ; ils avaient servi chez un médecin de Moulins, ce qui leur donnait des lumières.

— « Si la pauvre vieille savait guérir, que ne s'est-elle traitée elle-même ! » dit l'homme.

Puis, ayant jugé que le visiteur n'était point mauvais garçon, il s'adoucit, daigna bavarder, alluma une lampe, offrit un verre et finit par connaître en partie ce dont Jean-Marie s'inquiétait.

— « Des diableries ? Tu y ajoutes foi ? »

— « Si je vous disais que j'en ai vu, et de raides ? »

— « Cré grand fou ! Notre docteur t'aurait prouvé que c'étaient des hallucinations. »

Le gars ne comprenant point ce mot savant, il fallut lui en expliquer le sens. L'autre discourut longuement, précisa que les sorciers étaient d'infortunés malades, victimes des préjugés de l'ancien temps : le seul effet

de la suggestion les amenait à se représenter les choses qu'ils désiraient ou redoutaient.

Jean-Marie ne répondit rien, mais ne se rassura pas. Pures fantaisies de sa tête, ces apparitions, ces voix, ces fantômes ? Allons donc ! Il ne pouvait exposer ses raisons à un pareil homme, mais le prêche lui devint insupportable, et il partit désespéré, après un dernier regard à la vieille idiote : celle-là, certes, en avait su davantage...

Au dehors, le pauvre pèlerin se trouva dans la nuit noire. Le neveu de la Ménarde s'était mêlé de lui enseigner un sentier de traverse qui, à travers bois, rejoignait le chemin de Saint-Léger. Jean-Marie s'engagea donc en pleine futaie.

Du ciel brouillé ne tombait aucune lumière : au milieu de ce paysage d'encre, le gars désorienté perdit le tracé de la sente et erra, les bras étendus pour éviter les arbres. Il suivit la déclivité du terrain, pensant rencontrer la route au bas de la côte ; mais sa course se prolongea sans qu'il parvînt à sortir du bois. Il marcha pendant une heure, fourbu, inquiet, pénétré par le froid.

Enfin, il aperçut — assez loin — une lueur. Une maison ? Non, quelque lanterne : le feu se déplaça, disparut. « Le chemin est de ce côté ! » se dit l'égaré tout en repartant d'un bon pas.

Il atteignit le bas du val, tomba en terrain découvert. Un brouillard régnait en cet endroit. Toutefois, le point lumineux ressurgit, beaucoup plus proche ; Jean-Marie se hâta dans sa direction, mais, de nouveau, le perdit de vue. De toutes ses forces, il cria :

— « Ho-ooo, là-bas ! »

Il n'obtint aucune réponse et s'étonna : sa voix avait dû porter, car l'air était immobile, sans un souffle. Soudain, la clarté se faufila entre de hautes herbes, à la distance d'un jet de pierre.

— « Ho-ooo ! » reprit le gars.

Aussitôt, la flamme fut cachée. Un braconnier ? Ces gens-là n'ont point coutume de s'éclairer de la sorte. Impatienté, Jean-Marie s'élança...

Et il fit un grand « plouf », un plongeon suffocant dans une eau stagnante, recouverte de roseaux. Il se sentit aspiré par la succion de la vase ; ses bras éperdus battaient l'onde puante ; par bonheur, sa main rencontra une basse racine de la rive. Jean-Marie put ainsi s'agripper et retrouva bientôt la terre solide. Alors, les yeux encore ruisselants, il vit fuir à ras du sol plusieurs languettes de feu.

— « Les queulards ! »

Il avait reconnu les terribles follets, effroi des paysans ; c'étaient — disait-on — les âmes des enfants morts sans baptême, qui attiraient les voyageurs pour les noyer dans les étangs. Le garçon, claquant des dents sous ses vêtements trempés, pensa : « Je suis enfermé ici ; les queulards ont brouillé la route ; pendant la nuit entière, je vais courir dans des chemins magiques, retomber dans les mares. » Après son émotion, il était devenu incapable de raisonner par lui-même et acceptait la tradition toute brute. Néanmoins, parce qu'il grelottait, il osa reprendre sa marche, adoptant une autre direction, ce qui le conduisit vers une nouvelle nappe sournoise, déce-

lée au tout dernier pas. Avait-il donc cheminé en rond dans ce brouillard opaque ?

Une seconde tentative ne fut pas plus heureuse : le gars perçut vite un clapotis soulevé par ses galoches et il fut trop heureux, rebroussant chemin, de buter contre une boursouflure du sol, haute d'une coudée, sur laquelle il s'accroupit : puisque l'eau le cernait, il ne voulait plus bouger avant le jour, bien que le froid le fît trembler comme un chien.

En cette angoisse il songea à prier et se demanda s'il en avait le droit, après son pacte malin. Puis il s'engourdit et cessa de penser.

La pénombre sale du matin lui rendit conscience. Le sol se dessinait, en dépit de la brume tenace : aucun risque de culbute ! Le gars se leva, rompit ses membres gourds ; en respirant, il éprouvait de vifs élancements dans les côtes.

Il découvrit une route et, l'ayant suivie, parvint à une maison isolée. Une branche sèche, suspendue au-dessus de la porte, indiquait que ce lieu était une auberge : le jeune homme épuisé entra.

Dans la salle, se tenait une femme qui préparait la soupe ; à l'approche de ce singulier client, elle eut un sursaut : Jean-Marie ne payait pas de mine, avec ses vêtements maculés de vase ; mais il expliqua comment il s'était fourvoyé et jeté à l'eau ; sa voix se voilait, chaque mot lui coûtait un effort ; enfin, il trouva dans sa poche quelque monnaie pour inspirer confiance.

La cabaretière tira une table près du foyer, afin que le client pût commodément se chauffer tout en se restaurant. Puis elle emplit deux petits verres d'eau-de-vie et disposa deux assiettes face à face. Le gars jugea qu'elle allait trinquer et déjeuner avec lui ; il dit poliment : « A votre santé ! » L'alcool lui apportait un bien-être passager, le faisait respirer plus à l'aise.

Cependant, la bonne femme servait la soupe ; mais elle sortit sans avoir touché à la seconde assiette ni au second verre.

Jean-Marie ne resta pas longtemps sous la vertu de l'eau-de-vie ; sa gorge se serrait ; la grosse nourriture lui donnait la nausée et il rejeta la cuiller avec découragement. Des frissons le parcoururent.

— « Ça va-t-il mieux ? » s'enquit l'hôtesse réapparue avec un faix de bois.

Elle n'obtint d'autre réponse qu'un hochement de tête. Cependant, elle lorgnait assiettes et verres, avec une attention de plus en plus vive. Au bout d'un moment, elle ne put contenir sa curiosité.

— « Votre frère est parti ? »

— « Mon frère ? » s'exclama le gars.

— « Celui qui est entré avec vous ! »

— « Vous avez vu quelqu'un avec moi ? »

— « En voilà une question ! J'ai même pensé que c'était votre jumeau, tant il vous ressemblait. Et vrai, il avait ben plus que vous l'air d'un noyé, avec sa figure si blanche... »

— « Si blanche ! »

Jean-Marie se comporta comme un fou. Il fit quelques pas sur ses

jambes flageolantes, promena dans le vide un regard hébété. Enfin, il retrouva quelque décision, mais ce fut pour ouvrir la porte et décamper, sans un mot d'adieu.

— « Bon vent ! » dit l'aubergiste, apeurée.

Maintenant, le gars galopait, la tête en désordre ; il lui fallait bien croire à l'existence d'un être fantomatique, attaché à ses pas après l'avoir été à ceux du Biscancard. Et comment se délivrer de cet esprit du mal, après s'être ainsi engagé par la pratique du livre ?

« Pour qui en use, c'est peine du dam, du dam... »

Devant le jeune homme aux yeux hagards, l'antique enfer déployait soudain ses décors effervescents. Mais alors, le sorcier repentant se rappela encore une fois l'exemple de Hans Schmidt, qui fut délivré du démon par les prières et les secours de l'Eglise. Et Jean-Marie décida qu'il ferait confession.

Ici, l'on rapporte un fait douteux : le gars marchait en route forestière et ne savait quelle direction prendre ; à un croisement, il vit un prêtre s'avancer à grandes enjambées, l'air pressé. Il l'arrêta, demanda son chemin ; l'ecclésiastique lui posa des questions empreintes de méfiance ; Jean-Marie, à bout de nerfs, dit tout d'un coup ce qu'il avait sur le cœur : il s'accusa de maléfice, de pacte et de toutes abominations. L'autre le toisa avec dureté :

— « Qu'oses-tu donc espérer ? Il n'y a plus de salut pour toi. Inutile d'implorer l'Eglise, les gens de ta sorte en sont retranchés ! »

Si cette partie du récit était véridique — et comme pareille méchanceté n'est pas concevable chez un prêtre — il faudrait bien croire que le Peut avait inventé une dernière ruse pour conserver l'âme de son adepte. Mais à en juger par la fin de ses pérégrinations, la victime ne perdit pas courage.

Les conteurs ne s'entendent point sur l'itinéraire que suivit le gars. Ils s'accordent bien pour dire que Jean-Marie, troublé par une grosse fièvre, ne sut pas retrouver le chemin de Saint-Léger et erra comme un insensé ; mais les uns croient qu'il se rendit à Millay ; d'autres opinent pour Préporché, qui se trouve dans une tout autre direction ; enfin, l'on parle aussi de Villapourçon, le village natal du héros.

Quel que soit le lieu exact, voici ce qui advint : dans une humble église morvandelle, la servante du curé, également préposée à l'entretien du saint lieu, découvrit avec émotion le corps d'un homme étendu devant l'autel de la Vierge ; le Jean-Marie venait de s'abattre là ; il s'était tourné d'instinct vers sa patronne, Reine des anges : peut-être craignait-il l'abord de Dieu !

Le gars respirait avec force, mais avait perdu connaissance. La femme courut chercher du secours et le malade fut transporté au presbytère ; on reconnut qu'il souffrait d'une fluxion de poitrine, certainement contractée au cours de la nuit.

Après plusieurs heures de soins dévoués, le Jean-Marie rouvrit les yeux et put parler : il supplia aussitôt le curé de l'entendre. Le brave confesseur crut tout d'abord ouïr les simples divagations d'un fiévreux ; la vue du cahier vert (que Jean-Marie avait emporté avec lui, sans doute dans l'inten-

tion de le montrer à la Ménarde) lui inspira d'autres sentiments : non qu'il admît la diablerie sans contrôle ni réflexion, mais il eût voulu dissiper cette tourmente d'âme, et c'était là une entreprise délicate, requérant tout à la fois autorité et prudence, outre les ménagements nécessités par l'état du malade.

L'histoire infernale courut le jour même de bouche en bouche, parce que le jeune homme, dans une alternative de lucidité et de délire, recommençait sans cesse sa confession à voix haute et à tout venant. De même, avisant les villageoises qui se relayaient à son chevet, il croyait retrouver sa tante ou Thérèse, et demandait pardon.

L'une de ces femmes commit malheureusement une lourde imprudence. C'était le lendemain, pendant l'heure de la messe, et elle se trouvait seule avec Jean-Marie ; ce dernier fut saisi par une fureur ; il voyait un homme pâle s'approcher de lui pour l'étouffer, et battait l'air à coups de poing. Puis, tout haletant, il réclama de l'eau froide, d'un ton si menaçant que la femme n'osa refuser. Le malade but avec avidité, et cette eau lui fut fatale : la fièvre ayant pris le dessus, Jean-Marie Merlou expira après la chute du jour. Jusqu'au dernier souffle, il avait lutté contre l'homme pâle.

L'oncle de Saint-Léger, prévenu bien tard, arriva tout juste pour faire enterrer le gars. Le curé lui remit le cahier vert, mais conseilla de détruire cet écrit : « Il n'est pire poison, » dit-il, « pour les esprits simples. » Par les soins des commères, le cahier fut livré aux flammes. On raconte qu'à l'approche du parchemin, les bûches du foyer éclatèrent brusquement, produisant force étincelles et rejetant l'objet au loin. Ce manège du Peut s'étant renouvelé par deux fois, on préféra enterrer profondément le livre. Un massif de houx, enraciné près de la cache, roussit et mourut en moins d'une semaine.

Aujourd'hui encore, de bonnes gens se demandent si l'âme de Jean-Marie fut sauvée. Pourquoi pas ?

Les petits monstres

(*The gilashrikes*)

par CHARLES G. FINNEY

Charles Finney, dont on a pu lire deux nouvelles dans « Fiction » (1), *nous raconte ici une sorte de fable ironique, où la filiation généalogique des oiseaux et des reptiles se manifeste de façon assez inquiétante.*



KNOX COPJE, de Manacle (Arizona), herboriste et quelque peu guérisseur, réfléchissait dans son patio, tout en se préparant à nourrir ses mascottes. Une des mascottes était un héloderme, à qui il donnait des œufs de poule. L'autre était un ennéoctone écorcheur ; il le nourrissait de foie. Bien que très disparates, comme le sont habituellement les mascottes, ils s'aimaient beaucoup l'un l'autre ; l'oiseau becquetait affectueusement le lézard de temps à autre, et Copje avait observé que le lézard, tout aussi affectueux, caressait parfois l'oiseau de sa grosse langue pourpre.

Leur amitié, pensait Copje, n'était pas tellement étrange. Tous deux étaient des parias, le lézard à cause de ses crochets venimeux, l'oiseau à cause de son habitude d'empaler les oisillons sur des pointes d'épineux. La race humaine ne les aimait pas, et la gent animale ne leur faisait point confiance. En conséquence, ils sympathisaient l'un avec l'autre. Cette sympathie, se demandait Copje, pouvait-elle être transformée en une chose plus significative ? Biologiquement, oiseau et lézard n'étaient pas très éloignés. Une plume n'était qu'une écaille modifiée. Une aile : une patte modifiée. Le bec crochu de l'écorcheur était étonnamment reptilien. L'oiseau et le lézard étaient tous deux ovipares. Si ces affinités étaient (scientifiquement) améliorées, quelles seraient les conséquences ?

L'herboriste Knox Copje alla dans son laboratoire, et examina son stock d'aphrodisiaques. D'un lot sélectionné, il distilla une ou deux gouttes subtiles.

Il injecta une goutte dans l'œuf de poule quotidien que consommait l'héloderme. Il introduisit l'autre goutte dans la ration de foie de l'ennéoctone. Il nourrit ses animaux, puis s'absenta pudiquement du patio pour le reste de la journée.

Deux semaines plus tard, il observa que l'héloderme tentait péniblement d'escalader l'arbre de Judée. Elle (c'était une femelle) portait

(1) « *Le grand chien noir* » (n° 63) et « *Le vieil homme et le désert* » (n° 70).

un rameau dans sa gueule. Copje fabriqua une longue échelle, pas trop inclinée, qui menait du sol aux branches. Reconnaissante, elle agita la queue, reprit son rameau, gravit l'échelle, choisit un endroit convenable dans les basses branches, et se mit à construire un nid. Peu d'instants après, l'oiseau-écorcheur vint l'aider ; en plus des branchages supplémentaires, il apporta des bouts de fils colorés. Ensemble, ils bâtirent un nid solide et remarquablement élégant. Le lézard de soixante centimètres y lova en rond son corps dodu, noir et orangé, et soupira de satisfaction. Là, l'oiseau lui apporta à manger : des bébés souris, des bébés rats, des bébés oiseaux. De ses doux petits yeux, *elle* le remerciait, et grignotait délicatement. Ce qu'elle ne mangeait pas, il l'accrochait aux branchages autour d'elle.

Elle pondit trois œufs. Lorsqu'elle avait besoin de prendre de l'exercice ou de se désaltérer, l'ennéoctone s'asseyait sur les œufs tandis qu'elle descendait l'échelle et allait vaquer dans le patio. Copje raconta plus tard qu'il n'avait, de sa vie, jamais vu un couple plus amoureux.

Cette année-là, l'été fut chaud à Manacle, et les œufs furent éclos en deux semaines. L'oiseau-écorcheur célébra l'événement en chantant pendant trois heures de sa voix âpre et triomphante.

Les petits, comme leur mère lézard, avaient quatre pattes, mais plus longues et plus fines. Ils avaient les ailes courtes, puissantes, de leur père. Ces ailes possédaient un crochet à l'articulation, comme chez l'outarde ou la chauve-souris. Leurs têtes, sans plumes mais munies d'écailles reptiliennes, étaient des têtes d'héloderme, avec des becs d'ennéoctone. A leur tour, les becs étaient équipés de crocs d'héloderme. Les queues des petits étaient comme celle de leur mère, épaisses et lourdes — mais couvertes de plumes grises duveteuses. La couleur générale des jeunes bestioles était noire et orangée, convenablement parsemée d'un gris presque rose.

Actifs comme de jeunes reptiles, mais défiants comme des oisillons, ils quittèrent rapidement le nid mais restèrent une semaine dans les branches protectrices de l'arbre de Judée. Avec leurs quatre pattes et leurs crochets d'aile, ils pouvaient grimper avec une facilité merveilleuse et, par surcroît, leur père était toujours là pour les surveiller. La maman lézard, qui avait quitté le nid, montait la garde au pied de l'arbre.

Un jour leur père décida qu'il était temps de leur apprendre à voler. Tandis que la mère les regardait du sol avec appréhension, il prit les petits un par un dans son bec de rapace, et les lança dans les airs. Ils agitèrent leurs petites ailes épaisses et, la queue et les pattes pendantes — comme le train des anciens aéroplanes — se mirent à voleter autour du patio. Ils atterrirent maladroitement près de leur mère. De joie, elle se mit à siffler.

Copje nota qu'ils pouvaient ramper, sur la paroi de béton de son patio, aussi aisément qu'un putois d'Amérique, qu'ils savaient creuser avec habileté et diligence, et qu'ils aimaient se baigner dans sa piscine : les ailes hautes pour éviter de les mouiller, ils nageaient rapidement en

rond avec leurs quatre pattes. Ils avaient le pouvoir de gonfler leur corps pour flotter comme des pontons.

Copje nota aussi que leurs parents, au bout de relativement peu de jours, s'intéressèrent à eux de moins en moins, et les abandonnèrent totalement après trois semaines. Les bestioles mesuraient alors vingt centimètres de long, et grandissaient avec une rapidité étonnante.

Bien qu'ils passaient leurs journées ensemble, ils préféraient dormir séparément la nuit. L'un se creusa un terrier confortable et y dormit. Le second s'accrochait dans l'arbre de Judée, la tête en bas comme une roussette. Le troisième dormait sur un lit de poupée dans la salle de jeux.

En dépit de leur aspect féroce et de leurs dents venimeuses, ils préféraient par-dessus tout la pâtée pour chiens. Copje leur donnait à manger dans une grande casserole. Ils se perchaient sur le rebord avec leurs pattes postérieures, et prenaient soigneusement leur pitance dans leurs serres antérieures.

Ne sachant trop quel nom leur donner, il se contenta de les appeler « lézards ailés ». Et il les nomma Eaque, Minos et Rhadamante, d'après les noms des noirs juges de l'Enfer.

⁂

De nombreux chats vivaient dans le voisinage et, par concomitance, peu d'oiseaux. Les chats, principalement de gouttière avec quelques touches de persan et de siamois, adoraient s'embusquer et bondir sur leurs camarades emplumés ; et les camarades emplumés, après nombre d'incidents décisifs de ce genre, finirent par comprendre et évitèrent les terrains de chasse des félins.

Eaque, Minos et Rhadamante, ayant atteint leur taille maxima, s'assignèrent eux-mêmes, un jour, le rôle de gardiens des oiseaux. Copje, qui aimait les oiseaux et détestait les chats, les vit entreprendre leur première tâche policière.

Un rouge-gorge, inconscient de la menace féline, avait décidé d'atterrir sur le bassin-à-oiseaux de Copje, puis de se poser sur le sol et de picorer quelque peu. Sous un buisson proche, tendu et prêt à bondir, se tenait un agile semi-siamois. Copje était sur le point de hurler un avertissement au rouge-gorge lorsque, piquant sur le siamois comme des bombardiers légers, survinrent Eaque, Minos et Rhadamante. A cette époque, chacun d'eux mesurait 60 centimètres de long, et était aussi affreux qu'un basilic. Ils attaquèrent le chat sous trois angles ; deux s'occupèrent des oreilles, le troisième prit pour lui la queue. A l'instar de leur mère héloderme, ils possédaient un appareil venimeux. Mais, à la différence de leur mère, leur venin n'était pas mortel et se contentait d'être un puissant narcotique. Le semi-siamois se défendit brièvement puis, tandis que les trois vengeurs s'écartaient pour examiner l'effet de leur travail, il s'éloigna comme un chat en train de rêver, trouva un coin d'ombre, s'étendit et s'endormit promptement. Le rouge-gorge qui, réfu-

gié sur un fil téléphonique, avait regardé cette scène avec intérêt, se remit à picorer dans le patio de Copje.

De ce jour, les lézards ailés firent leur labeur quotidien de piquer sur les chats menaçant les oiseaux. Ils étendirent leurs opérations à tout le voisinage. Chez les oiseaux se répandit la nouvelle qu'ils étaient de nouveau en sécurité dans le coin. Chez les chats se répandit la nouvelle qu'ils *ne l'étaient pas*. Les camarades emplumés revinrent en masse. Les raminagrobis chagrins les laissèrent en paix. Pour s'assurer que l'ordre était maintenu, Eaque, Minos et Rhadamante montaient la garde en volant en cercles, ou bien perchés sur les poteaux télégraphiques.

Un jour le sévère trio aperçut un gros chien méchant sur le point d'attaquer un petit Chihuahua recroquevillé. Juste au moment où le vilain chien découvrait ses dents, les lézards ailés l'assaillirent, et le couvrirent d'une furieuse masse d'orangé et de noir. Mâchant ses oreilles, ils lui donnèrent une dose particulièrement forte de leur étrange sédatif. A peine avait-il tourné le coin de la rue, qu'il se couchait et s'endormait.

Ensuite, les lézards ailés accordèrent leur attention aux chiens qui aboyaient après les facteurs ; ils leur administraient le même traitement que celui donné au gros chien qui avait montré les dents au Chihuahua. Finalement, ils se mirent à punir les chiens qui jappaient ou hurlaient la nuit, quand les gens essayaient de dormir.

Ils imposaient si rigoureusement leur discipline que, bientôt, aucun chien ou chat du quartier n'osa mettre la patte dehors, de peur qu'Eaque, Minos, ou Rhadamante, leur fondît dessus comme la peste.

La sévérité de leur politique policière ne connaissait pas de limites. Quand arriva Halloween (1) et que les enfants sortirent le soir pour sonner aux portes des gens, et quémander fruits, bonbons et biscuits, les lézards ailés supportèrent la chose pendant dix minutes ; après quoi, ils commencèrent systématiquement à ramener les gosses à leurs foyers respectifs.

En outre, Eaque, Minos et Rhadamante n'approuvaient pas les jeunes couples qui parquaient leurs autos dans les coins sombres. Nombre de fillettes, dans les doux bras de la tentation, entendirent un froissement d'ailes, aperçurent un éclat orange et noir, entendirent brailler leur compagnon et, stupéfaites, le virent sombrer rapidement dans le sommeil après avoir été mordu à l'oreille.

Bien que n'étant pas officiellement reconnu, se pratiquait dans le quartier ce sport nocturne qui consiste à regarder par la fenêtre chez les voisines. La chaste baigneuse, immergée dans ses ablutions, entendait parfois un bruit de pas devant sa fenêtre — particulièrement lorsque les stores vénitiens étaient à demi-ouverts. La maîtresse de maison en train de se dévêtir apercevait parfois des yeux qui, dans l'obscurité du jardin, la lorgnaient à travers la vitre. Eaque, Minos et Rhadamante mirent rapidement fin à ces amusements. Pendant une période, il sembla

(1) Veille de la Toussaint, fêtée par les enfants aux Etats-Unis de façon un peu analogue au Mardi Gras ou à la Mi-Carême.

qu'une épidémie avait frappé certains jeunes gens, épidémie qui, inexplicablement, les faisait s'endormir dans le jardin des voisins aux environs de minuit.

Les gens qui négligeaient de se lever à temps pour gagner l'église le dimanche — sans discrimination de secte — s'aperçurent bientôt que, chaque fois qu'ils allaient laisser passer l'heure, un vacarme bizarre et persistant se produisait sur leur toit. C'était Eaque, ou Minos, ou Rhadamante, leur rappelant qu'il était temps d'aller faire leurs dévotions. A cette époque, les lézards ailés avaient acquis une connaissance du langage parlé qui valait bien celle des plus fins perroquets.

Knox Copje, bien que nullement alcoolique, aimait boire une goutte de temps en temps, particulièrement en fin d'après-midi dans son patio. C'était à ce moment qu'il détendait ses nerfs. C'était à ce moment qu'il faisait ses rêves. C'était à semblable moment qu'il avait songé à accoupler oiseau-écorcheur et lézard héloderme.

Ayant réglé la situation féline, maté les chiens méchants, discipliné les gosses et les amoureux, les gens qui dormaient trop ou ceux qui lorgnaient nocturnement la voisine, les trois moralistes que Copje, en un sens, avait créés, reportèrent sur lui leur attention. Tentait-il de boire ce premier verre de la journée, délicieux et rafraîchissant, l'un d'eux arrivait aussitôt dans le patio, en ronflant comme un bourdon irrité, et faisait tomber le verre de sa main. Tentait-il, dans un recoin caché de la maison, de boire un coup en secret, l'un d'eux était toujours caché près de la bouteille, prêt à lui mordre la main, et à le plonger dans le sommeil.

Copje philosopha comme suit : ces êtres agissent de cette manière parce que leurs parents étaient de trop mauvais citoyens. Tout le monde hait les hélodermes, et tout le monde hait les écorcheurs. En conséquence leurs rejetons, connaissant l'opprobre dans laquelle leurs parents étaient tenus, avaient résolu d'effacer cette haine par la rigide probité de leurs propres vies et actions. Ils avaient choisi de n'être ni oiseaux ni lézards. Ils avaient par contre choisi d'être des anges admonitoires et vengeurs, espérant ainsi éliminer l'horreur qui s'attachait à leurs ancêtres. On peut dire, je présume, que leur zèle était louable.

Philosophant de la sorte, Copje avança la main vers la bouteille de *bourbon*. Trois démons couleur noir et flamme l'assaillirent de trois côtés à la fois. Mais cette fois Copje, pas fou, était prêt.

Il avait autour de la tête un robuste grillage, et d'épais gants de cuir aux mains. Il leur tordit le cou.

(*Traduit par P. J. Izabelle.*)



Une fenêtre sur le passé

par FRANCIS CARSAC

Se souvenant de ses propres expériences archéologiques, Francis Carsac nous offre ici, en un raccourci frappant, une évocation de la préhistoire, « vue » par un homme du présent (1).



« L'EXPÉRIENCE la plus étrange que j'aie vécue ? »

Notre hôte, d'un geste familier, passa ses doigts dans son épaisse chevelure, puis se prit le menton.

« Attendez que je rassemble mes souvenirs, » dit-il, en nous versant un peu plus de cognac.

Nous étions trois, ce soir-là, chez Arnaud Lapeyre, géologue et anthropologue connu pour ses fouilles dans toutes les parties du monde, trois de ses anciens condisciples, qui avions pris l'habitude, au cours des années, de répondre à son invitation de passer le Mardi Gras avec lui.

« Une fois, à Bornéo... Mais non. L'expérience la plus étrange date de mes débuts, et je n'en ai jamais encore parlé à personne, sauf à mon pauvre ami Maurice Vergne, qui est mort depuis longtemps, il y aura 22 ans en août. Je ne sais qu'en penser moi-même, et je vous demande de garder le secret à ce sujet. Il est des choses qu'il vaut mieux ne pas ébruiter si on veut continuer à être pris au sérieux dans certains milieux qui se croient scientifiques parce qu'ils nient tout a priori. Il est vrai que d'autres personnes se jugent d'esprit ouvert, qui acceptent sans aucune critique n'importe quelle histoire, du moment qu'elle est fantastique. Enfin, je vais vous exposer les faits, et vous apprécierez.

Il y a trente ans de cela, au mois de juillet, je commençai ma première fouille paléolithique. J'avais choisi une grotte en Dordogne, celle du Pech de la Crabo, c'est-à-dire, en occitan, la colline de la chèvre. C'est une vaste cavité qui traverse un éperon rocheux, et qui avait déjà été plus ou moins bouleversée, sans méthode, par de multiples amateurs. Je n'étais encore qu'un quelconque licencié ès sciences, parmi tant d'autres, et mes moyens étaient alors réduits. Mon ami Vergne devait m'aider, et, pour les gros travaux, nous engageâmes un terrassier, Espagnol taciturne du nom de Martin.

---

(1) Nouvelles du même auteur : « *Taches de rouille* » (n° 7), « *Hachures* » (n° 10), « *L'homme qui parlait aux Martiens* » (n° 56), « *Le baiser de la vie* » (spécial 1), « *Premier Empire* » (n° 74), « *La voix du loup* » (spécial 2). Et en collaboration avec Jacques Bergier : « *La revanche des Martiens* » (n° 64).

Rien à dire sur les deux premiers mois de travail. Nous passâmes plus de quinze jours à enlever les anciens déblais, et à délimiter les parties du gisement qui étaient encore vierges. Puis d'énormes blocs effondrés nous arrêtèrent, qu'il fallut casser à la masse et au coin, la proximité immédiate de la voie ferrée interdisant l'emploi d'explosifs. Tant et si bien que la fouille proprement dite ne commença guère avant le début de septembre. A ce moment-là se présenta une autre difficulté : les propriétaires de l'auberge où nous logions nous mirent gentiment, mais fermement à la porte, les chambres étant louées, pour ce dernier mois de vacances, par une famille de Paris qui venait chaque année. Comme la grotte était très sèche, nous décidâmes d'y camper.

Ce fut extrêmement agréable. A 5 heures et demie, l'après-midi, nous arrêtions le travail, et, sur une table de bois posée sur deux tréteaux, mettions à jour les carnets de fouille. Nous cuisions notre repas sur un foyer primitif, entre trois grosses pierres, et nous avons ainsi dégusté de magnifiques biftecks « à la moustérienne » grillés au-dessus des charbons ardents sur quelques branches vertes. La fumée du genévrier que nous brûlions leur donnait un fumet particulier, et, notre jeunesse aidant, nous nous imaginions dévorer du bison. Puis, dans les calmes soirs de septembre, nous jouissions des dernières lueurs du jour. Assis sur un énorme bloc au sommet de la pente, nous contemplions la petite vallée, les lignes de peupliers, flèches plantées dru le long du ruisseau presque tari, jetant leurs ombres allongées sur les prairies (*majoresque cadunt...,* ne manquait jamais de citer l'un ou l'autre de nous), les toits des fermes rougeoyant sous les derniers rayons obliques, la lente montée de l'obscurité. Les lampes s'allumaient une à une derrière les fenêtres des maisons, et, un peu avant la nuit totale, passait une micheline, chenille de lumière qui annonçait son arrivée par des coups de trompe modulés. Nous échangions avec le conducteur des saluts indistincts. Après ce passage, nous ranimions le feu, et, à sa lueur, allongés sur le sable sec, nous échangions quelques idées sur la Préhistoire en général, l'avancement de la fouille, ou l'état du monde. La flamme dansait, orangée, le bois pétillait, la fumée errait paresseusement sous la voûte, puis disparaissait, aspirée, quand elle atteignait le porche. Le cercle de clarté ne pénétrait pas très profondément dans la grotte, et le fond était un abîme d'obscurité où bâillait, plus noire encore, l'entrée de la galerie qui traversait la colline. De ci, de là, des ressauts de la paroi accrochaient la lumière, et semblaient un instant, dans la lueur indécise et mouvante, quelque monstre se faufilant sournoisement.

Puis, le solide sommeil que donnent la fatigue et la jeunesse. Tout était donc parfait, sauf un détail : nous devions aller chercher l'eau à une ferme distante de plus de 600 mètres !

Nous y allions à tour de rôle, portant une grosse cruche de fer blanc qui gardait encore en sa forme un peu de la grâce des cruches d'argile. Il fallait descendre une pente abrupte pendant une vingtaine de mètres, traverser la voie ferrée, puis, par une pente plus douce, mais plus longue, on arrivait à la route que l'on suivait pendant un demi-kilomètre. Un

chemin de terre montait jusqu'à la ferme. Aller-retour, la corvée durait une demi-heure. Nous l'effectuions d'habitude avant le repas du soir, mais ce jour-là, nous l'oubliâmes, et, comme c'était mon tour, je dus partir à l'approche de la nuit.

Cela me contraria beaucoup. Toute la journée, le soleil avait lui, brûlant, à travers un voile de vapeur, et, en descendant la pente, je pus voir à l'Ouest, au-dessus des collines, se bousculer de grands nuages crénelés, annonciateurs de l'orage. En ce temps-là, je haïssais et craignais les orages. Quand j'avais six ans, la foudre était tombée tout près de moi, et depuis le temps orageux m'était pénible. L'électricité atmosphérique semblait circuler sous ma peau, je devenais nerveux, émotif, et ne pouvais tenir en place. Depuis, la nature tropicale, avec ses tornades, s'est chargée de guérir cette phobie. Maurice aurait certainement accepté de me remplacer si je le lui avais demandé, mais le respect humain m'en avait empêché, et maintenant je me pressais, dans l'espoir de rentrer avant les premiers éclairs proches.

Bien entendu, ce fut ce soir-là que choisit le fermier pour m'entretenir en détail de tous les malheurs qui frappaient à cette époque, comme maintenant, comme toujours, l'agriculture. Si bien que je partis alors que le tonnerre grondait déjà, et que la lumière crépusculaire avait pris cette teinte livide d'avant les orages. Je me hâtais sur la route, changeant souvent la lourde cruche de main, mais, quand j'arrivai au bas de la première pente, le vent s'était déjà levé, balayant la poussière, et, dans la nuit presque tombée, les éclairs illuminaient une déroute de nuées en haillons. Je franchis le fossé, grimpai aussi vite que je le pus, arrivai à la voie ferrée. Là, je fus obligé de reprendre haleine.

Levant la tête, j'aperçus, presque au-dessus de moi, la haute silhouette du rocher qui abritait l'entrée de la caverne, couronné de chênes verts et de pins. Mais un étrange reflet rougeâtre le colorait, et je me tournai vers le couchant, cherchant l'origine de cette lueur : l'occident était d'un noir d'encre, sillonné d'éclairs fourchus. Le tonnerre grondait maintenant presque sans interruption, et bien que je fusse encore essoufflé, je décidai de ne pas attendre davantage, et entrepris de monter la dernière pente.

Malgré le poids de la cruche, je montai vite, m'accrochant aux branches connues, m'aidant des marches taillées dans la terre. La lueur rouge sur le rocher était maintenant plus nette, dansante, et je pensai que mon compagnon avait allumé un grand feu, comme nous le faisions parfois. J'arrivai en haut, me hissai en prenant appui sur le chêne vert qui était resté debout, au bord de la tranchée de fouille, posai la cruche, et, courbé par un point de côté, laissai errer mes regards sur la coupe. J'étais à environ 20 mètres de l'entrée de la grotte, et un peu à droite d'elle. Mes yeux suivirent le trou noir de la fouille, balayèrent l'entrée de la caverne. D'un geste instinctif, je me tapis sous la touffe d'arbres, me collant aux troncs noueux.

Un grand feu brûlait bien dans la grotte, juste à l'entrée, ou plutôt une série de foyers en arc de cercle, allant d'une paroi à l'autre, derrière

un mur bas de pierres sèches. Mais la tache claire de la tente avait disparu, et, à sa place, je voyais quelque chose d'inimaginable.

Au centre, derrière les feux, un homme était accroupi, massif, puissant, courbé. La flamme ocrait sa peau foncée. Il tenait à la main une courte lance épaisse, dont la pointe brillait faiblement. Sa tête était grosse, hirsute, et, quand il la tourna vers moi, je pus voir le reflet du feu dans ses yeux enfoncés sous d'énormes arcades sourcillières. Plus loin, d'autres formes indécises étaient couchées, sous des peaux de bêtes, dans la pénombre rouge. Autour des foyers, le sol était jonché de débris, d'ossements brisés ou à demi rongés, d'éclats de silex, de branches d'arbres sèches. Dans un coin, une énorme carcasse à demi dépouillée avait été jetée.

Une autre silhouette émergea lentement de l'ombre, avançant vers la barrière de feu, d'une démarche lourde et cependant aisée. L'homme s'arrêta à côté du veilleur accroupi, scruta la nuit. Lentement, attentif à ne pas faire de bruit, je reculai, oubliant la cruche, me tassant autant que je le pouvais.

Je restai là, à épier. Je n'avais aucun doute sur l'identité de ces êtres : je voyais une tribu d'hommes de Néandertal. Mais étais-je victime d'une hallucination, ou bien, d'une manière incompréhensible, s'était-il ouvert une fenêtre dans le temps, une fenêtre sur le passé, me permettant à moi, archéologue du XXe siècle, d'observer une scène datant de 40 à 50.000 ans ? Tout glacé de terreur que j'étais, d'une terreur presque métaphysique, mon cerveau fonctionnait, et, tout en cherchant désespérément des arguments en faveur de la première hypothèse, celle qui était rassurante, j'observais de tous mes yeux.

Les deux hommes étaient maintenant debout, trapus, avec d'énormes poitrines rondes en forme de tonneau, que cachaient mal des lambeaux de fourrures, des bras et des jambes courts. Au pire, pensai-je, je pourrais dévaler la pente, arriver à la sécurité de la route où passaient fréquemment des autos, ces inventions familières de mon siècle. Puis, bizarrement, toute crainte cessa. Je décidai en faveur de l'hallucination, née de mon état de nervosité, de mon désir de connaître la vie de ces hommes primitifs, désir qui me poussait et me pousse encore à fouiller leurs habitats. Je passai la main sur mon front, espérant et craignant en même temps chasser cette vision, rouvris lentement les yeux. Les deux hommes étaient toujours là derrière leur barricade de feu, nets, réels. La flamme projetait leurs ombres, grotesquement déformées, sur la paroi de la grotte, et elles semblaient y danser une danse de guerre, sauvage et menaçante. Je secouai violemment la tête, ils ne disparurent pas. Alors, avec un bruit fracassant, la foudre tomba à quelques dizaines de mètres, et, pendant une fraction de seconde, je vis sur la paroi leurs ombres dédoublées. Un des hommes regarda droit vers moi.

La panique me prit, totale, mes jambes se transformèrent en gelée, et je glissai au sol, essayant de tirer de sa gaine le couteau suédois que je portais à la ceinture, sans que ma main moite de peur y arrivât. Un éclair réel ne pouvait projeter l'ombre d'une hallucination ! Les néandertals se penchaient maintenant au-dessus de la flamme, scrutant la nuit.

Brusquement, l'un d'eux poussa un cri, au moins je le suppose, bien que je n'entendisse rien, car il ouvrit la bouche toute grande, et, derrière lui, dans un vol de couvertures de peaux se dressèrent d'autres silhouettes. Un des veilleurs ramassa une pierre sur le sol, la jeta avec violence, et je baissai instinctivement la tête. Mais nul projectile ne siffla à mes oreilles ; par contre, j'entendis un choc métallique.

La cruche ! Ils avaient vu la cruche !

Ils étaient maintenant une vingtaine debout, hommes, femmes aux lourdes mamelles nues, repoussant en arrière des enfants. Le tonnerre gronda de nouveau, les éclairs montrèrent nettement la tranchée de fouille, mais aussi, derrière les foyers, la horde primitive. Un homme s'affairait, rompant le cercle de feu à grands coups de hampe de lance, balayant les tisons. Dès que l'ouverture fut assez grande, il enjamba le mur bas, vint vers moi arme levée. J'essayai de me dresser, me pris dans les branches basses, poussai un hurlement de pure épouvante.

— « Eh bien ? Qu'est-ce que tu fiches là ? Tu veux prendre une douche ? »

Maurice ! C'était Maurice !

« Et tu as crevé la cruche. Qu'est-ce qui te prend ? »

Il me guida vers la grotte, me fit asseoir. Je tremblais de tous mes membres, bégayant, incapable d'expliquer. Mon ami disparut sous la tente, revint avec le cognac dont nous usions avec parcimonie, m'en versa un grand verre. Une bonne demi-heure passa avant que je puisse parler de façon cohérente.

Maurice éclata franchement de rire. L'orage avait crevé maintenant, il pleuvait à verse, et la fraîcheur pénétrait dans la caverne, détendant mes nerfs.

« Je ne savais pas que tu avais tellement peur des orages, » me dit-il. « Et tu lis trop de romans fantastiques ! »

— « Mais la cruche crevée ? »

— « As-tu jamais remarqué que, juste en haut de la pente, le bloc sur lequel nous nous asseyons lance une pointe très aiguë à côté du sentier ? Il faudrait la faire sauter à la masse. Dans ta hâte, tu as heurté la cruche et tu l'as crevée. Demain, nous irons voir, et je te parie bien que nous trouverons sur cette pointe quelques traces de métal. Mais tu peux te vanter de m'avoir fait une belle peur ! Quand je t'ai vu, à la lueur de l'éclair, tapi sous les branches basses comme un fauve... »

Nous examinâmes le rocher le lendemain. Il portait bien des traces de l'étamage de la cruche. »



— « C'était donc bien une hallucination, » demanda Villars, le psychiatre. « Dans ce cas, c'est un des cas les plus intéressants que je connaisse. Combien de temps a-t-elle duré ? »

— « Je ne sais pas. Trente secondes, à peu près, assura Maurice, entre le moment où il m'entendit monter la pente, et celui où il vint me

me chercher. Trois ou quatre minutes, dirai-je. Oui, ce fut une hallucination. L'autre hypothèse serait trop fantastique, et n'expliquerait pas les traces de métal sur le rocher. Mais, hallucination ou non, c'est bien l'expérience la plus étrange que j'aie vécue. »

La conversation changea, nous parlâmes de choses et d'autres, mais notre hôte semblait distrait, rêveur. Et, dans un intervalle entre deux répliques, je l'entendis murmurer :

— « Il y a quand même une chose... Quand, l'année après, nous fouillâmes l'entrée même de la grotte, nous trouvâmes les foyers et le mur bas de pierres sèches, exactement là où je les avais vus. »

Les activités du Club Futopia.

Chaque année, le Club FUTOPIA offre aux lecteurs de *Fiction* un numéro hors-série de sa revue *Ailleurs*. Mais novembre 1961 marquera le 5e anniversaire d'*Ailleurs*. A cette occasion le club publie un numéro géant, auquel collaborent les grands noms de FUTOPIA. Au sommaire, des *inédits* de René BARJAVEL, Marcel BATTIN, Jacques BERGIER, Yves DERMEZE, Daniel DRODE, Michel EHRWEIN, Serge HUTIN, Demètre IOAKIMIDIS, Charles-Noël MARTIN, Ralph MESSAC, Raymond QUENEAU, Roland SASSI, Stephen SPRIEL, Jacques VAN HERP, Julia VERLANGER. Plus de 80 pages ronéotypées en caractères techno-élite, au format 30 x 21 cm.

Le prix de ce numéro (à tirage limité, exemplaires tous numérotés) est de Fr. suisses 2.50 (NF 3.00) à verser pour la Suisse et la Belgique à Pierre Versins, Primerose 38, Lausanne, Suisse, C C P II 84 22 ; et pour la France à Mme A. Belzanne, 55 rue de la Procession, Paris XVe, CCP Paris 15.233.10.

Parution au cours du mois de novembre.

Attention : les amateurs qui s'inscriront au Club FUTOPIA avant le 15 novembre 1961 (Fr suisses 10 de cotisation annuelle + Fr. suisses 3 de droit d'entrée — ou NF 12.00 + NF 4.00 à verser aux mêmes adresses que ci-dessus) recevront le numéro géant *gratuitement*.

N. B. : Les 4 premiers *Ailleurs* hors-série sont épuisés.


VADIM
présente

Ici, on désintègre !

Les livres du mois sont d'abord des rééditions : deux romans de Gaston Leroux, un autre de Pierre Véry, tous ouvrages auparavant introuvables.

Une révélation : celle d'un Kafka polonais, Bruno Schulz.

Et en science-fiction, un solide recueil d'un des meilleurs écrivains américains du genre : James Blish.

Gaston Leroux : **Romans fantastiques, tome I.**

1800. Jules Grévy est président de la République ; le ministère de Freycinet, qui a succédé le 28 décembre de l'année précédente au cabinet Waddington, démissionne le 19 septembre ; Jules Ferry prend la suite le 23 du même mois... En somme, une année pareille à tant d'autres.

Pareille à tant d'autres ? Peut-être pas... Car, certain soir, à l'Académie Nationale de Musique et de Danse, une toute jeune, une ravissante cantatrice suédoise, Christine Daaé, reprend au pied levé le rôle de Marguerite, dans « *Faust* ». C'est une révélation, un triomphe inouï... Mais c'est aussi le début d'une étrange et tragique histoire qui va bouleverser tout Paris : l'histoire des amours d'Erik, le « *Fantôme de l'Opéra* ». Ce monstre humain à tête de mort hante les dessous enténébrés du Palais Garnier ; il s'y terre ; il y habite. Cet Erik n'est pas n'importe qui : à la fois ange et démon, il tient de Gwynplaine — Gaston Leroux n'a jamais fait mystère de son admiration pour Hugo — et de Maldoror. Compositeur de génie, chanteur et prestidigitateur hors de pair, c'est aussi un *amateur de trappes* — et Dieu sait que le Théâtre de l'Opéra n'en manque pas ! C'est enfin le plus extraordinaire ventriloque de tous les temps : « *Il allait même jusqu'à faire chanter les gueules de pierre de mes taureaux androcéphales, sur les murs du palais de Mazendéran...* » Dès lors, on comprend aisément que lorsqu'il lui plaît de se manifester, soit vocalement, soit « en chair et en os » — surtout en os ! — en un point quelconque des 12.000 mètres carrés de l'Académie Nationale de Musique, Erik n'ait nul besoin d'ouvrir même la plus secrète des 2.531 portes de ce pharamineux édifice, pas plus que d'utiliser à cet effet la plus ingénieuse de ses 7.593 clefs (1). Le pouvoir d'Erik est quasiment illimité... Pourtant, si Christine Daaé, qu'il séquestre dans son inquiétante *demeure du lac*, le plaint et l'admire, il ne parvient pas à s'en faire aimer. Il lui fait peur. Au reste, la cantatrice a déjà, petite fille, « donné son cœur » une fois pour toutes, et sur la plage de Perros-Guirec, à son jeune camarade de jeu, le vicomte Raoul de Chagny. Erik menace, supplie, se résigne, puis s'efface. Après quoi, ayant achevé dans la fièvre sa grande œuvre lyrique, un « *Don Juan triomphant* », il ne lui reste plus qu'à « mourir d'amour ». Ce qu'il fait, à deux pas du *lac de la rue Scribe*, de *la chambre des supplices* et de ces ba-

(1) Chiffres cités par Gourdon de Genouillac, dans « *Paris à travers les siècles* », vol. V, p. 248.

rils de poudre noire auxquels il avait, un moment, songé pour quitter ce bas monde, en supprimant du même coup son seul amour et « *beaucoup de ceux de la race humaine* »...

Ce surprenant récit dont Hollywood a déjà tiré deux films, et qui ne date pas d'hier, recèle encore, intacts et toujours opérants, d'innombrables charmes qui sont ceux-là mêmes du roman-feuilleton. Des charmes étonnamment poétiques et infiniment plus subtils que l'on ne consent généralement à l'admettre. En fait, Leroux fut un grand, un très grand feuilletoniste ; et j'aimerais bien que quelque malin s'avisât de m'expliquer enfin la différence qu'il y a entre un « grand feuilletoniste » et un « grand écrivain ». Pour moi, je n'en vois guère... J'ajoute que « *Le fantôme de l'Opéra* », qui n'est peut-être pas l'un des maîtres livres de l'auteur, est indiscutablement l'un de ceux où s'exprime le mieux cette poignante, cette déchirante nostalgie du « *vert paradis des amours enfantines* » dont Leroux n'a jamais pu se guérir. Rappelez-vous Chéri-Bibi : « *Je la voyais encore venir quelquefois avec sa mère, au milieu des blés. Elle se faisait des couronnes d'épis et de coquelicots...* » Et l'Antoinette passionnée d'« *Hardigras* » : « *Si nous étions encore à la « Fourca », tu irais me chercher des nids et tu ferais toujours danser pour moi les chèvres de la mère Bibi...* » Ici, quand, après des années, Raoul de Chagny parvient enfin à approcher de nouveau Christine Daaé, il lui parle ce même langage ; il lui dit ceci qui n'est sibyllin que pour ceux qui les entourent : « *Je suis le petit enfant qui est allé ramasser votre écharpe dans la mer.* » Et la jeune fille le reconnaît...

La première publication en volume du « *Fantôme de l'Opéra* » remonte à 1910. S'il faut en croire une allusion aux lévriers de course de M. Gabriele d'Annunzio que l'on trouve dans l'un des chapitres de « *L'homme qui revient de loin* », c'est à peu de chose près durant cette même année 1910 que se déroule l'hallucinant roman qui porte ce titre, et qui parut en 1917 (1).

Il y a là, à l'orée de la forêt de Sénart : un « défunt », André Munda de la Bossière, qui revient errer nuitamment dans le château qui fut sien ; son frère Jacques *qui mourra deux fois ;* une jeune femme inexorablement ambitieuse ; un ricanant M. Saint-Firmin ; une amoureuse que l'on dit visionnaire ; deux sommités de la médecine, dont l'une réussira une bien scabreuse opération « à cœur ouvert » ; un énigmatique sourd-muet ; une vieille demoiselle adepte d'Allan Kardec... Et puis des accessoires, beaucoup d'accessoires : une table tournante ; *la petite maison du bord de l'eau ;* des bruits de chaîne ; *la porte basse de la Tour Isabelle ;* une innocente, une affolante bougie — « *qui donc l'a éteinte ?... qui donc l'a coiffée de son petit casque d'argent ?...* » — ; et, enfin, une énorme malle « moralement » omniprésente, une malle qui en évoque immanquablement d'autres : celles, illustres, de Gouffé et de Mme Bessarabo...

Après cela, qui ne le laisserait guère soupçonner, il importe de souligner que ce récit d'une déconcertante habileté est l'un des plus « réalistes » que Leroux ait jamais écrits, au point même que certaines de ses parties semblent directement inspirées d'un fait divers.

Ah ! j'oubliais : on retrouve épisodiquement dans cet « *Homme qui revient de loin* » la belle Mme de Bithynie, laquelle sort tout droit du premier roman de Leroux, l'admirable « *Double vie de Théophraste Longuet* » (1904), comme en sortent également l'élégant commissaire de police Mifroid qui réapparaît, lui, dans « *Le fantôme de l'Opéra* » et le sâr Eliphas de Saint-Elme de Taillebourg de la Nox, que

(1) Jean Castanier s'en est inspiré pour réaliser, au lendemain de la libération, un film consciencieux et fidèle qui demeure, à ce jour, son unique long-métrage.

l'on reverra dans « *Le fauteuil hanté* ».

Cela dit, j'avoue que la classification des œuvres de Leroux adoptée par l'éditeur du présent volume me surprend un peu : en effet, ni « *Le fantôme de l'Opéra* » ni « *L'homme qui revient de loin* » ne me semblent authentiquement fantastiques, leur surnaturel, au reste spécieux, se trouvant en fin de compte toujours expliqué. Il eût été préférable de nous dire de l'ensemble de l'œuvre du père de « *Chéri-Bibi* » qu'elle constitue l'un des sommets du « roman d'aventures fantastiques », ce qui eût été plus général, moins restrictif. Et l'on aurait été dans le vrai.

Maintenant, un regret : pourquoi les extraordinaires « *Mohicans de Babel* », repris en volume en 1928, après la mort de leur auteur, ne figurent-ils pas parmi les titres qu'on nous promet encore ? C'est pourtant là l'un des grands livres de Leroux. Et je ne suis sûrement pas le seul à ne pouvoir oublier la grandiose et terrifiante figure de M. Barnabé Ternisien, son déroutant protagoniste, pas plus que ce merveilleux chapitre XI — « *Une toute petite histoire d'amour* » — qui est à lui seul un véritable morceau d'anthologie : « *Elle n'était pas jolie, jolie, Julie...* »

Roland Stragliati.

« *Romans fantastiques* », tome I (« *Le fantôme de l'Opéra* », suivi de « *L'homme qui revient de loin* »), par Gaston Leroux : Robert Laffont.

Pierre Véry : **Le pays sans étoiles.**

Primitivement paru en 1945, en Belgique, ce roman était resté peu connu en France, malgré le film qui en fut tiré. C'est une excellente idée qu'ont eue les éditions Denoël de le reprendre, car il s'agissait d'un des meilleurs de son auteur.

On sait que Pierre Véry écrivait des romans policiers où se conjuguaient la fantaisie et l'insolite. Les débuts de sa carrière furent en outre placés sous le signe du fantastique, avec des œuvres comme « *Le meneur de jeu* », « *Pont-Egaré* », « *Danse à l'ombre* ». Il était fatal qu'un jour il fût conduit à mêler les deux genres. « *Le pays sans étoiles* » représente une tentative de cet ordre, un effort pour appliquer la méthode du roman policier à un récit fantastique. Et cette tentative aboutit à l'une des rares réussites sans défaut que l'on puisse enregistrer dans ce domaine.

Dans le fantastique classique, les faits irrationnels sont fournis à l'état brut, ou dévoilés par un processus d'induction. Mais la base du récit reste le conflit qu'ils engendrent, leur action sur les héros. Dans « *Le pays sans étoiles* », au contraire, les données fantastiques sont présentées comme un mystère à élucider, et c'est ce mystère même qui est le pivot de l'action. C'est à l'éclaircir que s'attache, par une suite d'introspections et de déductions, le héros Simon Le Gouge.

On reconnaît là la démarche exacte de l'enquête policière. Dans cette recherche d'une solution à laquelle se livre Simon Le Gouge, le point de départ est une série d'indices : en l'occurrence des phénomènes surnaturels qui sont autant d'énigmes troublantes. Derrière ces indices, se trouve peu à peu reconstituée, par recoupements successifs et lentes approches, une réalité fantastique. Mais cette réalité elle-même est de caractère criminel. C'est finalement le secret d'un meurtre qui se trouve à découvrir — un meurtre vieux de cent ans et que d'étranges liens rattachent, à travers le temps, à l'époque de l'action. Et, dans la meilleure tradition du roman à énigme, c'est par un coup de théâtre dû à l'identification de l'assassin que se clôt le récit.

Quant au thème fantastique propre-

ment dit, il est de nature simple. Il repose tout entier sur la notion de réincarnation, sur l'étrange répétition à un siècle d'intervalle des mêmes événements, et sur la façon dont le héros « communique » avec le passé par des expériences d'ordre psychique. Le mérite de Pierre Véry est, à partir de ces procédés assez faciles, d'avoir su fabriquer une intrigue cohérente et complexe, et ordonner autour de celle-ci les éléments d'une vaste fantasmagorie poétique. Le roman acquiert de la sorte une densité et une résonance au charme dépaysant desquelles il est difficile de rester insensible.

Ce livre qui se déchiffre comme un roman policier, se dévore comme un roman d'aventures, et frappe l'imagination comme un roman fantastique, représente une curieuse expérience en marge et un cas assez unique dans son genre. Nul doute qu'il ne puisse séduire toute une nouvelle variété de lecteurs. Sa réédition sert en tout cas beaucoup mieux la mémoire de Pierre Véry que ne l'avait fait, il y a quelques mois, la publication posthume du recueil « *Tout doit disparaître le 5 mai* ».

Alain Dorémieux.

« *Le pays sans étoiles* » par Pierre Véry : Denoël, « Présence du Futur ».

Bruno Schulz : **Traité des mannequins.**

On vient seulement de traduire en français une partie de l'œuvre insolite d'un écrivain polonais, Bruno Schulz, qui disparut en 1942, assassiné d'une balle dans la nuque par un S.S. Les rapports entre cette œuvre et celle de Kafka sont à première vue évidents : même importance du père, même masochisme de l'auteur, même pensée profondément marquée par le judaïsme, même aperception insolite du quotidien. Mais ils n'entament en rien l'originalité de l'écrivain polonais, dont l'œuvre apparaît, par sa brièveté et l'éclat de son fantastique, comme l'étrange fragment d'une fresque ensevelie.

Le « *Traité des mannequins* » comporte seize nouvelles à la fois insolites et autobiographiques. Schulz recrée des fragments d'univers autonomes à partir de la réalité, au lieu de la servir et de la décrire. Il s'explique sur sa méthode dans la nouvelle précisément intitulée « *Traité des mannequins* » et qui contient une sorte d'art poétique. Les nouvelles forment entre elles une continuité, sans raconter pour autant une histoire. Elles sont en fait perpétuelle négation de l'événement et de l'anecdote qui emprisonnerait le conteur. On connaît dans la littérature récente d'autres exemples d'une telle démarche que l'« art poétique » de Schulz vient éclairer d'un jour neuf.

Le style des récits est riche, baroque, lyrique, chargé de symboles, de fioritures et d'images qui contrastent certes avec la précision trop sobre, clinique, la monotonie volontaire du rythme kalfkaien. L'argument est toujours fantastique. L'intérêt de l'auteur se partage entre deux personnages : le père et la ville. Ce père se hausse aux dimensions d'un dieu perpétuellement déchu et la ville prend des allures d'univers. Il faudrait analyser de manière complète le monde de symboles fuyants, cachés, que recèle l'œuvre de Schulz. Arthur Sandauer s'y est essayé dans une remarquable préface. Il y a là matière à une profonde étude psychanalytique, qui seule pourrait espérer cerner l'être de l'écrivain au travers des détours complexes de ses rêves.

Car tous les archétypes présents apparaissent ici sous une double forme, celle de la dérision et celle du masque. Ce père et les êtres déshumanisés qui

l'environnent — êtres-objets, véritables golems —, la ville aux rues innombrables où déjà dans l'Impasse des Crocodiles, sous l'enseigne du modernisme, se loge la dent dévoratrice du Temps, sont des faux semblants qui cachent à peine une réalité transcendante : celle d'un dieu sourd et celle d'un univers infini et incompréhensible. Je pensais en lisant Schulz à l'arrière-plan de la construction lovecraftienne et aussi au firmament sous lequel se déroule le film de Resnais, « *L'année dernière à Marienbad* ». Derrière les actes des hommes, plats, sans épaisseur, se profile une profondeur sans humanité, celle de très anciennes religions. Schulz et les siens répondent à l'anathème de Nietztsche : Dieu est aliéné. L'homme aussi du reste.

Or cette superposition de deux natures — ce fait du masque — est un des traits caractéristiques de la littérature fantastique moderne. Plus le fantastique évolue, plus, semble-t-il, grandit le divorce entre la surnature métaphysique qu'il implique et la nature perceptible où il s'enracine. Dans le « *Traité des mannequins* », la distance est devenue telle que les derniers liens vont se rompre, que le masque va laisser apparaître le visage nu. Mais de ce fait, la nature elle-même perd toute signification : le masque n'a de sens que par le visage qu'il cache. Les clés du comportement du père, les raisons de son extravagance, sont désormais inaccessibles. Ainsi semble-t-il aliéné et, plus encore, sacré.

De même l'espace et le temps perdent de leur cohérence. Il y a, dans la ville de Schulz, des « ruelles ténébreuses », des antres qui n'existent qu'à certaines heures, des fiacres ensorcelés, des événements qui se déploient soudain dans l'espace, à la perpendiculaire du temps. C'est une chose singulière que de retrouver ici une atmosphère à la Jean Ray. Les personnages à la fois frénétiques et déshumanisés, perpétuellement menacés de disparition par rétrécissement progressif, se projettent par éclairs sur un fond stellaire avec la majesté terrifiante des dieux secrets de « *Malpertuis* ». La transposition des relations familiales, du monde quotidien sur un mode onirique préfigure Sternberg, qui n'a pu toutefois à ma connaissance lire l'écrivain polonais. Et enfin, la dislocation systématique de la logique et le choix de la possibilité la moins probable évoque le Borges cabalistique.

Ce n'est pas que je veuille à toute force situer Schulz dans les horizons disparates de la littérature insolite. Mais c'est que ces œuvres, comparées les unes aux autres, entrent en quelque sorte en résonance. Comme s'il n'existait derrière tous ces écrivains qu'une seule pensée, exprimant de manière fragmentaire un aperçu étrangement pervers — pour notre civilisation — de la réalité. Le plus haut fantastique est peut-être le dernier refuge de l'ésotérisme. On peut considérer Schulz comme un témoin, soit d'une survivance, soit d'une résurrection — au sein même de notre culture — d'une civilisation splendidement étrangère. Voilà une considération qui devrait inciter les amateurs de science-fiction à lire Schulz au second degré en quelque sorte, comme la production d'une pensée non-A.

Ces œuvres que je réunirais dans une bibliothèque mythique ont en particulier un trait commun : leur caractère fragmentaire. Il est aisé de l'expliquer dans chaque cas par l'accident. Ainsi Schulz n'est-il pas mort trop tôt, venant juste d'entreprendre une œuvre qu'il aurait menée à l'achèvement sans l'intervention d'un lingot de plomb impie ? Je crois plutôt qu'il s'agit d'un trait plus fondamental. Cette fragmentarité, qui fait ressembler ces nouvelles à des pics noirs émergeant d'un océan profond, ne résulte ni de la paresse ni de l'incapacité de l'auteur, mais d'une reconnaissance assumée de l'imperfection de l'homme. Alors que l'artiste classique croit en

l'œuvre achevée, circulaire, on serait tenté d'écrire bouclée, Schulz sait et affirme que l'homme n'est qu'un démiurge inférieur, créateur de mannequins incomplets et mannequin lui-même, incapable de traduire des facettes du réel autrement qu'en trahissant la totalité. Parce que la totalité est du ressort d'un dieu unique, ignoré ou refusé, et que l'homme n'est qu'un golem ne pouvant percevoir la totalité que dans le discontinu, le dérisoire, l'actuel, et l'exprimer que par le mensonge.

Il y a une connexité inéluctable qui aligne dans le temps Kafka, Schulz et les lieux de la mort systématique, et qui culmine pour l'heure en Beckett. Ces plumes tremblent comme d'étranges boussoles aux aiguilles affolées par les pôles de la solitude et du désespoir. Ces lignes de destin, qui embrochent des vies et des œuvres, des guerres et de l'histoire, passent au-dessus ou au-dessous de notre conscience. On les entend vibrer parfois dans les enseignements du docteur Jung. Mais rarement elles ont chanté aussi fort que dans ce « *Traité des mannequins* », et c'est pourquoi il faut lire Schulz. Avec son odeur de passé et sa prolifération très XIXe, il contient peut-être en germe le côté sombrement burlesque de notre avenir.

Gérard Klein.

« *Traité des mannequins* » par Bruno Schulz : Julliard, collection « Lettres nouvelles ».

James Blish : **Terre, il faut mourir.**

James Blish est un homme aux talents multiples. Il commença par étudier la biologie avant de se mettre à écrire, et cette dernière occupation le conduisit dans le domaine de la poésie aussi bien que dans celui de la science-fiction. Il s'occupa de « public relations », et il lui arriva également de composer de la musique. A quarante ans, il compte indubitablement au nombre des écrivains les plus brillants de la science-fiction actuelle. S'il n'est pas exclusivement composé de chefs-d'œuvre, le présent recueil est néanmoins d'un niveau très élevé, et il donne au lecteur une idée de la diversité des cordes composant l'arc littéraire de James Blish.

Les moins réussies de ces nouvelles sont « *L'affaire du VS-1* » et « *Le joueur de flûte* ». Ce sont cependant des récits construits avec adresse — le premier utilise le suspense créé par un militaire dément qui, seul sur un satellite artificiel, croit devoir bombarder Washington, alors que le second brosse un décor plausible de vie souterraine, rendue nécessaire par les conséquences d'une guerre bactériologique — et c'est surtout par comparaison avec les autres nouvelles du livre qu'ils semblent quelconques.

« *Sautes de temps* », « *Les étoiles sont des prisons* » et « *Terre, il faut mourir* » (1) racontent trois épisodes d'une histoire commune, celle de la conquête de l'espace intersidéral. Dans le premier de ces récits, James Blish évoque avec une vraisemblance hallucinante les sensations d'un pilote pour lequel le temps paraît se dilater puis se contracter ; le second combine avec une ingéniosité considérable les thèmes du voyage intersidéral, de l'exploration de l'infiniment petit et de la communication télépathique, tandis que le troisième montre l'humanité en présence d'une race qui, tout en étant dépourvue d'intelligence, règne sur la plus grande partie de la Galaxie. Dans chacune de ces histoires, le dosage des divers éléments demeure à peu près constant, et donne une idée des préoc-

(1) Cette nouvelle fut publiée dans « *Fiction* » n° 70, sous le titre de « *Cette Terre dont les heures sont comptées* ».

cupations dominantes de l'auteur. La situation scientifique est minutieusement évoquée, rendue perceptible au lecteur par l'abondance et la précision des détails ; les personnages demeurent assez sommairement esquissés, et leur caractère n'a pas d'influence directe sur l'évolution de l'action ; enfin, le problème à résoudre — problème d'ordre scientifique — est énoncé avec clarté, de même que les raisons qui justifient le choix de la solution. Cette dernière, en revanche, n'intéresse que très modérément l'auteur : dans le second et le troisième de ces récits, James Blish se contente d'indiquer comment ses personnages s'y prendront pour se tirer d'affaire ; il ne montre pas en détail le processus de l'opération. C'est là l'attitude d'un homme qui fait confiance à l'humanité, et qui s'intéresse davantage aux grands mouvements par lesquels celle-ci progresse, plutôt qu'aux exploits individuels de ses héros. Dans sa trilogie (« *Year* 2018 », « *Earthman come home* » et « *The triumph of time* ») qu'on souhaiterait voir traduite en français dans son ensemble, on assiste à un phénomène analogue, sur une plus grande échelle : Blish ne s'attache aux personnages que dans la mesure où ils jouent un rôle — positif ou négatif — dans le progrès de l'ensemble.

Il ne faut cependant pas s'exagérer la simplicité des personnages créés par James Blish : « *Œuvre d'art* », par exemple, est un véritable chef-d'œuvre dans lequel l'auteur imagine ce que seraient les impressions et les réflexions de Richard Strauss s'il revenait à l'existence au XXIIe siècle. Le portrait qui nous est présenté du compositeur de « *Till Eulenspiegel* » est extrêmement vivant, et Blish témoigne de connaissances musicales solides. On se demandera peut-être où est la place de la science-fiction dans un tel récit ; il est difficile de répondre précisément à une telle question sans dévoiler l'excellent effet de chute ménagé par l'auteur. Mais que l'on veuille bien croire que « *Œuvre d'art* » se rattache, indubitablement, au genre littéraire qui nous occupe — et même que ce récit mérite d'en devenir un classique.

Des deux récits restants, le premier, « *Les pompe-cervelles* », est un tableau assez sinistre, mais construit avec art : on y voit des savants s'efforçant, très littéralement, de pomper les cervelles des morts, en vue d'en extirper les connaissances qui pourront servir les intérêts de leur pays. Sans verser dans le grandguignolesque, James Blish traite ce sujet étrange avec dextérité, et évite d'exagérer le caractère sinistre du fond devant lequel ses héros évoluent.

« *Bip* », enfin, constitue une variation extrêmement ingénieuse sur le thème de l'homme qui connaît l'avenir. James Blish ne recourt aucunement au fantastique, mais exploite uniquement un certain nombre de données scientifiques. Il possède à un haut degré l'art de mener insensiblement son lecteur des faits réels aux extrapolations imaginaires, et l'angle par lequel il aborde son récit n'est pas moins original que la teneur de celui-ci.

La diversité des thèmes présentés dans ces nouvelles, ainsi que la variété de leurs traitements, montrent que James Blish est une sorte de caméléon parmi les auteurs de science-fiction. Parti d'une conception assez van vogtienne — celle du héros qui ignore les limites exactes de ses pouvoirs, comme aussi la situation précise du conflit dans lequel il doit intervenir — qu'il développa dans un de ses premiers romans importants, « *The warriors of day* », il en vint à une vision dans laquelle la science conditionnait la plupart des relations, et dictait l'optique du narrateur. Il en est parfois résulté une certaine froideur à l'égard des protagonistes ; non certes que ceux-ci fussent tenus pour négligeables, mais leurs destinées étaient considérées dans la limite où elles contribuaient à régler celles de leurs semblables.

Tel est le cas, dans ce recueil, de Garrard, le héros de « *Sautes de temps* » : il est le premier homme à revenir après un voyage qui l'a emmené dans un autre système planétaire (et, à ce propos, il faut féliciter Michel Deutsch pour l'intelligence avec laquelle il a traduit la syntaxe et les néologismes introduits par James Blish en marge de ce séjour sur le monde lointain). Il a donc toutes les chances de laisser son nom dans l'Histoire. Or, que savons-nous de lui ? A part la lucidité de son esprit et son intégrité foncière, bien peu de chose en vérité. Garrard est typique d'une optique particulière, qui serait celle de Blish-le-philosophe : ce qui importe le plus à ce dernier, c'est que l'humanité aille de l'avant, et les actes de ses protagonistes l'intéressent principalement en fonction de leur rôle dans ce progrès.

Mais il y a aussi, en James Blish, un homme sensible que nous montre « *Œuvre d'art* » : ce n'est pas seulement l'amateur de musique qui obtient la sympathie du lecteur, mais bien l'écrivain qui réussit à décrire d'émouvante manière les pensées d'une grande intelligence créatrice perdue loin de son époque. Et dans les plus récentes des nouvelles réunies ici — comme « *Les étoiles sont des prisons* » et « *Terre, il faut mourir* » — on sent une préoccupation croissante à l'égard de l'individualité des protagonistes. Ceux-ci sont encore assez monolithiques, mais leurs réactions sont parfaitement plausibles, compte tenu des événements que l'auteur leur fait affronter.

Cet approfondissement progressif des émotions humaines constitue une preuve de l'évolution constante dont l'art de James Blish est en quelque sorte le théâtre. Sans égaler l'hallucination épique de van Vogt, l'assurance de témoin oculaire d'Arthur C. Clarke, ou le réalisme scientifique de Robert Heinlein, James Blish combine certaines qualités de ces trois auteurs, et possède en outre une lucidité qui n'appartient qu'à lui. Il est sans doute un des auteurs de science-fiction dont l'avenir semble le plus brillant : il possède en effet de la maturité, du métier et de l'individualité, en même temps que le désir d'aller de l'avant en enrichissant son registre d'expression. Le présent recueil en témoigne.

Demètre Ioakimidis.

« *Terre, il faut mourir* » (Galactic cluster) par James Blish : Denoël, « Présence du Futur ».

Autres romans

Vercors : SYLVA (Grasset).

Le 16 octobre 1924, Albert Richwick, sujet britannique honnête, pondéré et dépourvu d'imagination, est témoin d'une métamorphose extraordinaire : sous ses yeux, ou presque, un renard se change en femme. Il recueille la créature, subvient à son existence, s'efforce de l'éduquer et, le charme encore un peu animal de celle-ci aidant apparemment, en tombe amoureux. Il s'inquiète de ses escapades vers sa forêt natale, et s'indigne lorsqu'elle se donne au premier primate venu (lequel appartient d'ailleurs à l'espèce humaine). Il réussit à vaincre les difficultés juridiques qui s'opposent à un mariage, et épouse l'ex-renarde. Celle-ci met au monde son premier rejeton, qui est bel est bien un renard.

Telle est, sommairement résumée, la trame de ce roman. Evidemment, l'emprunt à « *Lady into fox* » saute aux yeux (à cela près que, dans l'œuvre de David Garnett, la transformation se

faisait dans le sens contraire) et l'auteur ne s'en dissimule d'ailleurs aucunement. Lorsqu'il lui faut donner un nom à sa protégée, Richwick choisit Sylva (« Je devais bien cela à David Garnett. ») Cependant, il s'agit ici d'une fable pour grandes personnes, ayant une moralité et — le texte de présentation nous en prévient obligeamment sur la couverture — un sens caché : Sylva représente « l'être aux commencements, une allégorie de la Condition humaine ». En ce cas, il faut supposer que la confiance que Vercors accorde aux capacités de notre espèce sont assez limitées : Sylva se montre en effet d'une lenteur proprement désespérante dans l'assimilation des connaissances humaines (il fallait bien une obstination britannique pour les suivre, d'où sans doute le choix de la nationalité du narrateur) et le fait qu'elle donne le jour à un renard tendrait à impliquer que la connaissance n'est pas transmissible d'une génération à l'autre. Les idées de Vercors ne sont apparemment pas celles de Korzybski.

Laissant de côté tout symbolisme, il faut reconnaître que le récit abonde en détails vraisemblables : l'ignorance initiale de Sylva à l'égard de toute notion de propreté, sa façon de se nourrir ou de dormir, la difficulté avec laquelle elle accepte de se vêtir et ses escapades dans la forêt, tout cela se tient. Et il est normal, après tout, qu'une ex-renarde ne se montre pas difficile dans le choix de ses amants.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, cependant, l'intelligence de Sylva s'éveille bien timidement. Ce n'est aucunement de l'invraisemblance que le lecteur est ici tenté de reprocher à l'auteur, l'expérience pratique des transformations renard-femme faisant défaut, mais bien sa lenteur : il y a, dans le roman, un côté statique — voulu peut-être par la nature du sujet — qui empêche qu'on s'y attache véritablement. N'eût-il pas mieux valu condenser l'histoire en une nouvelle ?

Parallèlement à la lente ascension de Sylva vers l'humanité, Richwick assiste à la chute d'une femme — bien réelle celle-là — vers l'état de bête. Que cette Dorothy se détruise à l'aide de la drogue pendant que Sylva s'humanise tant bien que mal, qu'importe, après tout ? Richwick lui-même ne semble y porter qu'un intérêt relatif ; il est vrai qu'il demande noblement à Dorothy de l'épouser, mais il donne l'impression de le faire par acquit de conscience, pour pouvoir essuyer un refus et revenir rapidement auprès de Sylva. Dorothy n'est, pour lui, qu'une comparse. Elle l'est également pour le lecteur.

Tout le personnage de Dorothy, toute sa déchéance, ne sont qu'accessoires. Ils ne semblent être là que pour permettre au livre de « faire le poids » en atteignant les 280 pages.

Et ce chiffre résume sans doute le défaut du récit : celui-ci est manifestement trop long. On y remarque beaucoup de délayage, trop de redites (les réflexions du narrateur étant par exemple reprises sous forme de confidences à son entourage). En coupant, en s'accordant le luxe d'être moins explicite, en utilisant un peu plus le sous-entendu ou l'allusion, l'auteur eût pu faire une réussite de l'histoire de Sylva. Telle qu'elle nous est présentée, l'aventure devient lassante par ses dimensions.

Demètre Ioakimidis.

B. R. Bruss : BIHIL,
Peter Randa : CYCLE ZERO et COMMANDO DE TRANSPLANTATION (Fleuve Noir).

Bruss ne nous avait plus donné depuis longtemps de roman de cette valeur. Sans doute a-t-il toujours publié des ouvrages honorables, mais au son-

venir de ces anciennes réussites, nous attendions mieux.

« *Bihil* » est un space-opera classique : un agent galactique, dans une région mal connue, entre en contact avec deux races humanoïdes : les Rohrs, missionnaires du Grand Bienfaisant, et les Troïms leurs adversaires. Intrigue bien menée, suspense bien ménagé. Mais surtout l'auteur insiste sur la complexité de cette organisation galactique, confrontée avec tant de problèmes, avec une telle marge d'inconnu et même d'inconnaissable à l'entour de son domaine, que les problèmes y demandent parfois des millénaires avant d'être perçus et abordés. Surtout, les personnages en présence sont des hommes ; leurs connaissances, leurs appareils, la télépathie elle-même, ont des limites, et ces limites gouvernent le développement des événements.

Enfin, et surtout, Bruss est de ces écrivains, trop rares, qui ont le sens de la durée. Trop souvent nous avons vu créer une flotte spatiale, submerger une galaxie entière, en l'espace de quelques mois. Ici les événements sont soumis au temps, aux limites des personnages, de leurs possibilités techniques. Et le suspense ne fait qu'y gagner. « *Bihil* » en devient presque une œuvre réaliste, où passe le souffle cordial et fraternel des premiers Bruss, et qui montre qu'on peut écrire un bon roman, même avec de bons sentiments.

Les défauts restent ceux des autres ouvrages de l'auteur : un style gris, des descriptions un peu sèches, qui gâtent les meilleures pages par leur manque de couleur et de détails, comme la peinture de cette planète que les Troïms ont enfermée dans une couche de matière transparente, figeant pour l'éternité les habitants dans leurs gestes quotidiens, peinture qui ne soutient pas la comparaison avec celle que brosse Arcadius dans « *La Terre endormie* ».

Gris, ternes, secs, irritants et attachants, tels sont les deux livres de Peter Randa, le meilleur étant « *Cycle Zéro* ». L'auteur est un cas et mérite qu'on l'étudie un peu. Voici deux ouvrages rapidement contés mais squelettiques, et qui nous laissent insatisfaits. Alors que « *Survie* » et « *Baroud* » étaient « terminés », nous n'avons ici que les ébauches de romans encore à écrire, des plans, des canevas à peine étoffés. Et cependant les livres ne tombent pas des mains ! D'abord l'auteur connaît son métier ; le perpétuel dialogue intérieur au présent fait que le lecteur voit l'action par les yeux du personnage principal et s'y attache ; caractères et dialogue, malgré la grisaille perpétuelle, sonnent juste ; et les problèmes exposés trouvent leur résonnance en nos esprits. Mais à chaque page également nous devinons le roman qui aurait pu être écrit, et nous sentons que l'auteur est capable de l'écrire, de lui apporter tous les développements souhaités, qui du reste sont là, esquissés, figurés par quelques notations elliptiques. Voilà l'impardonnable.

Ainsi, « *Cycle Zéro* » nous transporte dans une société d'immortels, où le mot jeunesse est vide de sens, où un garçon de 30 ans se révolte et s'oppose aux centenaires. Oui, c'est le thème même de « *The city and the stars* », et nous enrageons de voir l'auteur le tronquer, se borner à jeter de loin en loin une notation rapide qui nous éclaire sur ce conflit psychologique, sur lequel devraient se greffer bien d'autres répercussions.

Sans doute est-ce le procédé même qui est en cause. Toute l'action est vue, sentie, commentée par le héros, et celui-ci est un homme d'action, qui vit le conflit, ne l'analyse pas, n'en ayant pas le temps, devant avant tout agir. Alors que le tout aurait dû être analysé de l'extérieur, comme le fit Clarke.

Que Peter Randa change d'optique, qu'il prenne le temps de développer

ses livres, d'y ajouter la couleur et le relief qui font défaut à cette succession de plans grisâtres, et nous compterons un bon écrivain de S.F. de plus. Mais le fera-t-il ?

Jacques Van Herp.

Livres scientifiques

André Warusfel : LES NOMBRES ET LEURS MYSTERES (« Le Rayon de la Science, » éd. du Seuil).

Ce livre n'est écrit, pour reprendre une expression consacrée, ni pour les savants, ni pour les ânes. André Warusfel n'a rédigé ni un cours, ni un nouvel ouvrage de « science amusante », ni une histoire de l'arithmétique.

Son exposé présente un développement logique plutôt que chronologique, et sollicite davantage l'intuition que la rigueur. Il demande évidemment une certaine attention, mais le lecteur qui veut bien accorder celle-ci à l'auteur se trouve récompensé par un aperçu remarquablement cohérent de quelques problèmes et de diverses particularités de l'univers des nombres.

Si la nécessité de compter est à peu près aussi vieille que l'humanité, elle n'a engendré une science que depuis une trentaine de siècles. L'introduction de généralisations dans les procédés de calcul, l'apparition d'êtres de plus en plus complexes — nombres irrationnels ou imaginaires, par exemple — sont le fruit d'un don que l'homme semble être le seul animal à posséder : la faculté d'abstraction. Après tout, l'introduction du zéro parmi les chiffres dits arabes constitue une sorte de défi au bon sens : représenter ainsi par un signe concret, *existant*, l'*absence* d'une chose, a de quoi heurter notre intuition. Ce ne fut en fait qu'une étape sur la longue route qui permet au mathématicien d'aujourd'hui de manipuler des univers...

Est-ce à dire qu'André Warusfel retrace l'ensemble de ce chemin ? Assurément non ; il évoque cependant avec bonheur, au cours des 192 pages de ce petit livre excellemment présenté, quelques-uns des problèmes qui ont été vaincus au cours de cette évolution, comme aussi quelques-uns de ceux auxquels se heurtent des intelligences contemporaines.

Il ne faut pas aborder la lecture de cet ouvrage en en attendant quelques miracles ; on n'est pas promu mathématicien en le refermant. Cependant, on a plaisir à suivre l'exposé intelligent — et parfois pince-sans-rire — d'un auteur qui, tout en aimant les mathématiques, n'hésite pas à élargir fréquemment son horizon (de la grande pyramide d'Egypte à l'enregistrement de *The last time* (1) par le premier Hot Five de Louis Armstrong). Cette promenade à travers l'univers des nombres demande un certain effort de concentration, mais elle offre en revanche bien des coups d'œil captivants.

Demètre Ioakimidis.

(1) Lequel enregistrement, soit dit en passant, date de 1927 et non de 1925.

Pierre Gauroy : LA TERRE VA CHANGER DE VISAGE (Hachette).

Pierre Gauroy examine ici les moyens dont l'homme dispose pour modifier l'apparence de sa planète ainsi que quelques-uns des projets qui ont été étudiés dans ce cadre, du canal des Deux-Mers au redres-

sement de l'axe de rotation de la Terre par rapport à l'écliptique. Quelques-uns des sujets abordés dans ces pages seront familiers à ceux qui ont lu des livres tels que l'excellent « *Rêves d'ingénieurs* », de Willy Ley (Mame), critiqué dans le n° 58 de « *Fiction* ».

Sans se perdre dans des détails techniques, sans chercher à impressionner le lecteur par l'étendue de ses connaissances ou la hardiesse de ses vues, Pierre Gauroy parle du tunnel sous la Manche et de la possibilité d'une voie ferrée qui traverserait la chaîne himalayenne, du Transsibérien et de son homologue africain, qui mettrait Paris à quelques jours de train du Cap, de l'assèchement de la Méditerranée ou du détournement du Gulf-Stream. Ainsi qu'on le voit, les réalisations voisinent avec des vues fort audacieuses et lointaines.

En ce qui concerne les développements possibles de la science, Pierre Gauroy est un optimiste, mais il sait demeurer lucide. Il ne dissimule pas les obstacles — économiques, techniques ou politiques — que certains de ces projets rencontreraient ; pour quelques-uns d'entre eux, il indique même les raisons pour lesquelles ils demeureront des rêves d'ingénieurs.

A tous ses lecteurs, Pierre Gauroy propose un salutaire élargissement d'horizon — sans jamais perdre la réalité de vue. Aux auteurs de science-fiction, il offre des visions qui pourront inspirer le fond de quelque nouvelle : la carte de l'Afrique transformée par l'apparition d'une Mer du Tchad et d'un Lac du Congo, le chemin de fer transhimalayen franchissant le « toit du monde » à une vitesse de quelques centaines de kilomètres à l'heure ou la suppression des glaces marines du Pacifique Septentrional...

L'ouvrage se lit avec beaucoup d'intérêt, l'auteur ayant su compenser la sécheresse de certains chiffres par divers « tableaux d'avenir » qui agrémentent et font vivre ses exposés.

Demètre Ioakimidis.

Werner Heisenberg : PHYSIQUE ET PHILOSOPHIE (coll. « Les savants et le monde », Albin Michel).

Cet ouvrage réunit les textes d'une série de conférences prononcées par l'éminent physicien allemand au cours de l'hiver 1955-56 à l'Université Saint-Andrew en Ecosse.

Werner Heisenberg expose, au cours de ces pages, le développement des idées qui ont conduit aux conceptions actuelles de la structure de la matière ; en marge de la notion de quanta et de la théorie de la relativité, il évoque également les idées des philosophes de l'antiquité, et montre les analogies et les différences qu'elles présentent avec les vues des savants contemporains. Il esquisse enfin le rôle de la physique dans l'évolution actuelle de la façon de penser.

Ainsi qu'on le sait, Werner Heisenberg reçut le prix Nobel de physique de 1932 : c'est dire qu'il ne faut pas s'attendre, en abordant ces pages, à un exposé de « science amusante », ni à une recherche de l'effet journalistique. En revanche, il n'y a pas lieu de craindre un excès de termes savants, ni le recours aux mathématiques supérieures, l'auteur s'étant efforcé de rester à la portée du profane intelligent. On peut regretter cependant que, lors de la rédaction du texte français, Jacqueline Hadamard n'ait pas cherché plus souvent à alléger le style : sa traduction demeure fréquemment touffue, et on y rencontre bien des phases laborieusement enchevêtrées. L'intérêt du sujet et la personnalité de l'auteur eussent peut-être justifié une adaptation moins littérale.

Demètre Ioakimidis.

Dans la

COLLECTION

ANTICIPATION

L'ETOILE DE GOA

M.A. RAYJEAN ★

★ANTICIPATION★

Editions "FLEUVE NOIR"

EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES 2.50 N.F

à paraître...

NOVEMBRE

LES DAMNÉS DE CASSIOPÉE

COSMOS MORT VIE ÉTERNITÉ

MAURICE LIMAT ★

★ANTICIPATION★

Editions "FLEUVE NOIR"

LE PLUS FORT TIRAGE DU ROMAN ANTICIPATION

EXIGEZ LA SIGNATURE

★ UNE GARANTIE DE QUALITÉ ★

Editions FLEUVE NOIR

★ 69, BOULEVARD SAINT-MARCEL ★ PARIS (13e) ★

Tél. : KEL. 01-82

Critique des revues

L'HOMME ET L'ESPACE, N° 1, *revue mensuelle* (Actualité scientifique et technique S.A.T., Lausanne).

Voici une publication substantielle (56 pages, grand format), luxueusement présentée (sur papier glacé, avec de nombreuses illustrations) et, apparemment, sérieuse (pour chacun des membres du Comité de Rédaction, on trouve ses titres, universitaires ou autres, dès la première page).

Le contenu comprend trois parties principales. En premier lieu, une série d'études scientifiques dont « *La recherche spatiale, sa nécessité, ses applications* » par Marcel Golay. D'autres études, groupées sous la désignation « *Lettres, droit, histoire* », précèdent une page consacrée au ciel du mois. Enfin, sous le titre d'« *Actualités* » sont réunis des textes assez brefs, se référant en fait au passé (« *L'œuvre de Copernic* ») aussi bien qu'à l'avenir (plans des recherches spatiales russes et américaines) et au présent (aperçu sur les moyens de propulsion des fusées). Enfin, une liste des publications récentes ayant trait à l'astronomie et à l'astronautique conclut ce premier numéro.

Pour l'amateur de science-fiction, il convient de mentionner à part l'article que notre ami Pierre Versins consacre aux « *Ecrivains qui ont conquis l'espace* » ; ce panorama s'étend de Lucien de Samosate à l'entre-deux guerres. Il est précédé de quelques lignes bizarres, dues manifestement à la rédaction de la revue, lesquelles ont l'air de chercher à excuser le style de Versins auprès du lecteur. Etait-ce vraiment nécessaire ?

Au total, cette nouvelle publication, qui s'adresse principalement aux lecteurs possédant déjà quelques notions dans le domaine spatial, concrétise une intéressante tentative — celle de présenter une synthèse constamment mise à jour des progrès réalisés dans ces recherches, et de compléter les connaissances du public sur les idées fondamentales touchant à l'astronomie et à l'astronautique. Comme telle, elle mérite le succès.

Demètre Ioakimidis.

Notes de lecture

Au commencement de l'année 1597, l'Université de Chicago organisa une série de conférences qui étaient présentées par des écrivains connus de science-fiction, et que des discussions suivaient (1). Le sujet que Robert Heinlein, C.M. Kornbluth, Alfred Bester et Robert Bloch exposaient à leurs auditeurs était le rôle de la science-fiction en tant que critique sociale. Les quatre essais, développés par leurs auteurs, ont été réunis en un captivant volume, « *The science fiction novel : imagination and social criticism* » (2), dans lequel ils sont précédés d'une introduction de Basil Davenport. Ce dernier, qui fait partie du jury du Book of the Month Club, est un des meilleurs connaisseurs de science-fiction parmi les non spécialistes ; il souligne que, si trois des quatre auteurs du livre s'accordent pour estimer que ce genre littéraire n'a pas joué de rôle appréciable sur le plan de la critique sociale (Robert Heinlein est le seul à défendre l'opinion contraire), il ne se trou-

(1) Quand est-ce qu'une Université de langue française osera prendre une initiative analogue ?

(2) Advent. Chicago, 1959

vera probablement pas deux lecteurs pour lui attribuer la même définition.

Dans son texte, Robert Heinlein offre quelques-unes de ces dernières. Il emprunte la première à Theodore Sturgeon, en qui il voit — très justement — « un géant en ce domaine » : un récit de science-fiction, pour l'auteur des « *Plus qu'humains* », est un récit qui ne pourrait pas exister sans l'élément scientifique. Robert Heinlein remarque pertinemment qu'une telle définition est un peu trop stricte, et qu'elle exclut plusieurs des meilleures nouvelles de Theodore Sturgeon lui-même, lesquelles relèvent de la spéculation plutôt que de l'imagination proprement dite (3). La définition qui satisfait le mieux Robert Heinlein est celle de Reginald Bretnor, un auteur assez peu connu du public français, qui a à son actif de nombreuses nouvelles ainsi que plusieurs essais pertinents. Pour lui, les œuvres d'imagination se rattachant à ce genre sont celles dans lesquelles « l'auteur tient compte de la nature et de l'importance de l'activité humaine appelée méthode scientifique, tient également compte des connaissances accumulées par l'application de cette méthode, et prend aussi en considération les effets — et les possibles effets futurs — de la méthode scientifique et de la science sur les êtres humains ». L'étiquette demande à être relue plusieurs fois pour être comprise ; elle offre l'avantage, cependant, d'inclure dans notre domaine des récits dans lesquels la science est présente par ses conséquences, comme un élément du décor, et de ne pas se limiter à celles dans lesquelles une invention ou une découverte occupe le premier plan.

Bien entendu, des reproches peuvent lui être adressés. En fait, Basil Davenport lui-même remarque qu'une telle définition englobe le roman « *Arrowsmith* ». Dans cet ouvrage, Sinclair Lewis fait étudier par son héros une méthode de traitement inconnue à la médecine actuelle. Cela suffit-il à faire entrer le livre dans la science-fiction ? Oui, répondent Bretnor et Heinlein ; non, déclare Davenport. Qu'en pensent les lecteurs de ces notes ? Cela leur sugère-t-il une nouvelle définition de notre genre ? Abondance de biens, ainsi qu'il est connu, ne nuit pas...



Comme il a été mentionné plus haut, C.M. Kornbluth, Alfred Bester et Robert Bloch estiment que la science-fiction n'est pas un instrument efficace pour stigmatiser les travers de notre société. La question qui se pose alors, de toute évidence, est de savoir à quoi elle peut servir.

De nombreuses réponses ont été proposées ; la profondeur de quelques-unes d'entre elles peut être qualifiée de vertigineuse, et il en est plusieurs qui cherchaient à dissimuler un fait très simple. Ce fait, William Tenn a eu l'impudeur de le dévoiler, dans l'introduction à son recueil de nouvelles « *Of all possible worlds* » (4). Comme tout romancier contemporain, l'écrivain de science-fiction cherche tout bonnement à dépayser son lecteur, en lui offrant une réalité autre que celle de tous les jours. L'art consiste à doser l'imaginaire avec le vraisemblable ; et l'orientation actuelle de la civilisation occidentale lui fournit des matériaux, techniques ou scientifiques, qu'il peut utiliser dans ses extrapolations.

Un autre spécialiste éminent de ce genre littéraire, A.E. van Vogt, a lui aussi (5) affirmé sa conviction en l'importance primordiale du *récit* en tant que tel. Il a en outre souligné,

(3) Robert Heinlein dit de ses nouvelles qu'elles sont *speculative rather than fantastic*

(4) Ballantine, New York, 1955.

(5) Dans le post-scriptum qui accompagne son recueil de nouvelles « *Destination : Universe* » (Pellegrini & Cudahy, New York, 1952 ; réédité en Signet book)

et à juste titre, que le lecteur de science-fiction s'habitue à un élargissement progressif de son horizon, et que son appétit de science proprement dite se trouve fréquemment titillé par la lecture de tels récits.

Si l'histoire qui nous est proposée offre, *en outre,* des éléments de satire sociale ou un message humanitaire, tant mieux. Mais des tentatives d'extrapolation linguistique plus ou moins cohérentes, ou une invitation à se lever adressée aux damnés de la terre, ne sauraient en aucun cas remplacer une intrigue et un récit cohérent — ou alors il ne faut pas les déguiser en science-fiction.

Une illustration indirecte de ce principe est offerte par « *Les voyages de Gulliver* » : les allusions de l'auteur aux travers de ses contemporains sont totalement ignorés du lecteur moyen au XXe siècle. Pourtant, l'œuvre de Swift a sa place assurée dans l'histoire des littératures. Pourquoi ? Simplement parce qu'elle constitue une admirable réussite de l'imagination. De même, l'influence sociale exercée par Wells est négligeable, quinze ans après sa mort ; cependant, son nom survivra, grâce au talent de conteur qu'il possédait — alors que le prophète sera définitivement oublié...

Moralité : sachez, *en premier lieu,* raconter votre histoire — et, ensuite seulement, occupez-vous du reste...

⁂

Abandonnons ces graves « conseils à un petit écrivain de science-fiction » pour nous arrêter quelques instants sur le numéro d'août de « *Galaxy Science Fiction* ».

Depuis février 1959, cette revue paraît tous les deux mois. En dépit des courageux efforts de son rédacteur en chef, Horace L. Gold, qui cherchait à présenter cette modification comme une sorte de victoire, il est manifeste que tout ne va pas pour le mieux dans la meilleure des galaxies possibles. Ses lecteurs avaient, auparavant, un numéro de 144 pages par mois (la numérotation commençant avec la page du sommaire) ; ils disposent maintenant de 196 pages tous les deux mois (et, depuis février 1959, la couverture est comprise dans ce compte).

Ce numéro d'août 1961 est caractéristique des tendances du magazine : à côté de récits portant des signatures connues (dont Jack Vance, J.T. McIntosh et Lester del Rey), on y note l'apparition — ou la réapparition — de quelques nouveaux venus sur lesquels H.L. Gold semble compter pour l'approvisionnement de son magazine.

Une autre modification, digne d'être notée, est que ce même numéro est le premier dans lequel on ne trouve pas, suivant le titre du magazine sur la page du sommaire, l'indication « *paraissant également en Grande-Bretagne, France, Italie, Allemagne, Finlande et Suède* ». Cette suppression coïncide avec le second anniversaire de la mort de l'édition française...

Demètre Ioakimidis.



Ici, on désintègre (en série)

LE CONSEIL DES SPÉCIALISTES

Mauvais	●	Bon	***
Médiocre	*	Excellent	****
Moyen/assez bon	**	(Blanc : pas lu ou abstention.)	

	N° de « Fiction » où l'ouvrage a été critiqué	JACQUES BERGIER	MICHEL DEUTSCH	ALAIN DOREMIEUX	DEMETRE IOAKIMIDIS	GERARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	MARTINE THOME	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS	Moyenne
QUATRE PAS DANS L'ETRANGE ..... (Anthologie).	92	***		**½	***		***½	***½	****	***½	3,30
L'IMAGE DE PIERRE par Dino Buzzati.	93	***		***	*½		***½	****		****	3,15
TERRE, IL FAUT MOURIR .... par James Blish.	96	***	**	***	***½	***	***	***½	****	***	3,10
LE PAYS SANS ETOILES .... par Pierre Véry.	96	***	***	****	***½	***½	**½	**½	***	**½	3,05
LE SUB ESPACE .... par Jérôme Sériel.	93	***	***	***		**½	***	**½	**½	***	2,95
REMEDE A LA MECOLIE .... par Ray Bradbury.	93	***	**	*½	*½	***	***	*½	**	*½	2,10
LA PLANETE OUBLIEE .... par Murray Leinster.	89	***		*	**	*½			**½	**	2,00
LA TERRE ENDORMIE .... par Arcadius.	95	**	●	**½	½	**		**½	***	**½	1,90
L'ANNEAU DES DJARFS par B. R. Bruss.	93	**							**	*	1,65
TOUT DOIT DISPARAITRE LE 5 MAI .. par Pierre Véry.	92	***	*	*½	½			*½	**	*½	1,55
SUR LA PLANETE ORANGE .... par Leonid Onochko	92	●	●	●	½	*½	**	**	***	*½	1,15
CYCLE ZERO .... par Peter Randa.	96	●		*½					*½	*	1,00

L'écran à quatre dimensions

Un film labyrinthe : "L'ANNÉE DERNIÈRE à MARIENBAD"

par ALAIN DORÉMIEUX

Le film de Resnais et Robbe-Grillet a de quoi décourager les commentateurs, puisque aussi bien les auteurs nous préviennent que chaque spectateur est libre de l'interpréter à sa guise. Essayons néanmoins de fixer quelques points de repère.

« *Marienbad* », c'est d'abord un décor, puis un rythme, et ensuite un jeu dans le temps, une délicate construction multidimensionnelle. Ce sont enfin des personnages, errant dans ce décor et à travers les méandres de ce temps.

Le décor

C'est celui d'un gigantesque palace international, monument de baroque, labyrinthe géométrique où s'entrecroisent des couloirs, encore d'autres couloirs, des enfilades de salons, des kilomètres de murs surchargés de stucs, de dorures, et des plafonds d'où pendent des centaines de lustres aux multiples pendeloques. Cet univers clos, étouffant, débouche sur un vaste jardin à la française qui semble aussi factice qu'une toile peinte (1).

Le rythme

Dès les premières images du film, et pendant toute la séquence d'introduction, la caméra déambule dans le décor — en une suite de longs travellings à travers ces paysages de silence. Ce rythme cérémonieux, volontairement ralenti, s'impose comme une sorte d'andante et marquera le film tout entier. Mais à l'intérieur de ce cadre, intervient par intervalles un second tempo haché, contrasté, qui tend à faire éclater le premier ou à le supplanter. C'est de la succession et de l'opposition de ces deux rythmes que naît la « respiration » du film, souffle disparate qui tantôt fait voler l'instant en miettes et tantôt s'attarde à en immobiliser les détails.

Un montage symphonique

Dans cette opération, le montage a une importance primordiale. Plus encore qu'avec « *Hiroshima, mon amour* », nous avons ici une œuvre bâtie pour le montage et qui par lui trouve sa forme. « *Marienbad* » est un film construit comme une symphonie. Les images y sont autant de thèmes qui s'entremêlent, se chevauchent et aboutissent à des variations, selon des règles analogues à celle du langage musical. Chaque scène n'acquiert sa résonance qu'à l'intérieur de l'ensemble ; aucune scène n'existe par elle-même, pas plus qu'une série de sons isolée dans une composition dodécaphonique n'a de sens. C'est la juxtaposition de toutes ces scènes qui, avec la même précision que dans la musique sérielle, détermine l'effet global à obtenir.

(1) Dans la réalité, ce décor réunit des éléments composites filmés dans plusieurs châteaux de Bavière

Les personnages

Dans les couloirs et les salons de l'hôtel, se meuvent les clients, silhouettes en habits et robes de soirée, ombres fantômales glissant dans cet univers de fond sous-marin, êtres à deux dimensions dont l'existence semble parfois se diluer tandis que leurs gestes se figent, qu'ils perdent toute épaisseur. Au premier plan, trois protagonistes : Elle, une femme dont on ne connaît rien ; Lui, l'homme qui est peut-être son mari ; et l'Inconnu, celui qui poursuit la femme. Il la poursuit pour lui faire remonter le cours du temps et retrouver un maillon dans la chaîne de ses souvenirs : il affirme l'avoir rencontrée, l'année dernière à Marienbad, dans un hôtel semblable à celui-ci (ou peut-être le même ?) et il prétend qu'ils se sont aimés, qu'elle était prête à fuir avec lui. Elle, elle ne se souvient de rien. Est-il un mythomane ou elle une amnésique ?

Le souvenir et l'oubli

Une fois de plus, comme dans « *Hiroshima, mon amour* » c'est ici le thème de la mémoire qui se trouve développé. Peut-être l'Inconnu n'est-il que la personnification de la mémoire de la femme, mémoire dont elle cherche à rassembler les fragments épars, luttant désespérément contre l'oubli où elle s'enlise et qui la pétrifie. Peut-être s'agit-il plutôt de souvenirs imaginaires, mais dès le moment qu'ils sont exprimés ils entrent dans le faisceau des probabilités, et plus rien ne permet de distinguer l'imaginaire du réel. Le rythme du film, c'est aussi le rythme même des souvenirs quand ils reviennent affleurer à la surface de la conscience, en désordre et sans lien chronologique, superposés en une vaste trame kaléidoscopique.

Le Jeu

Le Jeu est un passe-temps obscur, auquel on voit les personnages masculins se livrer à maintes reprises, avec le cérémonial dû à un rite. C'est l'Autre — celui qui est peut-être le mari de la femme — qui en est l'ordonnateur, et qui connaît la méthode permettant de gagner à coup sûr. Quatre rangées d'allumettes (ou d'autres objets) en nombres impairs de 7 à 1 ; chacun des deux joueurs peut enlever à tour de rôle autant d'allumettes qu'il le veut dans une seule rangée à la fois ; le perdant est celui à qui la dernière allumette reste à enlever. Ce jeu, et le procédé pour y gagner, sont paraît-il fondés sur le principe de la numération binaire.

Le temps

Dans l'univers de « *Marienbad* », il n'y a pas de présent en opposition au passé et au futur, mais simplement un perpétuel présent, sur lequel le passé et le futur se greffent. Il y a superposition exacte de tous les plans temporels. En fait, si ce présent constitue le temps réel, les autres plans ressemblent plutôt à un temps inventé. Ce temps réel et ce temps inventé sont comme deux zones qui communiquent entre elles par des interférences. Le passé et le futur interviennent dans le présent, et réciproquement. Et plutôt que de passé et de futur, on pourrait parler de temps imaginaire, de durée rêvée. De toute façon, rien de tout cela n'est peut-être vécu dans le temps, tout pourrait être la dilatation d'une seule minute dans le mécanisme de la pensée.

La chaîne des probabilités

Ce temps est de nature instable parce qu'à tout moment il peut être soumis à la contrainte de la probabilité. Un éventail immense de probabilités peut rejoindre la réalité et en infléchir le cours. Par leurs paroles, les personnages déclenchent le mécanisme, ils « inventent » le film au lieu d'être menés par lui. Ils changent la trame de leurs souvenirs (vrais ou faux) selon l'éclairage de leur pensée.

La « chambre », lieu géométrique où se cristallise leur imagination ou leur mémoire, voit ainsi son aspect se transformer, comme une cire malléable, selon qu'elle est la chambre réelle ou la chambre rêvée — et, dans ce dernier cas, en fonction de l'optique variable du rêve. De la sorte, nés de la projection de la pensée des personnages, ce sont divers univers parallèles qui se côtoient : par exemple, celui où la femme est morte tuée à coups de revolver par son mari, celui où l'inconnu est mort en tombant d'une balustrade. En fait il n'y a pas ici de réalité objective. Il n'y a que la réalité telle que les personnages la voient, telle que — plus ou moins — ils la déforment. C'est en ce sens que les auteurs ont pu parler d'images « suspectes » : celles dont le degré de cohérence est le moindre. « *Marienbad* » est en somme le premier essai de cinéma entièrement subjectif.

Négation et discontinuité de l'action

« *Marienbad* » ne comporte donc d'action dans aucun sens du mot. Il n'y a pas d'intrigue puisqu'il ne se passe rien, qu'il n'y a rien d'autre que cette situation, à la fois statique et éparpillée dans le temps, de deux personnages liés aux volutes de leur propre mémoire. Il n'y a pas de déroulement ; tout coïncide, la durée romanesque éclate pour être remplacée par cet unique présent instantané. Il n'y a pas non plus de continuité ; celle-ci est détruite et ses éléments sont restitués sous forme de puzzle, de fragments qui ne sont contigus ni dans le temps ni dans l'espace. Dans l'absolu, on pourrait imaginer autant de montages différents du film qu'il y aurait de combinaisons permettant de disposer l'ensemble des séquences, soit un nombre proche de l'infini.

Le décalage

Cette discontinuité elle-même est disloquée par un décalage interne. Non seulement les images se succèdent dans un ordre qui n'est pas chronologique, mais encore elles transportent avec elles leur propre contradiction — leur réfutation. Parfois on entend parler les personnages mais ils ne sont pas là ; d'autres fois on les voit et on entend leurs paroles, mais leurs lèvres restent closes ; ou encore on les voit remuer les lèvres, mais on ne les entend plus. Ce qui est dit n'est pas forcément en rapport avec ce que l'on voit ou ce que l'on a vu. Ce peut être simplement la préfiguration d'une vision future. Inversement, des visions à première vue arbitraires ne reçoivent que plus tard, par le truchement du texte, leur justification. Tout cela restant dans la logique d'une œuvre dont le propre est de se dérouler simultanément sur plusieurs plans.

Un film « borgesien »

« *Marienbad* » se présente au total comme un film en forme de labyrinthe, un film cyclique, qui ne peut avoir ni début ni fin, puisque nulle action n'y progresse et que les personnages semblent de toute évidence condamnés à accomplir éternellement les mêmes gestes et à répéter les mêmes paroles, dans ce décor effrayant et vide. Après la dernière scène, le film pourrait donc reprendre au moment exact où il a commencé, par un simple enchaînement d'images, sans qu'il y ait cassure, et l'on aboutirait ainsi au cercle parfait, image de l'éternité. Tout cela fait assez fortement songer à l'écrivain argentin Jorge Luis Borges, bien connu des véritables amateurs de fantastique. Les vastes allégories mythiques de Borges retrouvent leur pendant dans les dédales de cet hôtel ; sa hantise du labyrinthe, sa substitution d'un monde du probable à celui des effets et des causes, sa réduction de l'univers à un système de lois mathématiques dont le sens nous échappe et qui ne se manifestent que sous forme de rébus indéchiffrables : autant

d'éléments dont on retrouve ici des équivalences. Et c'est à un roman peu connu d'un ami et disciple de Borges : « *L'invention de Morel* », d'Adolfo Bioy Casares, que fait penser le comportement des personnages — ce roman nous montre, également dans un univers clos (une île), des personnages à la réalité sujette à caution, qui effectuent *cycliquement* une série d'actions déterminées par des règles incompréhensibles.

Une transposition du nouveau roman

Cela dit, il faut souligner que le thème du labyrinthe fait également partie des hantises personnelles de Robbe-Grillet, qui se servit même du mot pour intituler l'un de ses romans. De même Robbe-Grillet a toujours eu pour but d'effectuer ce morcellement et cette dislocation de la durée, ce « filtrage » de la réalité par la conscience des personnages. Le film, dans ce sens, est une transposition et une synthèse des procédés du nouveau roman. Tout cela d'ailleurs n'est pas neuf en littérature, et c'est jusqu'à Faulkner et Joyce qu'on peut remonter pour trouver des références à « *Marienbad* ». Ce qui est neuf, c'est de voir pour la première fois le cinéma essayer, par ses moyens propres, de recréer un univers qui jusqu'ici n'était pas concevable en dehors de la littérature.

Un univers vacant

Au delà de toutes ces données, une chose est essentielle : « *Marienbad* » est un film qui laisse entièrement son libre arbitre au spectateur. Nul choix ne lui est imposé, nulle solution n'est prédéterminée. Resnais et Robbe-Grillet ont insisté sur ce point : c'est un film qui n'a de sens *que par le regard* jeté sur lui par le spectateur. On atteint ainsi à la subjectivité totale, puisque c'est la subjectivité même du spectateur qui se projette sur l'œuvre et la modèle. D'où la possibilité d'en tirer de multiples interprétations symboliques : l'hôtel est peut-être l'Enfer, l'inconnu est peut-être la Mort, ou bien au contraire Orphée qui cherche à arracher Eurydice au royaume des morts, etc. Mais en réalité rien de tout cela ne nous est *proposé* ; c'est à notre sensibilité de tisser elle-même son propre canevas. « *Marienbad* » en fait est un univers vacant à meubler, une toile inachevée dont il faut remplir les vides — on nous fournit les éléments, à nous de les utiliser. A première vue, l'entreprise est risquée, mais pourquoi refuserait-on au cinéma ce qui est permis à d'autres arts ? Une peinture abstraite n'a pas de définition préétablie, elle a le sens qu'on veut lui prêter.

Détails techniques

Il resterait beaucoup de choses encore à souligner dans le détail : l'obsession des miroirs et des trompe-l'œil, avec les personnages répercutés par les glaces et le décor dédoublé par les tableaux qui le représentent, en un va-et-vient de reflets ; l'hommage au cinéma des années vingt, perceptible aussi bien dans le décor et le style de la photo que dans le maquillage et les robes de la femme ; les éclairages axés sur la relation blanc et noir, jour et nuit ; l'effet de blancheur aveuglante et onirique obtenu, pour les images de délire, par la surexposition violente de la pellicule ; le rapport images-musique, aussi important que dans « *Hiroshima* », et étudié tout aussi mathématiquement ; la présence des acteurs, la fragilité glacée de Delphine Seyrig, le masque funèbre de Sacha Pitoëff, le côté illuminé de Giorgio Albertazzi ; la fidélité de Resnais au texte, l'osmose entre lui et Robbe-Grillet, dont on peut se convaincre en lisant le découpage original de ce dernier (1), auquel Resnais n'a rien

(1) Editions de Minuit.

changé dans la lettre tout en personnalisant profondément l'esprit de l'œuvre.

***

Ces quelques réflexions n'ont pas la prétention d'éclairer « *L'année dernière à Marienbad* ». Tout au plus tendent-elles à en préciser certains aspects. Elles pourraient être d'ailleurs de conception toute différente, la destinée de l'œuvre étant d'être en continuelle disponibilité.

Il faut voir et revoir « *Marienbad* ». C'est un film-statue autour duquel on tourne, sans se lasser, quoique sans espoir sans doute de jamais en appréhender les contours.

LE PÈRE ET LE FILS

par F. HODA

« *Du jamais vu* », annonce la publicité de « *Gorgo* ». Je me demande si les chargés de publicité des producteurs et distributeurs croient encore pouvoir, par cet argument, tromper le public sur leur marchandise, particulièrement dans le domaine de la science-fiction. Car « *Gorgo* » est une réédition américaine de « *Godzilla* », comme « *Godzilla* » lui-même était une démarcation du « *Monstre des temps perdus* ». Et puisque ce dernier titre vient sous ma plume, je ne manquerai pas de m'y arrêter, car justement son auteur est le réalisateur de « *Gorgo* » : Eugène Lourie, ex-Français, ex décorateur de cinéma, etc.

A l'époque de son premier film, malgré les imperfections, je voyais des qualités dans cette bande et misais quelque espoir sur lui. Hélas ! Sa nouvelle tentative m'ôte toute illusion. Mon indulgence de jadis tenait peut-être au fait que le scénariste du « *Monstre* » s'appelait Ray Bradbury. Je ne veux pas dire que le scénario de « *Gorgo* » soit foncièrement mauvais. Il suit pas à pas le canevas habituel. Mais, venant après les « *Godzilla* » et l'importante production japonaise que nous avons vue ces dernières années, il m'inspire quelques réflexions.

Les films japonais, échappant au christianisme primaire qui anime les science-fictionnistes d'Hollywood, évitent en fait plus facilement le ridicule. Ici, les réflexions finales sur la condition humaine qui accompagnent les dernières images du film retombent avec grandiloquence dans une salle à moitié endormie. D'autre part, contrairement aux Japonais, les Hollywoodiens ressassent leur matière dans le même ordre sans aucune tentative de renouvellement.

Mais le plus grave avec « *Gorgo* », c'est l'absolu manque d'humour de Lourie. Je dis « absolu » parce que deux nouveautés dans les idées du scénario auraient pu permettre une œuvre désopilante. Tout d'abord, le monstre-père qui revient à la recherche de son fils. Ce soudain recours à l'amour paternel est assez inattendu en soi et ne semble guère avoir été exploité. De même que Lourie n'a pas profité de la situation de l'action à Londres pour insister sur la désuétude des us et coutumes d'outre-Manche face aux catastrophes de notre monde contemporain. Enfin, et c'est la deuxième nouveauté que j'avais en vue, à partir de l'annonce de la catastrophe (le monstre en route vers Londres), les images sont commentées par un journaliste de la radio et de la TV qui se promène impassiblement partout, sans être du tout perturbé, pour informer le monde. Il y a là quelque chose d'hallucinant, qui souligne les limites incroyables que peut atteindre une certaine conception de l'information. En sortant de « *Gorgo* », je me disais que, le jour du jugement

dernier, les journalistes américains continueraient à décrire les événements s'ils se trouvaient disposer encore de leurs instruments de travail. Ce point du scénario aurait pu donner lieu dans la mise en scène à une critique salutaire de cette conception de l'information.

En somme, Lourie est demeuré fidèle au texte qu'on lui donnait et, selon son habitude, a soigné les décors et les trucages. Mais aucune idée de mise en scène ne semble l'avoir effleuré et au surplus son sérieux de pape l'empêche de secréter ne fût-ce qu'une once d'humour. En fait, si le film fait sourire une ou deux fois, c'est indépendamment de la volonté de Lourie. En effet lorsqu'on promène Gorgo fils à travers Londres on peut relever sur une affiche de cinéma de Piccadilly le titre : « *La malédiction de la momie* ». Un film d'épouvante dans un film d'épouvante. Plus tard, lorsque Gorgo père tente de rejoindre son rejeton, il passe naturellement par Piccadilly et prend soin d'abattre avant tout, de sa main, la publicité au néon annonçant la présence au parc des attractions de Gorgo. Humour involontaire, mais humour quand même. Si Lourie n'avait oublié de mettre en scène, peut-être aurions-nous eu un film charmant et captivant. Car les morceaux de bravoure ne manquent pas ici.

J'oubliais de dire que le scénario contient une possibilité supplémentaire : les relations paternelles des Gorgo se doublent de la fixation paternelle du héros, Bill Travers, sur un gosse. Et ces relations ne manquent pas d'un côté trouble, de sorte qu'on se demande si en fin de compte le petit Gorgo était réellement le fils du grand Gorgo. Mais nous entrons ici dans un domaine précaire qu'il vaut mieux quitter au plus vite. Et puis, comme l'aurait dit Allais, j'ai déjà beaucoup trop écrit sur un si petit film.

TRIBUNE LIBRE

« Fiction » succursale de « L'Humanité » ? (suite et fin)

Une mise au point de Claude Cheinisse.

Voici la seconde fois que, dans cette Tribune Libre, mon pauvre « *Sens de l'Histoire* » se voit controversé (1). C'est un grand honneur, et j'y suis sensible.

D'un coup de cliché sommaire, débarrassons-nous d'abord de M. Lena, pour lui répondre que je ne sais par où passe la voie de l'honneur — mais sûrement pas par le semi-anonymat d'une lettre sans adresse. C'est dommage : M. Lena montrait dans ces quelques lignes une fraîcheur de sentiments, un manichéisme juvénile, qui me ravissaient. Il doit se poser peu de problèmes, et vivre dans un monde confortable où il y a d'un côté les gens-bien et de l'autre les affreux-salopards, avec quelques critères de différenciation parfaitement sûrs. Je l'envie un peu.

Plus nuancée est la récente critique de M. Claude Elsen, dont, si je l'ai bien compris, on peut résumer la position en quelques points bien distincts :

1° « La nouvelle... est une image assez grossièrement caricaturale... à coups de clichés sommaires. »

2° On pourrait (mais l'auteur ne l'a pas fait) appliquer à un régime communiste les termes de cette nouvelle.

3° L'auteur devrait « laisser la politique à ceux dont c'est l'affaire ».

Reprenons :

1° Je crois qu'il est difficile, en cinq pages et sur un pareil sujet, de faire autre chose que de la caricature. Si George Orwell a pu l'éviter (et encore, pas toujours), c'est qu'il disposait de 374 pages. D'ailleurs, je ne prétends pas au talent d'Orwell. « Clichés sommaires » ? Moi, je veux bien. Mais ne trouvez-vous pas, M. Elsen, que depuis une vingtaine d'années, nous vivons au milieu de clichés sommaires ? Un certain nombre de gens qui m'étaient chers ont disparu dans des clichés sommaires appelés Auschwitz, Buchenwald, le Mont-Valérien, etc.

2° Bien que M. Elsen ait lu, c'est visible, très attentivement ma nouvelle, je crois qu'il a mal compris la profonde opposition de « Pradet » et « Gomez ». Ou peut-être suis-je coupable de l'avoir mal indiquée, simplement suggérée.

Il est bien évident que si « Pradet » est fasciste, « Gomez » est communiste, et vice-versa (car *aucune* indication dans le texte ne permet de trancher l'alternative), et le sens de l'histoire est, bien sûr, que rien ne sera changé, à part des noms et la forme des insignes, après la Grande Révolution de Gomez.

3° Alors là, plus d'accord du tout. Dans ma grande naïveté de citoyen d'une République, je croyais que la politique était l'affaire de tout le monde, qu'un document appelé « Constitution » avait quelques mots à ce sujet, et qu'il était pour.

C'est d'ailleurs, sûrement, l'avis de M. Elsen, qui reconnaîtra s'être laissé aller à une simplification hâtive et qui serait, je n'en doute pas, le premier à râler si « Pradet » ou « Gomez » lui retirait sa carte d'électeur et le droit de critiquer librement dans la Tribune Libre de « *Fiction* ».

Enfin ! Le client a toujours raison... et je promets à M. Elsen et à M. Lena que ma prochaine nouvelle se placera hors de toute possibilité de controverse politique.

---

(1) Voir Nos 93 et 95

Jusqu'à la moelle

par Isaac Asimov

Plus connu comme auteur de science-fiction, Isaac Asimov est aussi un écrivain de vulgarisation scientifique apprécié aux Etats-Unis (on sait d'ailleurs qu'il est professeur de biochimie à l'Université de Boston). L'article qui suit le présentera pour la première fois à nos lecteurs dans cette branche. Ecrit il y a quatre ans, cet article retrouve aujourd'hui toute son actualité, depuis que la récente reprise des essais atomiques pose à nouveau le problème inquiétant de la radioactivité et de ses effets éventuels sur l'humanité.

La campagne présidentielle de 1956 a fait connaître au public américain un mot nouveau : *strontium* 90 — mot dont le retentissement, depuis, n'a cessé de croître.

Qu'est-ce exactement que le strontium 90 ? Ou, pour prendre les choses par le commencement, qu'est-ce que le strontium ?

Le strontium est un élément chimique que l'on a isolé pour la première fois en 1808. Pendant les cent cinquante années suivantes, il a joui du privilège assez rare d'être un des moins utilisables parmi les principes chimiques connus.

Le nitrate de strontium est employé dans la composition des fusées d'alarme et des feux d'artifice car, chauffé au feu, il donne à la flamme une coloration rouge vif. L'oxyde de strontium joue un rôle mineur dans le raffinage du sucre. Le bromure et l'iodure de strontium ont un emploi médical très limité. Voilà à peu près tout ce qu'on peut en dire.

Mais le strontium a aussi une propriété fatale que les chimistes connaissaient depuis toujours sans se douter (avant les dix dernières années) qu'elle pût être capable d'entraîner de tragiques conséquences pour l'humanité.

Le strontium, en effet, est chimiquement très voisin d'un élément mieux connu et infiniment plus utile, le calcium. La seule différence notable, c'est que l'atome de strontium pèse un peu plus du double de l'atome de calcium. Presque tout ce que peut réaliser ce dernier, l'atome de strontium le fera aussi, avec plus de lenteur.

Les êtres vivants ont appris à se servir des composés du calcium de diverses manières. Le calcium est un facteur indispensable de la coagulation du sang et du cimentage entre elles des cellules. Les os de tous les vertébrés (y compris de l'homme) sont principalement faits de phosphate de calcium. Les coquilles des mollusques et des œufs d'oiseau font appel au carbonate de calcium.

Tout ce qui vit aurait donc pu apprendre à utiliser avec tout autant de succès les composés du strontium, mais cela ne présentait guère d'intérêt. Les atomes de strontium sont beaucoup moins répandus dans le sol et dans l'océan que les atomes de calcium. Dans la croûte terrestre, il y a en général un atome de strontium pour quatre cents atomes de calcium. A quoi bon opérer une sélection pour trouver cette unité de strontium quand il y en a quatre cents de calcium à votre disposition ?

Le strontium n'est donc pas nécessaire à la vie et n'existe dans les tissus vivants que sous forme de contamination accidentelle.

En fait, aucun livre de chimie, à part les plus spécialisés, ne consacrait plus d'un paragraphe au strontium et celui-ci n'en méritait d'ailleurs pas davantage.

Du moins jusqu'en l'année 1944.

***

Passons maintenant à la numérotation « 90 » du strontium qui nous intéresse. Chaque noyau de strontium contient exactement 38 protons, ni plus ni moins, auxquels viennent s'ajouter un certain nombre de neutrons. Ce nombre varie selon les atomes. Il y en a qui ont 46 neutrons, d'autres 48, d'autres 49, d'autres encore 50. En additionnant ces neutrons aux 38 protons chaque fois présents dans le noyau, on constate que les atomes de strontium ont dans leur noyau tantôt 84 éléments, tantôt 86, 87 ou 88.

Pour les distinguer, le chimiste nucléaire les appelle respectivement strontium 84, strontium 86, strontium 87 et strontium 88. Pour le simple chimiste, ces variétés (ou *isotopes*) n'ont absolument aucun intérêt. Elles ont des réactions chimiques identiques, et les quatre sont également inutilisables.

Ce sont les seules que l'on trouve dans la nature. Mais, en bombardant des atomes à coup de particules subatomiques, les chimistes nucléaires ont réussi à former des atomes de strontium ayant de 43 à 59 neutrons.

Aucun de ces nouveaux isotopes, créés par l'homme, n'est stable. Même sans intervention extérieure, le noyau de ces isotopes artificiels explose en émettant des particules. Il change ainsi sa composition nucléaire jusqu'à ce qu'il parvienne à un arrangement stable de protons et de neutrons. L'atome cesse alors toute activité, mais il n'existe plus en tant que strontium.

Le strontium 90 est un de ces isotopes artificiels. Son noyau contient 38 protons et 52 neutrons (38 + 52 = 90). Et la fission de l'uranium est une des méthodes qui permettent de créer cet isotope.

Frappé par un neutron sous certaines conditions, un atome d'uranium 235 se brise approximativement en deux. Il ne se brise pas exactement de la même façon chaque fois, si bien que le processus donne jusqu'à 170 isotopes différents dont le noyau se compose de 72 à 161 particules. Le strontium 90 est l'un de ceux qui se forment le plus fréquemment, dans environ 5 % des cas.

Tous les isotopes formés par fission, y compris le strontium 90, sont instables. Tous émettent des particules actives, modifiiant ainsi leur valeur atomique.

***

Puisque la question de la fission de l'uranium est sur le tapis, étudions-la. Elle nous ramènera d'ailleurs au strontium 90.

L'explosion d'une bombe nucléaire expose la population du voisinage à trois sortes de dangers immédiats et la population terrestre en son entier à une quatrième sorte de danger, celle-là à retardement. Les trois périls immédiats sont : (1°) le souffle, (2°) la chaleur et (3°) la radiation.

Souffle et haute température sont déjà l'apanage des bombes ordinaires, mais ils sont cent fois plus puissants quand il s'agit de bombes nucléaires. La radiation est une notion nouvelle et plus dramatique : autrement dit, l'explosion projette des rayons X et gamma qui traversent tous les tissus vivants qu'ils rencontrent — tissus dont, ce faisant, ils bouleversent souvent les processus chimiques vitaux. Si le bouleversement est assez grand, il en résulte des lésions et, dans les cas extrêmes, la mort. Cela dépend de la dose.

Toutefois, la période de radiation

dangereuse qui accompagne l'explosion d'une bombe nucléaire ne dure qu'une minute environ.

Reste le quatrième danger, le danger à retardement, le plus grave.

Les fragments fissiles instables (i. e. radioactifs) provenant de la bombe nucléaire sont projetés dans l'atmosphère par la boule de feu et le nuage en forme de champignon que nous avons tous vus à la télévision ou sur des photographies. Les fragments finissent par revenir sur terre, et c'est ce qu'on appelle la retombée radioactive.

Il y a trois types de retombée selon la taille de la bombe et sa position au moment de l'explosion. Lorsqu'une bombe nucléaire explose au niveau du sol, les fragments fissiles sont enrobés de particules de terre relativement importantes et retombent très vite, généralement à moins de deux cents kilomètres de l'explosion. C'est la retombée locale.

Une bombe explosant en l'air, si c'est une petite bombe de l'ordre du kilotonne (c'est-à-dire équivalant en force explosive à quelque mille tonnes de dynamite), envoie ses débris radioactifs dans l'atmosphère inférieure (la *troposphère*) sans particules de terre. Les vents dominants d'ouest les emportent en direction de l'est sur des centaines ou même des milliers de kilomètres, et la retombée s'effectue au bout d'un mois ou deux, principalement dans la latitude où a eu lieu l'explosion. C'est la retombée troposphérique.

Enfin, une bombe explosant en l'air, mais une bombe de l'ordre des mégatonnes (donc équivalant en force explosive à au moins un million de tonnes de dynamite), enverra encore plus haut ses particules radioactives : jusque dans la stratosphère. Une fois là-haut, les fragments fissiles y demeureront des années, sinon même des décennies, transportés d'un bout à l'autre de la Terre par les courants répulsifs et redescendant lentement, peu à peu, n'importe où. C'est la retombée stratosphérique (1).

Quels sont les dangers de la retombée ?

Les fragments fissiles radioactifs produits dans une explosion nucléaire deviennent stables en émettant par le noyau des électrons très actifs (et parfois aussi des rayons gamma). La collision de ces électrons avec les tissus vivants provoque le mal des radiations et, selon l'importance de la dose, la mort.

Le danger présenté par un type d'atome instable est proportionnel à la force avec laquelle ces électrons sont projetés et au nombre d'électrons émis dans un temps donné.

Certains atomes sont très instables et se brisent vite ; d'autres, moins instables, se décomposent moins rapidement. La mesure de l'instabilité d'un atome donné est sa « demi-vie » : c'est-à-dire la période nécessaire à cette fission pour la moitié des atomes d'une quantité de ce type.

Toutes choses étant égales, un groupe d'atomes à courte période projette plus d'électrons (ou d'autres particules, ou de radiation) dans l'espace environnant qu'un groupe semblable d'atomes à longue période. Il semble

---

(1) Il a été question de fabriquer des bombes H « propres », c'est-à-dire avec une retombée non-radioactive. Il n'a pas été précisé par quelle méthode ce résultat pourrait être obtenu, mais on peut l'imaginer.

La fusion d'hydrogène ne provoque pas de radioactivité à proprement parler. Mais pour que les atomes d'hydrogène opèrent leur transmutation en hélium, il faut qu'ils soient chauffés à des millions de degrés centigrades. Pour produire cette chaleur et agir comme détonateur de la bombe à fusion d'hydrogène, on utilise une bombe à fission d'uranium. C'est l'explosion de cette dernière qui produit les retombées radioactives.

Pour réduire la radioactivité, on doit donc trouver une méthode pour diminuer la taille du détonateur à uranium. Ou encore pour précipiter sur terre les composants de la bombe à fission avant que la boule de feu en fusion prenne son essor. Une autre méthode pourrait aussi être mise au point pour atteindre les températures requises par un moyen autre que la fission de l'uranium. (La théorie indique encore d'autres solutions au problème.)

donc qu'un atome à courte période risque plus qu'un atome à longue période de provoquer des troubles.

Du moins... à première vue.

L'énergie même et la promptitude que les atomes à période brève mettent à se disloquer implique qu'au bout d'un certain temps, il n'en reste plus, ou pratiquement plus, un seul. Les atomes dont la durée n'est que de quelques secondes (c'est-à-dire bon nombre des fragments fissiles) disparaissent avec la boule de feu et ne peuvent pas causer de dommage à ceux qui se trouvaient assez éloignés pour n'être pas anéantis sur-le-champ par le souffle et la chaleur.

Même les atomes qui ont une période de plusieurs jours ou de plusieurs semaines peuvent n'avoir que des effets locaux. Ils ont disparu quand la retombée troposphérique atteint la Terre. Les électrons ont été projetés sans causer de dommage à plusieurs kilomètres en l'air et ce sont les résidus stables de ces atomes qui se fixent sur le sol.

Mais il y a aussi des atomes durables qu'il faut prendre en considération. Leurs radiations sont plus faibles et ils sont moins dangereux que les autres. Mais leur présence se fait sentir plus longtemps. Un atome à période de six semaines, par exemple, se trouvera encore en quantité appréciable dans la retombée troposphérique quand celle-ci atteindra la Terre. Un atome à période de dix années, lui, sera présent en quantités dangereuses même quand la retombée stratosphérique viendra sur Terre. Enfin un atome à période de trente ans restera parmi nous en quantités gênantes un siècle après la retombée stratosphérique.

Si la période était *trop* longue, quelques milliers d'années, par exemple, les effets radioactifs dureraient très longtemps mais seraient trop faibles pour constituer un danger réel.

En résumé :

1° Les fragments fissiles à *très courte* période ont une radiation intense, mais ne constituent pas un danger parce qu'ils ne durent pas très longtemps. (Pas dangereux, s'entend, pour l'ensemble de l'humanité).

2° Les fragments fissiles à *très longue* période persistent longtemps mais ne sont pas dangereux parce qu'ils n'émettent que de faibles radiations.

3° Les fragments fissiles à *moyenne* période sont émetteurs d'assez fortes radiations pour constituer un danger, étant donné cette durée.

C'est cette troisième catégorie dont nous devons nous méfier.

***

Or, il y a deux types de radio-éléments qui entrent dans cette catégorie : le césium 137 et le strontium 90. Et des deux, c'est le strontium 90 qui est de loin le plus redoutable.

Le césium 137 et le strontium 90 ont une période de désintégration sensiblement égale (30 ans pour le césium 137 et 28 ans pour le strontium 90). On pourrait donc dire qu'ils sont aussi dangereux l'un que l'autre.

Mais un atome de césium 137 se divise en émettant un électron, devenant ainsi un atome stable de barium 137. Tandis qu'un atome de strontium 90 émet *deux* électrons, tout en devenant un atome stable de zirconium 90. Ce chiffre « deux » cache une menace pire qu'on ne le suppose, car l'électron de strontium 90 est plus actif que l'électron de césium 137 et par conséquent fait plus de ravages (1).

---

(1) Il existe un isotope encore plus dangereux : le cobalt 60. Ses électrons sont moins actifs que ceux du strontium, mais, au contraire de celui-ci, il émet en plus des rayons gamma extrêmement actifs. Et le rayonnement gamma est beaucoup plus pénétrant et plus nocif que les électrons.

Fort heureusement, les explosions nucléaires ordinaires ne produisent pas de cobalt 60. Mais on a déjà lancé l'idée sinistre de placer une bombe nucléaire dans une matière qui, sous le bombardement radioactif intense des particules désintégrées dans les premiers instants de l'explosion, serait transmutée en cobalt 60. Il s'ensuivrait une retombée « apocalypse » à portée immense

Si le césium 137 pénètre dans le corps (pouvant causer alors les plus graves ravages puisqu'il atteint les centres vitaux), il n'y reste pas longtemps. Il n'existe pas d'atome de césium dans l'organisme qui n'en a que faire.

Certes, les atomes de césium offrent une ressemblance chimique très accusée avec les atomes bien plus petits de sodium et de potassium (présents dans l'organisme auquel ils sont nécessaires), mais ces atomes parents voient leur sort vite réglé : le corps les absorbe et les élimine très rapidement, si bien que l'on trouve toujours des quantités de sodium et de potassium dans l'organisme, mais que les atomes correspondants n'y séjournent pas longtemps.

Donc, même si le césium 137 essayait de jouer de sa ressemblance avec le sodium et le potassium, il ne resterait pas de façon durable dans l'organisme. Le taux de césium 137 demeurerait toujours très bas : si bas que le danger présenté par l'activité de ses électrons serait virtuellement nul.

Il en va bien différemment pour le strontium 90. Et c'est là qu'intervient de façon catastrophique son identité avec le calcium. Comme le sodium ou le potassium, le calcium subit une transmutation dans le corps. Mais 99,5 % du calcium est fixé dans les os. L'os est un tissu assez léthargique, où la transmutation des atomes existe mais sur un rythme lent. Un atome de calcium séjournera dans l'os pendant une durée très longue, plusieurs années parfois.

Le strontium 90 pénètre dans le corps de façon fort simple. Il se pose sur le sol avec le reste de la retombée nucléaire. La végétation poussant sur le sol l'absorbe en même temps que le calcium dont elle a besoin. Les animaux (l'homme compris) qui absorbent cette végétation assimilent en même temps le calcium et le strontium 90 (1).

Les mécanismes chimiques de l'organisme ne font pas de distinction entre le strontium 90 et son proche parent le calcium. Il est lui aussi déposé dans les os.

Les atomes de strontium 90 y restent des années.

Et s'y accumulent.



Jusqu'à ces quinze dernières années, on ne trouvait de strontium 90 qu'en quantités quasi infinitésimales, dans le laboratoire de quelques physiciens nucléaires. Aucun être vivant n'avait jamais eu jusque-là la moindre trace de strontium 90 dans ses os.

Aujourd'hui, on en trouve *partout*. On estime à 180 kilos la quantité de strontium 90 répandue à la surface de la Terre et à 450 kilos celle qui flotte encore dans la stratosphère.

Evidemment, une fois réparti, le strontium 90 ne peut être mesuré en termes de kilo, et les savants ont adopté une unité de poids beaucoup plus petite : la *Sunshine Unit,* abrégée en S.U. (Unité Soleil, ainsi appelée parce que les études des retombées avaient été baptisées « Projet Sunshine »).

Une S.U., c'est un micromicrocurie de strontium 90 par gramme de calcium dans le corps. Le curie est une unité de radiation et non de masse. Il représente la radiation émise par un gramme de radium en équilibre avec son émanation (radon). On a adopté maintenant une définition plus générale du curie, considéré comme correspondant à un chiffre de 37 milliards de désintégrations par seconde.

(1) Il est à noter que les principales sources de calcium de l'homme moderne sont le lait et le fromage. Lesquels sont donc aussi les principaux fournisseurs de strontium 90. La vache extrait de l'herbe qu'elle mange à la fois calcium et strontium 90 et les introduit dans son lait. La crainte du strontium 90 préoccupe aujourd'hui l'industrie laitière autant que la crainte du cancer celle du tabac.

Un micromicrocurie équivaut à un millionième de millionième de curie, soit 2,12 désintégrations par minute. Un tel nombre de désintégrations résulterait de 45 millions d'atomes de strontium 90.

Le corps de l'homme adulte normal contient 1.400 grammes de calcium. Un homme ayant 1 S.U. (quantité, ajouterai-je, que personne ne possède encore) aurait donc dans le corps 63 millions d'atomes de strontium 90. La S.U. étant une unité de radiation par rapport à la masse, un enfant, avec une masse moindre, aura une quantité de strontium 90 plus faible qu'un homme, mais un chiffre de S.U. plus important. (Et les enfants acquièrent plus rapidement le strontium 90, parce que le calcium se dépose plus vite dans leur squelette en croissance que chez les adultes).

A l'heure actuelle, chaque être humain adulte possède, réparti dans son squelette, de 0,1 à 0,2 S.U. de strontium 90. Les enfants en ont jusqu'à 0,5 S.U. (La proportion est sensiblement la même pour les vertébrés autres que les humains).

De plus, cette quantité s'accroîtra immanquablement, même si l'on cessait dès aujourd'hui toutes les explosions nucléaires expérimentales. Il y a toujours 450 kilos de strontium 90 dans la stratosphère qui retombent peu à peu.

La quantité absorbée augmentant constamment, viendra un moment où le strontium 90 emmagasiné dans le squelette sera excrété ou se transmutera à un rythme égal à celui de l'absorption. C'est ainsi que sera atteint l'équilibre.

Si les expériences nucléaires cessent, cet équilibre (pense-t-on) sera atteint dans cinq à dix ans et les os contiendront alors 2 à 3 S.U. Mais si les expériences continuent au rythme moyen d'environ dix mégatonnes par an, l'équilibre (estime-t-on) ne sera pas obtenu avant cinquante ou soixante ans, et les os contiendront alors de 16 à 40 S.U. de strontium 90.

***

Donc, pour le moment, nous avons moins d'une demi-S.U. dans les os. Y a-t-il de quoi s'inquiéter ?

A première vue, non. Du seul fait que nous vivons sur Terre, nous sommes exposés continuellement à toutes sortes de radiations et de bombardement de particules. Quand on mesure ces radiations diverses en Sunshine Units, destinées au départ à mesurer l'absorption de strontium 90, une S.U. correspond alors « à la quantité de radiation qu'émettrait une quantité équivalente de strontium 90 ».

Par exemple, le sol est légèrement radioactif (1). Si vous habitez dans une maison ordinaire, en un an, vous collecterez l'équivalent de 17 S.U. de plus que si vous viviez dans un chalet de bois, parce que la brique a une radioactivité naturelle plus grande que le bois. Si votre ville est située à 1.600 mètres d'altitude, vous aurez 8 S.U. de plus par an que si vous vivez au niveau de la mer, à cause de l'augmentation du bombardement des rayons cosmiques. Au total, l'homme récolte 50 S.U. par an de toutes les sources radioactives.

Quelle importance a donc un supplément de quelques dixièmes de S.U. ? Pourquoi s'en soucier ?

C'est que le danger réside dans l'endroit où se fixe le strontium 90 et dans le fait qu'il y reste. Radiations et particules de toutes autres sources naturelles bombardent le corps de l'extérieur (ou de l'intérieur, mais à partir

(1) Le sol n'est pas seulement radiooactif parce qu'il contient des traces d'uranium et de thorium. La moindre parcelle de terre contient du potassium, et l'un de ses isotopes, le potassium 40, possède une faible radioactivité. Sous l'action des rayons cosmiques, le carbone de l'atmosphère donne un isotope également radioactif, le carbone 14. Nous avons donc dans le corps, depuis notre naissance jusqu'à notre mort, aussi bien du carbone 14 que du potassium 40.

de points qui changent constamment), et cela au hasard. Rares sont les coups au but.

Mais le strontium 90, lui, concentre son tir exclusivement sur la région des os, et les os ont un endroit particulièrement sensible. Les globules rouges et une partie des globules blancs se forment dans la moelle des os longs et le bombardement continuel de la moelle par des électrons à haute vélocité risque de provoquer des dégâts dans le mécanisme de formation des cellules sanguines.

Entre autres dégâts, citons la leucémie, où la moelle produit des quantités excessives de leucocytes imparfaits. Il y a détérioration progressive de la santé, les globules rouges nécessaires à la vie étant étouffés par ces globules blancs, et la mort survient inévitablement. Dans l'état actuel de la science, cette maladie est incurable.

Les radiations provoquent donc la leucémie, c'est un fait reconnu. On compte dix fois plus de leucémiques chez les radiologues que chez les autres individus.

En 1954, il y a eu dix mille morts par leucémie aux Etats-Unis. Le Dr. Edward Lewis, du California Institute of Technology, estime qu'environ mille de ces leucémies ont eu pour cause les radiations du milieu ambiant. Quelle a été la cause des neuf mille autres ? Ah ! si seulement nous le savions !)

Mais ces morts n'ont-elles pu être provoquées par une attaque directe du strontium 90 contre la moelle ?

C'est là que les experts ne sont plus du tout d'accord. Certains disent que le strontium 90 a déjà causé des leucémies, d'autres le nient. La base de leurs discussions, c'est l'existence d'un *seuil d'action*.

***

Qu'entendons-nous par seuil d'action ?

Considérons les électrons qui bombardent la moelle. S'il existe un seuil mesurable à leur action, cela signifie que tant que le nombre d'électrons restera inférieur à un certain minimum, le bombardement n'affectera en rien la moelle. Ce n'est que lorsque le total d'énergie diffusée par les électrons dépassera ce minimum que l'action commencera et que la leucémie deviendra une possibilité.

La commission de l'Académie Nationale des Sciences a avancé l'hypothèse que ce seuil se situerait, pour le strontium 90, à partir d'une quantité équivalant à 100 S.U. Si c'était le cas, le strontium 90 ne serait absolument pas nuisible à l'heure présente, non plus que si l'on poursuivait les essais de bombe H au rythme actuel.

Mais, voilà, le seuil est-il bien de 100 S.U. ? Il ne s'agit peut-être que d'une hypothèse plausible (et rassurante). Bon nombre de savants, en fait, paraissent convaincus que le strontium 90 a un seuil d'action très bas.

Dans ce cas, le strontium 90 aurait dès maintenant une action mortelle. Si 1.000 personnes sont mortes de leucémie en 1954 à cause des 50 S.U. dues à la radioactivité naturelle, alors le 0,5 S.U. (maximum) de strontium 90 dans les os a pu causer 1 % de ces morts. Autrement dit, le strontium 90 aurait tué par leucémie dix Américains en un an.

D'un point de vue purement objectif, dix morts par an, ce n'est pas un prix trop élevé en regard de tout le bien qui peut résulter des recherches concernant la bombe H. Même 800 morts par an quand le niveau de strontium 90 atteindra 40 S.U. ne paraît pas un chiffre excessif. Somme toute, l'automobile tue bien quelque 40.000 Américains par an.

Malheureusement, nous n'avons pas la certitude que la menace de leucémie s'accroît dans la même proportion.

Procédons par analogie : une concentration d'oxyde de carbone dans l'air inférieure à 0,01 % est inoffensive. Pas d'effet ni de symptômes. Nous sommes au-dessous du seuil d'action.

Mais une concentration d'oxyde de

carbone égale à 0,05 % vous donnera mal à la tête en une heure. Une concentration de 0,01 % vous fera plus mal encore et votre mal ne fera qu'empirer pour une concentration de 0,2 %. A 0,3 %, il ne sera plus question d'intensité de mal de tête. Vous serez mort.

Considérons maintenant l'accroissement de concentration de strontium 90. La leucémie augmente-t-elle en proportion directe, ou bien existe-t-il un autre point-frontière, un autre seuil d'action, passé lequel *tout le monde* devient leucémique Et dans ce cas, où se situe-t-il ?

Cela, personne n'en sait rien (1).

Et pourquoi ce désaccord sur la question des seuils d'action du strontium 90 et de la leucémie ?

Une des raisons tient à la difficulté de faire des expériences à long terme sur des êtres humains dans ce domaine. (Les expériences sur les animaux peuvent difficilement donner une absolue certitude).

Le procédé logique serait de prendre un nombre important d'humains, de les soumettre à des doses d'irradiation soigneusement calculées ou de leur faire ingérer des quantités données de strontium 90, de les observer pendant une cinquantaine d'années et de noter combien d'entre eux meurent de leucémie, l'expérience étant contrôlée selon les règles, bien entendu.

Oui, mais qui se portera volontaire pour une expérience de ce genre ? Pas moi. Ni personne.

Une bonne partie des renseignements dont disposent les savants provient uniquement de l'observation des quelques malheureuses qui, dans les années vingt, s'empoisonnèrent au radium en travaillant à des cadrans de montre (et parce qu'elles lissaient leur pinceau avec leurs lèvres, si j'ai bonne mémoire). Le radium, autre membre de la famille du calcium, s'était aussi emmagasiné dans leurs os. Les études concernant leur cas semblent démontrer l'existence d'un seuil d'action très élevé, mais le nombre de sujets était restreint et, à l'époque, on utilisait de façon assez primitive les données expérimentales concernant la radioactivité. On ne peut donc se fier de façon absolue à ces éléments d'information.

Nous restons en somme dans l'incertitude, avec en mains les éléments d'un jeu assez risqué. Au mieux, nous gardons notre mise ; il ne s'ensuit aucun mal. Au pire, nous perdons tout ; littéralement tout...

Pour être justes, mentionnons aussi ceux qui minimisent le danger des retombées. Par exemple, Lewis Strauss, président de la Commission à l'Energie Atomique, a déclaré devant le Congrès que les cadrans lumineux des montres émettaient plus de radiations « que les retombées n'en ont produit au total jusqu'à ce jour ». C'est là le genre de déclaration destinée à rassurer le public, mais j'aimerais émettre quelques objections avant que la sérénité soit redevenue générale.

1° Le public suppose (à force d'en voir en circulation) que les cadrans lumineux sont inoffensifs. Mais ils apportent leur contribution à l'irradiation ambiante et par conséquent favorisent aussi les mutations. De plus, *si* le seuil à partir duquel les radiations entraînent la leucémie est vraiment très bas, dans ce cas ces montres-bracelets lumineuses sont aussi génératrices de leucémie.

2° La déclaration de Lewis Strauss implique également que, même si les cadrans lumineux sont néfastes, la retombée l'est moins parce qu'elle com-

(1) La race humaine est menacée d'un danger encore plus subtil que la leucémie : les mutations. On sait que les radiations causent des mutations et que l'augmentation de l'intensité de l'irradiation provoque l'augmentation des mutations, ces mutations n'entraînant pas pour la plupart une amélioration de la race. En ce qui concerne les mutations, la plupart des esprits autorisés tombent d'accord sur le fait qu'il n'existe pratiquement pas de seuil. Il se peut donc que la race humaine ait déjà subi des détériorations considérables, dont on ne constatera pas les ravages avant plusieurs générations

porte moins l'irradiation. Toutefois, les journaux négligent presque tous de mettre en exergue que le président Strauss a parlé de l'irradiation externe des retombées, c'est-à-dire l'irradiation que nous recevons de l'air et du sol à la suite de la retombée, et non de l'irradiation que nous fait subir le strontium 90 qui s'accumule dans notre squelette. De plus, il ne parle que des retombées « actuelles » et ne souffle pas mot de la partie la plus importante de ces retombées, qui circule encore dans la stratosphère et se dirige lentement vers la Terre. Le rapport entre la pollution par les montres-bracelets et celle due aux retombées n'est pas aussi manifeste qu'on pourrait le croire en lisant les journaux.

3° La quantité d'irradiation n'est d'ailleurs pas non plus le seul facteur important. L'*endroit* où elle s'exerce a une importance plus grande encore. Une petite quantité de strontium 90 dans les os sera plus nuisible qu'une quantité de radiation supérieure attaquant la peau.

4° Les êtres humains porteurs de bracelets-montres lumineux ne sont qu'une minorité, alors que chacun d'entre nous porte en soi du strontium 90. Pour cette raison, même en prenant au mot Mr. Strauss, certains individus risqueraient d'encourir plus de radiation de la part de leur montre que de la retombée, mais cela ne serait pas vrai de l'humanité considérée en son entier.

5° Autre objection encore : on peut cesser si l'on veut de porter une montre au cadran lumineux, mais on ne peut pas se débarrasser du strontium 90 qui demeurera dans le corps (probablement dans des proportions sans cesse croissantes) jusqu'à la fin de l'existence de ce corps.

Non, ma foi. Mr. Strauss se rassure peut-être lui-même, mais il ne me réconforte nullement.

Bref, dans l'état actuel de nos connaissances, les expériences nucléaires représentent un pari dont les enjeux sont infinis. C'est un pari pire pour nos enfants que pour nous-mêmes, et pire encore pour les enfants de nos enfants, même si on ne fait plus exploser aucune autre bombe. Dire que tel ou tel degré d'irradiation est « sans danger », c'est à l'heure présente, au mieux, une hypothèse scientifique ou, au pire, un souhait pieux. Il y a *peut-être* un certain degré qui ne présente pas de danger, et en ce moment, chacun de nous risque sa vie sur cette carte-là.

Mais c'est un pari dangereux, j'en ai la conviction. Une conviction qui m'imprègne jusqu'à la moelle.



■ **« Fandom français »**

Ci-dessous quelques errata à l'article de Pierre Versins paru sous ce titre dans notre dernier numéro :

p. 126, 1. 5 : lire *Clark Ashton Smith*... au lieu de *Clark Ashton*
p. 129, 1. 19 : lire *3.00 NF*... au lieu de *3.90 NF*
p. 129, 1. 25 : lire *Nos 1 à 4*... au lieu de *1 à 14*

D'autre part, un addendum :

« 0 n° 1 (12.11.1960). Fanzine du a Ben Vauthier. Publication suspendue. Ont collaboré : Guy Vaes, Ben Vauthier, Marc Roux les deux premiers anonymement. »

Chronique Littéraire

Damon Knight et la quête aux merveilles

par Pierre Versins

Si Isaac Asimov est aussi vulgarisateur, un autre auteur bien connu de nos lecteurs, Damon Knight, a également une seconde facette à son talent : celle de critique. Vous pourrez lire à partir du mois prochain dans « Fiction » *une série d'articles sous sa signature, consacrés à plusieurs grands écrivains de science-fiction. Mais au préalable, nous avons demandé à Pierre Versins (qui s'est chargé de la traduction de ces articles) de présenter cet aspect peu connu de la personnalité de Damon Knight.*

Damon Knight est un nom important dans l'histoire contemporaine de la science-fiction. Personne, d'abord, ayant lu fin 53 dans les numéros 1 de *Galaxie* et 2 de *Fiction* les deux nouvelles « *Comment servir l'homme* » et « *Sans éclat...* », ne pourra les oublier, ni leur auteur. C'était une sorte de révolution dans la façon d'envisager des thèmes vieux comme le monde et usés comme lui et d'en faire des joyaux tout neufs. C'est là du reste une spécialité de Knight, qui demande à la fois une connaissance approfondie du domaine conjectural, une faculté de synthèse et une aptitude à la thématologie peu ordinaires, et enfin et surtout une intelligence et une imagination particulièrement brillantes.

Dans le même ordre d'idées, le seul roman de Damon Knight, « *Hell's pavement* » (*Le pavé de l'Enfer*, non traduit en français) est un événement : pour la première (et seule) fois, la vieille idée consistant à doter des Etats souverains du futur de nouvelles frontières aura été bouleversée de fond en comble : seule une vision spatiale du métro peut faire voir ce que sont les « Etats » à venir de « *Hell's pavement* », imbriqués les uns dans les autres selon leurs lignes de force et leurs circuits de distribution, aussi bien que leur clientèle.

On s'étonne, après cela, qu'il reste un des rares auteurs marquants à n'avoir pas connu la publication en volume d'un choix de nouvelles. Anthony Boucher, en 1956, écrivait : « Editeurs, pensez-y ! » Ils n'y ont pas pensé encore.

Mais il y a mieux, si possible : Damon Knight est le seul *critique* que, jusqu'à présent, la science-fiction ait connu. Et à ce titre, « *In search of wonder* » (1) est doublement précieux : ce recueil d'articles est en vérité unique dans les annales de la science-fiction. Pour la première fois, un connaisseur s'est attaqué au genre en lui appliquant non pas des critères spéciaux qui ne vaudraient que pour lui, mais les critères généraux qui valent pour toute littérature :

« *Certains lecteurs,* écrit-il au chapitre I de l'ouvrage, (*pour ne rien dire d'écrivains, d'anthologistes et de rédacteurs*) *pourraient être désagréablement surpris par le ton combattif des chroniques qui suivent. Je ne m'en excuserai pas — pas très souvent, en tout cas — mais je vais m'en expliquer.*

(1) « *In search of wonder* » a connu deux éditions en 1956 et en 1966.

En tant que critique, j'opère selon quelques axiomes de base peu courants, à savoir :

» 1° *que le terme « science-fiction » est incorrect, qu'essayer de faire s'accorder deux enthousiastes sur une définition de la S.F. conduit seulement à des bagarres ; que de meilleures étiquettes ont été proposées (celle suggérée par Heinlein, « fiction spéculative », est la meilleure, je crois), mais que nous sommes coincés par celle-ci ; et qu'elle ne nous fera pas de mal particulier si nous nous rappelons qu'elle signifie simplement ce que nous désignons quand nous l'employons.*

» 2° *qu'une prière d'insérer d'éditeur et un compte rendu de livre sont deux choses différentes, et doivent être composés en fonction de leur but respectif.*

» 3° *que la science-fiction est un domaine de la littérature digne d'être pris au sérieux, et que les critères de la critique ordinaire peuvent lui être pleinement appliqués ; c'est-à-dire qu'on peut la juger en considérant l'originalité, la sincérité, le style, la construction, la logique, la cohérence, la santé mentale, une correction grammaticale moyenne.*

» 4° *qu'un mauvais livre blesse la science-fiction plus que dix notices destructives.* »

Doublement précieux, donc, ce recueil de critiques, d'abord parce que, si elles sont parfois discutables selon les personnes et les opinions, elles restent toujours très stimulantes et intelligentes, et ensuite parce qu'elles auraient pu demeurer enfouies à jamais dans les fanzines (comme le *Science Fiction Advertiser*) et les magazines professionnels (comme *Infinity, Science Fiction Adventures*) où elles ont paru originellement (2).

Damon Knight est né le 20 septembre 1922 à Baker (Oregon). Il a commencé, comme bien des professionnels américains, par publier un fanzine, *Snide*, dont le n° 1 parut en mai 1940 et comportait déjà une nouvelle de lui, « *Golden space-suit* » (3).

---

(2) Voici ce qu'écrivirent, d'abord James Blish, puis Frank M. Robinson, de « *In search of wonder* » :

« *...le livre montre clairement... à quel point Damon Knight s'en est tenu loyalement à l'énoncé des principes de critique qu'il expose dans son chapitre d'ouverture... La pureté, la pénétration, les connaissances... et par-dessus tout le sérieux du livre sont ce qui compte... En tant que lecteur, je peux me déclarer enchanté. En tant qu'écrivain, je le recommanderais comme un manuel de goût et de technique à tout autre écrivain, qu'il soit uniquement occupé de science-fiction ou non.* »

« *Je peux dire sans hésitation qu'il faut avoir lu ce volume, qu'on soit auteur de science-fiction, ou qu'on s'y intéresse comme à un phénomène littéraire (et social), ou qu'on désire, bibliothécaire, avoir un livre de références dont la valeur historique — aussi bien que littéraire — ira grandissant...* »

(3) Dans ce même numéro de *Snide*, parut (si c'est bien de Knight car ce n'est pas signé) un tableau qu'on peut considérer comme le premier essai de critique constructive appliquée à la science-fiction. Il vaut d'être cité :

« *Nous vous présentons les moyens d'écrire vous-même une histoire pour le cas où vous n'aimeriez pas les nôtres :*

» *Le héros est* (1). *Il aime* (2). *Il* (3). *Bon. Mais les embêtements arrivent, sous la forme* (4). *Après une suite d'aventures, au cours desquelles le héros sauve la fille* (5), (6), *il finit par* (7).

» (1) *un jeune savant - un jeune inventeur - un jeune explorateur - un jeune aventurier - un jeune ingénieur - un jeune détective - un jeune homme.*

» (2) *une belle fille.*

» (3) *découvre quelque chose - invente quelque chose - trouve quelque chose - détecte quelque chose - aide quelqu'un à découvrir, inventer, trouver ou détecter quelque chose.*

» (4) *d'un groupe de banquiers internationaux - d'une mystérieuse suite de morts - d'une expédition provenant de Pluton - du traître.*

» (5) *de champignons intelligents - de l'asphyxie - d'énormes bêtes sauvages - d'un piège martien - d'un Destin Pire Que La Mort.*

» (6) *sur Mercure - sur Vénus - sur la Terre - sur Mars - sur Jupiter - sur Saturne - sur Neptune - sur Uranus - sur Pluton - sur une lune, n'importe laquelle - sur un astéroïde - tout au fond de la mer - au centre de la terre - dans un bain turc.*

» (7) *tuer le traître accidentellement - tuer le traître en Combat Loyal - tuer le traître* »

Sa première nouvelle professionnelle, « *Resilience* », fut publiée dans *Stirring Science Stories* en février 1941 et fut suivie d'une dixaine d'autres seulement jusqu'en 1950. Evidemment, les magazines existant alors n'étaient pas propres à s'enthousiasmer pour le genre de Knight. Mais, dès 1951, un new look en science-fiction était introduit par les deux magazines, désormais bien établis et mensuels, que sont *Galaxy* et *The Magazine of Fantasy and Science Fiction,* et aussi bien Horace Gold, rédacteur en chef du premier, qu'Anthony Boucher, rédacteur en chef du second, étaient aptes à saisir ce qu'il y avait de neuf dans les nouvelles qu'écrivait Damon Knight. Aussi la production de celui-ci, sans atteindre jamais des proportions imposantes (on écrit peu quand on écrit bien), commença-t-elle à s'étendre et s'imposer (4). Les homologues français des deux revues précitées (*Galaxie* et *Fiction*) en ont immédiatement profité, témoin en soit la bibliographie qui fait suite à cet article introductif.

Un détail pratique enfin: « *In search of wonder* » sera traduit intégralement en français, sous le titre de « *En quête de merveille* », mais une partie seulement des critiques qui composent le volume américain paraîtra dans *Fiction* : celle qui concerne des ouvrages déjà traduits en français. Le reste sera publié dans *Ailleurs,* la revue du club FUTOPIA. Les amateurs qui désireraient posséder la totalité des critiques de « *In search of wonder* » sont donc priés de s'inscrire auprès de Pierre Versins, Primerose 38, LAUSANNE (Suisse), pour recevoir régulièrement les numéros d'*Ailleurs* où figureront les critiques qui ne seront pas publiées dans *Fiction.*

(4) Damon Knight, en outre, est un des très rares Américains à s'intéresser à la science-fiction d'expression française, au point d'en traduire (Henneberg, par exemple) et d'avoir demandé, par l'intermédiaire d'*Ailleurs*, aux lecteurs français de lui indiquer les ouvrages marquants, qu'il veut connaître et faire connaître outre-Atlantique.

BIBLIOGRAPHIE DES TRADUCTIONS D'ŒUVRES DE DAMON KNIGHT

COMMENT SERVIR L'HOMME : *Galaxie* n° 1, novembre 1953.
SANS ÉCLAT... : *Fiction* n° 2, décembre 1953.
A L'ÉTAT DE NATURE : *Galaxie* n° 7, juin 1954.
UN ACCOUCHEMENT PAS COMME LES AUTRES : *Galaxie* n° 9, août 1954.
L'EXÉCUTEUR DE LA RACE HUMAINE : *Galaxie* n° 18, mai 1955.
SON VOYAGE DURERA 1.000 ANS : *Galaxie* n° 20, juillet 1955.
QUATRE PERSONNES EN UN MONSTRE : *Galaxie* n° 21, août 1955.
UN DRÔLE DE MOUSSE : *Galaxie* n° 22, septembre 1955.
TU NE TUERAS POINT... : *Fiction* n° 38, janvier 1957.
PRIS A SON PIÈGE : *Galaxie* n° 47, octobre 1957.
ŒIL POUR... QUOI ? : *Galaxie* n° 48, novembre 1957.
A REBOURS : *Galaxie* n° 51, février 1958.
EN SCÈNE ! : *Fiction* n° 53, avril 1958.
UNE BELLE INVENTION : *Galaxie* n° 61, décembre 1958.
CONTACT AVEC L'INCONNU : *Fiction* n° 64, mars 1959.
QUELLE APOCALYPSE ? : *Fiction* n° 68, juillet 1959.
LA NUIT DES MENSONGES : *Fiction* n° 69, août 1959.
TOUT AVOIR... : *Fiction* n° 72, novembre 1959.
SUITE AU PROCHAIN VOLUME : *Fiction* n° 79, juin 1960.
L'ENNEMI : *Fiction* n° 88, mars 1961.

Et, en collaboration avec Kenneth BULMER :

LE JOUR OU TOUT S'ÉCROULA : *Fiction* n° 65, avril 1959.

Dépôt légal : 4e trimestre 1961. *Le Gérant :* M. RENAULT
Imprimerie Riccobono Draguignan (Var)

Tarif des abonnements à « Fiction »

Durée des abonnements	FRANCE		BELGIQUE Francs Belges		SUISSE Francs Suisses		CANADA Dollars Canadiens		ETRANGER Francs Français	
	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.
6 mois	8,70	12,30	115,00	157,00	10,00	13,50	2,00	2,75	9,90	19,20
Un an	16,80	24,00	223,00	306,00	19,50	26,50	3,90	5,30	13,50	26,40
NUMEROS ANTERIEURS										
Jusqu'au 78 .... le numéro	1,40		20,00		1,75				1,75	
A partir du n° 79 .... »	1,60		23,00		2,00				2,00	
Pour envoi recommandé par paquet de 1 à 20 exemplaires, ajouter	0,60		6,00		0,50		0,15		0,60	
N.B. — Les numéros 1, 2, 3, 6, 9, 11 sont épuisés.										
RELIURES										
Tous frais compris, 1 reliure	5,30		63,50		5,50		1,20		5,50	
2 reliures	9,70		115,00		10,00		2,00		10,00	
3 reliures	14,25		170,00		14,50		2,90		14,50	
TARIF spécial pour les abonnés										
Tous frais compris, 1 reliure	4,80		59,00		5,10		1,00		5,10	
2 reliures	8,70		107,00		9,30		1,80		9,30	
3 reliures	12,75		160,00		14,00		2,70		14	

Vous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 226, avenue Albert, BRUXELLES. C.C.P. 3500-41.

CANADA : LES EDITIONS EUROPEENNES Enr., Case Postale 1022, QUEBEC 2 P.Q.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56, Bd. St-Georges, GENEVE. C.C.P. 1-6112.